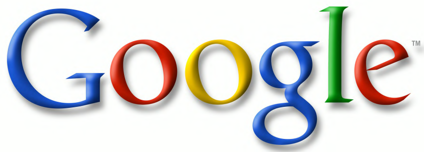

Google

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

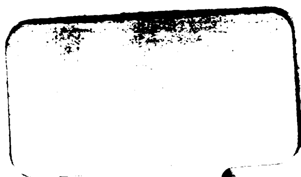
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Lettre Pastorale de S. A. R. Monseigneur l'Archevêque Electeur de Treves, Evêque d'Ausbourg, Prince d'Euwangen, à son Eglise d'Ausbourg; traduite de l'Allemand, seconde édition, vol. in-12 de 276 pag. A Paris, chez Guillot, *Libraire de Monsieur, rue de la Harpe.*

Le succès d'un Ouvrage dans le pays où il a pris naissance, annonce ordinairement celui qu'il doit attendre dans les lieux où les traductions le font connoître. On a déjà reconnu en Allemagne tout le mérite de cette *Lettre Pastorale*; elle sera donc ac-

cueillie favorablement en France, & il n'est point à craindre qu'à cet égard nous pensions autrement que nos voisins. En effet, il ne s'agit pas ici de ces graces de style, qui s'évanouissent quand on veut les transporter dans un idiôme étranger; il ne s'agit pas de ces beautés d'habitude & de convention, dont chaque nation est si jalouse, parce que chaque nation croit toujours que la forme de son langage, sa manière d'exprimer les idées, est la plus parfaite de toutes. L'élégance de l'expression, qui sans doute embellit l'original, n'est réellement qu'une parure peu nécessaire, dont la copie pourroit se passer; & comme tout dépend ici de la justesse des pensées & de la force des raisonnemens, nous devenons juge compétent de cette utile production, qui ne sera pas moins admirée en-deçà du Rhin, qu'elle l'a été au-delà. Les éditions multipliées qu'on s'est empressé d'en faire, la traduction latine qu'on en fait actuellement pour la répandre dans l'Empire, n'influeront que foiblement sur notre opinion, parce que nous pouvons à cet égard nous

décider par nous-mêmes. Si les compatriotes de Monseigneur l'Electeur de Trèves nous ont prévenu par leurs applaudissemens, nous sommes en état de les répéter, non comme des échos, mais avec connoissance de cause. Le pieux & savant interprète qui nous a mis à portée de parler ainsi, a cherché dans son travail à servir la religion; mais il n'a pu le faire sans travailler en même-temps, pour la gloire d'un Prélat qui en est un des plus généreux défenseurs, & sans mériter de notre part la plus vive reconnoissance, pour le beau présent qu'il vient de nous faire.

Cette instruction, qui fait tant d'honneur à l'Archevêque de Trèves, est adressée à l'Eglise d'Ausbourg, & nos François ne doivent pas être surpris que le même Pasteur conduise deux troupeaux différens. Cet usage étoit encore commun parmi nous il y a deux siècles : de bonnes raisons ont sans doute empêché jusqu'à présent que l'Allemagne ne remît les choses dans l'ordre où il semble qu'elles devroient être naturellement. Au reste, il est aisé de voir par cet ouvrage que des Pré-

lats pleins de zèle comme Monseig. l'Electeur, peuvent suffire à tout, & qu'alors aucune de ces églises, que la nécessité oblige de confier à un même chef, ne sauroit raisonnablement se plaindre d'être abandonnée ou même négligée.

Le Diocèse d'Ausbourg, comme plusieurs autres Diocèses d'Allemagne, étant composé de Catholiques & de Luthériens ; cette circonstance demande une attention particulière dans celui qui veut y distribuer le pain de la parole. Quoiqu'une partie des ouailles ait abandonné le bercail pour suivre des étrangers ; le pasteur légitime, touché de leur égarement, n'oublie rien pour les rappeller, & comme il conserve toute la charité qu'il avoit pour elles, il n'a rien perdu non plus de son ancienne jurisdiction. Il l'exerce pour leur intérêt, il ne se lasse point de leur parler, quand même elles seroient peu disposées à l'écouter, & il espère toujours que Dieu benissant des soins dont le motif est si pur, ramènera dans le sein de l'Eglise, ceux

que la prévention & l'ignorance en ont malheureusement écartés.

L'Auteur avoit donc en vue deux sortes de lecteurs, les uns qui croyent, & qu'il faut engager à vivre selon leur foi ; les autres qui ont perdu la foi elle-même, & dans lesquels il faut faire revivre cette première des vertus, *sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu*. De ces deux entreprises il est à souhaiter pour nous que la première soit la plus aisée, & que les Ministres Evangéliques, quand ils veulent toucher nos cœurs, éprouvent moins de difficultés, que quand ils veulent éclairer les esprits de nos frères errans. On trouve ici ces deux choses exécutées d'une manière qui peut servir de modèle. La lettre est divisée en deux parties : la première s'adresse aux Catholiques, comme cela étoit naturel ; ce sont les aînés qui sont toujours restés fidèles. La seconde est pour les Protestans ; enfans prodigues, qui ont quitté la maison de leur père.

Il seroit difficile de dire quels sont ceux dont l'illustre Prélat desire le salut avec le plus d'ardeur ; il les presse,

il les conjure également, peut-être même montre-t-il plus d'affection à ceux dont il sent plus le malheur, (ce qui ne doit exciter aucune jalousie dans les autres) du moins il leur adresse la parole plus long-temps, & & il fait de plus grands efforts pour les faire revenir, sans doute parce qu'ils sont infiniment plus éloignés que nous du terme auquel tous les hommes sont obligés de tendre.

Dans la première partie, M. l'Archevêque de Treves expose aux fidèles « les caractères augustes de la Re» ligion sainte qu'ils professent, pour » reveiller leur foi par le spectacle de » cette religion auguste, si digne de » la sagesse de Dieu, si proportion» née aux foiblesses de l'homme, afin » qu'ils la fassent respecter de ses en» nemis mêmes par la pureté de leurs » mœurs ». Ce travail a déjà été exécuté en grand par plusieurs Ecrivains célèbres, qui ont consacré à la religion des talens qui ne lui sont pas absolument nécessaires, parce que Dieu luimême la soutient, mais dont elle accepte néanmoins le secours avec plai-

fir, & dont elle tire tout l'avantage que son Auteur veut bien lui procurer par ces moyens humains. Mais ces traités dont nous parlons, effrayent peut-être par leur longueur notre paresse dédaigneuse, & par leur érudition même, sont au-dessus de notre présomptueuse ignorance. En voici un qui, pour être plus court, n'en est pas moins solide, & qui pourroit bien avoir le mérite de la nouveauté pour une infinité de personnes qui, ayant promené leur curiosité sur beaucoup de connoissances inutiles, savent à peine les premiers élémens de la seule science vraiment nécessaire à l'homme. On croit que l'esprit peut décider en cette matière. Une orgueilleuse raison examine la religion de *J. C.* comme elle feroit la République de *Platon* : elle admet les dogmes & les maximes qui lui conviennent, elle rejette ceux qui la blessent, pourvu cependant que par des vues supérieures, & pour se faire plus de réputation, elle ne condamne pas tout indistinctement. On apprendra ici que la force de la Religion consiste principalement dans son *indivisibi-*

lité, si l'on peut parler ainsi : l'homme sans Dieu sera toujours aveugle, vicieux & malheureux dans le monde ; c'est ce dont il n'est plus permis de douter après l'expérience de tant de siècles. Mais si vous reconnoissez un Dieu, en pouvez-vous admettre un autre que celui qui, après avoir créé l'homme dans l'état d'innocence, a eu pitié de lui après sa chûte, & lui a donné un libérateur qui doit réparer ses pertes, & lui rendre avec sa justice originelle tout le bonheur qui en étoit l'apanage.

Ce rédempteur a été promis aussitôt que sa médiation fut devenue indispensable, c'est-à-dire aussitôt que l'homme devint prévaricateur ; mais il n'a été envoyé que dans la fin des temps, sans doute afin qu'on sentît plus vivement le besoin qu'on en avoit, & qu'on soupirât plus ardemment après son arrivée. Pour être dépositaire d'une promesse si consolante, Dieu choisit un peuple dont l'histoire remplie des prodiges les plus éclatans, nous a été transmise aussi de la manière la plus authentique. M. l'Archevêque de

Treves nous montre tout ce qui peut établir notre confiance dans le récit de *Moyse*; les lieux, les temps & les personnes désignés avec une scrupuleuse exactitude, des fêtes publiques établies en mémoire des principaux événemens, l'attachement de la nation à ce livre sacré qui contenoit ses loix politiques & religieuses, ses humiliations & ses triomphes, ses murmures & leurs punitions, les titres de ses antiquités, & le fondement de ses espérances pour l'avenir, ce livre toujours le même malgré la rivalité des Israëlites & des enfans de Juda, malgré les révolutions qu'ont éprouvées ceux qui en étoient dépositaires. Les autres écrits historiques & les prophêties de l'ancien Testament, supposent évidemment les livres de *Moyse*; ils en sont la suite naturelle. Ce qu'ils nous offrent de plus frappant, c'est la promesse sans cesse renouvellée de ce Messie, le salut des hommes, le centre des deux alliances, dont le règne une fois commencé ne doit plus finir. L'Auteur nous trace le caractère de ce Messie attendu avec tant

d'impatience, & méconnu ou rejetté avec tant d'obſtination; il détaille ſa morale ſublime, ſa mort qui prouve ſi bien ſa morale; enfin, ſa réſurrection, le plus grand des miracles, & qui ſeul peut tenir lieu de tous les autres : il fait voir l'accompliſſement des prophêties, l'établiſſement de l'Egliſe Chrétienne, qui n'eſt pas ſujette au deſtin des choſes humaines, & qui ſubſiſte avec gloire, tandis que les Juifs, comme ils l'avoient demandé eux-mêmes, ſont punis & réprouvés pour avoir répandu le ſang du Juſte.

« Repoſons-nous à préſent un mo-
» ment, continue l'illuſtre Auteur, ſur
» le grand tableau que nous venons
» de tracer; & du haut de la montagne
» Sainte où la religion nous a placés,
» parcourons d'un coup-d'œil tous les
» ſiècles. Regardons comment, dès
» l'origine du monde, Dieu en poſant
» les baſes de la terre, jetta les fonde-
» mens d'un monde nouveau, de l'em-
» pire de ſon Fils, de ce Fils unique,
» la lumière & la vie du monde, par
» qui tout a été fait, par qui tous les
» Saints doivent être juſtifiés.... Con-

» sidérons comment sa religion au-
» guste marchant avec les siècles, à
» travers les ruines des Empires & de
» tout ce qui est l'ouvrage de l'homme,
» passe par les différens âges de la loi
» de nature, de la loi écrite, & de la
» loi de grace; développe successive-
» ment les desseins du Très-Haut, &
» demeure toujours invariable dans sa
» doctrine, dans sa morale, dans tous
» les caractères de sa Divinité. Com-
» ment Jésus-Christ est dans tous les
» temps l'objet de ses espérances; Dieu
» seul, l'objet de son culte; l'amour de
» Dieu & du prochain, l'abrégé de sa
» loi ! Comment dans tous les temps
» c'est le même esprit de vérité, de
» charité, de sainteté, qui dicte ses
» loix, qui dirige ses écrivains sacrés !
» Comment dans tous les temps c'est
» par les épreuves de la vertu & l'a-
» mour de la justice, qu'il nous con-
» duit au vrai bonheur » !

Il conclut que si les merveilles de la nature annoncent un Dieu créateur, on ne sauroit méconnoître un Dieu sanctificateur dans les merveilles d'un nouveau monde, où Dieu lui-même se

manifeste avec ses attributs, d'une manière encore plus éclatante; attributs dont on fait la plus magnifique énumération.

Ensuite il invite l'impie à jetter les yeux autour de lui, & à parcourir l'histoire de tous les siècles & de toutes les nations, pour voir si parmi les ouvrages des hommes, il en trouvera quelqu'un qui ait jamais ressemblé à la religion de Jésus-Christ. Il fait voir que tout ce que les sages ont imaginé, n'en approche pas, que leurs vertus sont infiniment au-dessous des siennes. « Les temples des idoles ont rendu des » oracles, mais nous en citera-t-on un » seul bien avéré sur un évènement à » venir, qu'il ait été impossible de pré» voir, & qui ait été réellement ac» compli ». La religion, au contraire, nous présente une multitude d'oracles, dont l'accomplissement a été aussi public & aussi évident, que la publication en avoit été hardie & précise. Le fanatisme a pu faire des martyrs; mais quels martyrs sans intérêt personnel, sont morts en témoignage de ce qu'ils n'avoient point vu, & ne se sont jamais

contredits entr'eux dans les témoignages qu'ils rendoient? Ainsi fait-on voir l'avantage incontestable de Jésus-Christ sur les Philosophes; de sa religion, sur toutes les autres.

Cette discussion doit naturellement exciter notre reconnoissance, de ce que nous avons le bonheur d'être nés dans cette religion; elle doit aussi nous attacher étroitement au culte que cette même religion nous propose, & qui pour être agréable à Dieu, lui sera rendu *en esprit* & *en verité*. Ces deux conditions sont admirablement bien développées, aussi-bien que les œuvres de la foi, dont les principales sont le détachement des richesses, & la mortification des sens. L'éloquent Prélat prend occasion de ces vérités, pour montrer l'énormité des vices contraires; il tâche d'en inspirer de l'horreur, en montrant combien ils sont opposés à l'esprit du Christianisme, & quelle terrible punition est réservée un jour à ceux qui s'y abandonnent. Tel est le plan de la première partie, dans laquelle il n'y a rien qui ne s'adresse directement

à nous, & qui ne ſoit écrit pour notre édification.

Nous ne pouvons pas ſi bien nous appliquer la ſeconde ; ce ſont des rébelles qu'on voudroit faire rentrer dans le devoir, & nous nous faiſons gloire de ne nous en être jamais écarté ; cependant nous la lirons avec fruit, puiſqu'elle nous apprendra quelle ſoumiſſion l'on doit à l'autorité de l'Egliſe. Pluſieurs verront avec étonnement, que ces fameuſes querelles qui ont fait tant de bruit au ſeizième ſiècle, n'ont eu de ſuites ſi funeſtes, que par un jugement de Dieu, qui vouloit punir l'Europe ; & qu'il n'y avoit rien de fondé dans les plaintes des Proteſtans ; ni de véritablement embarraſſant dans toutes les objections qu'ils répètent encore aujourd'hui avec tant d'emphaſe. Au fond, cette controverſe eſt inutile pour nous, mais il n'eſt pas inutile de ſe convaincre, que les ennemis de l'Egliſe dans ces derniers ſiècles, n'ont pas été pour elle des adverſaires plus redoutables, que ceux qui lui ont livré tant d'aſſauts dans des temps plus voiſins de ſa naiſſance. Une inquiétude

ſuperbe, des paſſions honteuſes, voilà les cauſes de toutes les guerres qu'on lui a déclarées. Les chefs étoient ſans doute les plus coupables; mais les peuples, pour être des prévaricateurs ſubalternes, n'en ont pas moins été expoſés aux plus grandes calamités; la guerre d'abord, pour ſoutenir les opinions dont ils étoient entêtés, & enſuite le repos & la tranquillité dans leurs erreurs. On a bien pu attaquer l'Egliſe, mais on ne prévaudra jamais contre elle; elle ſeroit même inſenſible aux coups qu'on lui porte, ſi ſa tendreſſe pour ſes enfans ne lui faiſoit pas regarder leurs malheurs comme les ſiens.

Cette ſeconde partie, page 87, débute par l'expreſſion la plus affectueuſe de la charité paſtorale; loin du cœur de l'Evêque d'Ausbourg la haine & la colère, il pleure l'égarement d'une partie de ſon troupeau; & il met dans les exhortations qu'il lui adreſſe, ce ton paternel qui rend les invitations ſi touchantes, & qui ôte aux reproches mêmes, l'amertume qu'ils ont naturellement.

Il poſe d'abord pour principe, qu'en

fait de religion il est absolument indispensable de connoître si ceux qui nous parlent au nom de Dieu, ont reçu mission pour enseigner. C'est-là une de ces vérités incontestables, avouées des deux partis. L'Apôtre veut que nous examinions si les esprits viennent de Dieu, parce qu'il s'est introduit plusieurs faux prophêtes dans le monde. Il n'y a personne qui ne doive suivre un conseil si sage. *Luther* lui-même, lorsque *Carlostad* s'étoit emporté jusqu'à briser les images, prétendoit l'arrêter en lui demandant, qui lui avoit donné mission pour réformer le culte public. Tant il est vrai que personne ne doit s'arroger l'honneur du Sacerdoce.

M. l'Archevêque de Trèves fait la même question à *Luther*, & l'impossibilité où est celui-ci de donner une réponse satisfaisante, ne laisse aucune excuse à ceux qui l'écoutent comme leur Docteur. En effet, est-ce de l'Eglise Romaine qu'il a reçu sa mission? Elle est donc la véritable Eglise, dépositaire de la foi & de l'enseignement; il a donc eu tort de la calomnier, il est donc un Schismatique de s'être séparé

d'elle. Eſt-ce du Ciel qu'il a reçu une miſſion extraordinaire ? Mais où eſt la preuve ? Eſt ce dans le ſuccès rapide de ſa réforme ? Mais ſi c'eſt-là une preuve, elle n'exiſtoit point encore au temps de ſa révolte, on ne devoit donc pas l'écouter. D'ailleurs, eſt-il bien vrai que les progrès d'une religion, prouvent ſa divinité ? Si un pareil argument vous paroît concluant, croyez donc à *Mahomet*. Jugeons plus ſainement, & pour adopter une religion, examinons les circonſtances de ſon établiſſement.

« Qu'une loi qui enchaîne toutes » les paſſions, qui ordonne la pratique » de toutes les vertus, qui ne promet » que les croix & les perſécutions dans » ce monde ; que cette loi prêchée par » douze pêcheurs, ſe répande tout- » à-coup aux quatre coins de l'univers, » parmi les nations les plus corrom- » pues & les plus féroces ; qu'elle triom- » phe tout-à-la-fois, des penchans du » cœur humain, de la ſcience des ſa- » ges, de la barbarie des perſécutions ; » qu'elle produiſe par-tout un peuple » de Saints ; que ce peuple, quoique

» diſperſé parmi les différentes na-
» tions, conſerve toujours le même
» eſprit; qu'il ſoit par-tout, doux,
» chaſte, humble, bienfaiſant même
» envers ſes ennemis; par-tout ſoumis
» aux Princes même qui le perſécu-
» tent, qu'il ne forme jamais qu'un ſeul
» & même peuple, toujours uni par
» la profeſſion d'une même doctrine,
» par la ſubordination à un même gou-
» vernement, voilà le miracle manifeſte
» de la ſageſſe & de la toute-puiſſance
» de Dieu, qu'on ne peut méconnoître
» ſans un aveuglement volontaire.
» mais que *Luther* aboliſſant le jeûne,
» le célibat, la confeſſion auriculaire,
» diſpenſant des œuvres ſatisfactoires
» de pénitence, permettant de déſer-
» ter le cloître à ceux qui en ſuppor-
» tent impatiemment le joug, redui-
» ſant tous les moyens néceſſaires du
» ſalut, à croire fermement qu'on ſera
» ſauvé, que *Luther* prêchant une pa-
» reille doctrine ſoit accueilli par une
» foule de Chrétiens dominés par leurs
» paſſions, & malheureuſement diſpoſés
» à adopter tout ce qui favoriſe leurs
» penchans; rien de plus conforme à

» la nature du cœur humain. Que *Luther* appelle ensuite la rébellion & » la discorde à son secours, qu'il allume les guerres civiles, qu'il fasse » couler des fleuves de sang, que sa » réforme se divise dès sa naissance, » en une infinité de sectes; alors bien » loin d'appercevoir le doigt de Dieu, » je n'y vois que l'ouvrage du prince » des ténèbres, dont le règne sera toujours divisé, parce qu'il ne sera jamais le règne de la paix & de la » justice ».

Nous avons cru devoir citer ce beau morceau tout entier, quoiqu'un peu long, parce qu'il renferme en abrégé tout ce qu'on peut dire de plus fort sur l'établissement de la Religion Chretienne. C'est une preuve directe qui lui donne l'avantage sur toutes les Religions en général, dont aucune n'a surmonté tant d'obstacles avec de si foibles secours. Ceux qui trouvent ses dogmes trop difficiles à croire, sa morale trop difficile à pratiquer, doivent être frappés particulièrement d'une preuve de cette espèce, qui leur montre l'univers admettant tout-à-

coup des vérités prétendues incroyables, se soumettant à des vertus prétendues impratiquables : qu'ils tâchent d'expliquer un pareil prodige, & s'ils ne sauroient en venir à bout, qu'ils reconnoissent de bonne foi qu'il est aussi honorable qu'utile d'être inviolablement attaché à une religion toute céleste, qui exige de grands sacrifices, il est vrai, mais qui propose une récompense éternelle.

Pour la perpétuer cette religion admirable, son divin Auteur a institué un nouveau sacerdoce, il a choisi des Ministres pour exercer après lui la puissance qu'il avoit reçue de son père. Il les a envoyés avec pouvoir de transmettre également à leurs successeurs la mission dont ils étoient dépositaires. De-là l'Auteur conclut d'une manière triomphante que personne ne peut aujourd'hui exercer le sacerdoce que par une suite de cette mission primitive donnée par *J. C.* à ses Apôtres, autrement c'est rompre le fil de la succession, c'est usurper des droits dont on est exclus, c'est se rendre coupable de révolte. Cette conclusion est

appuyée sur les témoignages les plus précis rendus pendant les premiers siècles de l'Eglise, & que l'on trouve cités ici. Maintenant les Luthériens tiennent-ils à cet Eglise qui ne doit jamais faillir, à ce Sacerdoce qui ne doit jamais être interrompu? eux qui ont voulu réformer l'une après l'avoir calomniée; eux qui ont détruit l'autre, & qui n'ont pu lui substituer qu'un vain phantôme.

En vain ils invoqueroient l'Ecriture, en vain ils voudroient la prendre pour les diriger dans la foi. Car pourquoi portent-ils la main sur ce livre sacré? D'où l'ont-ils reçu? & comment n'ont-ils pas perdu le droit de s'en servir, en se séparant de nous? Qu'est-ce qui leur garantit la divinité & l'intégrité des écritures? N'est-ce pas cette même Eglise à qui ils contestent l'infaillibilité nécessaire pour en être la fidelle interprête? Quelle témérité de lui arracher le dépôt qui lui a été confié, d'en faire usage contre elle, & d'employer pour la confondre les titres mêmes qu'on ne doit qu'à sa scrupuleuse vigilance, & qui sont sans

vertu pour ceux qui les lui dérobent?

L'inspiration prétendue n'éclairera point les Protestans sur le sens de la parole de Dieu; au contraire elle ne servira qu'à les diviser. En doutez-vous? lisez leur histoire. Chaque Docteur n'a-t-il pas suivi son esprit particulier: *Luther* en Allemagne, *Zuingle* dans la Suisse, *Bucer* en Alsace, en Angleterre, *Muncer* dans la Thuringe, *Calvin* à Genève, d'autres en Hollande. Tous ont réformé. Les chefs ont commencé à s'attaquer par de violens reproches, & ont fini par une guerre ouverte: les Disciples ont changé la doctrine de leurs Maîtres, la leur a éprouvé le même sort, *& on a corrigé à Wirtemberg la profession de foi qu'on avoit solemnellement publiée à Ausbourg.*

M. l'Archevêque de Treves attribue à cet esprit d'indépendance tant d'erreurs monstrueuses où sont tombés ceux qui ont abandonné la réforme, comme celle-ci avoit abandonné l'Eglise Romaine! Il est inutile d'en faire ici l'énumération. Notre France n'a que trop d'exemples sous ses yeux de cette coupable manie; elle n'a vu que

trop

trop d'écrivains sans capacité, comme sans autorité, disserter sur la religion, ou plutôt l'attaquer avec fureur, & annoncer hautement le dessein de l'anéantir. L'un croit que son talent pour la plaisanterie, & l'art d'écrire agréablement, le mettent de niveau avec les plus fameux Commentateurs de l'Ecriture; par des ironies & des sarcasmes, il se flatte de déconcerter les Docteurs, & de séduire le vulgaire; & il seroit au comble de la gloire s'il dominoit dans la religion, comme il il prime dans la littérature. Un autre se donne pour Philosophe, & prétend aussi nous instruire. Un air grave & sérieux lui concilie les esprits; il fait un triage dans l'Evangile, fait l'éloge du fils de *Marie*, fronde la crédulité ou la malice de ses disciples, au reste ne s'engage à rien, se plaint douloureusement qu'il y a trop d'intermédiaires entre l'Etre suprême & lui, dit franchement à quelles conditions il deviendroit un bon croyant; & il ne craint point de traiter ces importantes matières après une jeunesse, passée dans quels désordres! corrompue par

par quelles habitudes ! racontée dans un âge mûr, avec quelle ſatisfaction ſcandaleuſe ! avec quel enthouſiaſme puéril ! & il oſoit nous parler de Dieu, de la vertu, de nos devoirs, lorſque ſon cœur chériſſoit encore des paſſions criminelles, dont le ſouvenir lui étoit agréable, & dont les moindres détails lui paroiſſoient précieux ! ô Dieu de ſainteté ! ſont-ce-là ceux que vous avez choiſis pour nous rappeller à vous ? Nous eſt-il permis de profaner la vertu, juſqu'à croire qu'elle puiſſe avoir de pareils partiſans ?

C'eſt le fondement d'une argumentation très-ſolide que fait l'Auteur ſur les qualités que doivent avoir des gens qui ſe donnent pour apôtres de la vérité. Il peint d'abord d'une manière admirable la charité de *J. C.* & le reſpect des premiers Chretiens envers les puiſſances. Il oppoſe à cela la conduite de *Luther*, qui, tandis qu'il eſt foible, parle avec ſoumiſſion, & *promet d'écouter la voix du Pape, comme celle de J. C. reſidant en lui & parlant par ſa bouche;* mais quand ſa fortune a changé, ce n'eſt pas une brebis ſou-

maise, c'est un ardent persécuteur, soutenu par une ligue formidable; il menace, il tonne, il prodigue au Souverain Pontife les injures les plus atroces, il souffle la révolte de toutes parts, & fait couler des fleuves de sangs.

Les Apôtres n'abandonnoient jamais la vérité: *Luther* menace les nouveaux Réformés de rétracter tout ce qu'il a enseigné, s'ils continuent à le contredire. *A quoi tient donc cette foi qui lui donne le droit d'outrager les Papes & les Rois?* Les Apôtres avoient pour Maître l'Esprit Saint qui les inspiroit: *Luther* se vante d'avoir des conversations avec le diable, & voilà l'instituteur qui lui a appris que la *Messe privée* étoit une idolatrie. Mais le contraste est encore bien plus sensible, quand il s'agit des mœurs. Nous connoissons assez celles des premiers Chrétiens. Celles des premiers Réformés nous ont été tracées par *Erasme*, *Melancthon*, & d'autres, qui ne le font qu'en déplorant amèrement le sort de la nouvelle Eglise, dans laquelle les plus grands désordres règnent impunément. A la prédication des Apô-

tres, le monde étonné, vit une foule de Vierges se vouer à la pratique d'une vertu qui les approche des esprits célestes ; à la prédication de *Luther* on vit une foule de Moines & & de Religieuses déserter les cloîtres, & violant les plus solemnelles promesses, renoncer à la pratique des conseils évangéliques ; *Luther* lui-même met sa morale en pratique, & pour que rien ne manque au scandale, il épouse une Religieuse. *Carlostad*, Prêtre, *Œcolampade* & *Bucer*, Prêtres & Religieux, se marient aussi ; il y a plus, *Luther* autorise la répudiation, & permet au protecteur de sa réforme d'avoir deux femmes à la fois. Est-il étonnant après cela que la licence des mœurs se soit répandue partout comme un torrent ?

On voit dans la manière dont l'illustre Prélat traite ce sujet odieux, combien l'esprit du véritable Evangile est prudent & charitable. Ce n'est qu'à regret, & pour l'instruction de ses lecteurs, qu'il insiste là-dessus ; il le fait toujours avec une noble gravité ; il craint de blesser les oreilles, s'il rapportoit les bouffonneries grossières dont

la secte a souillé ses Ouvrages. Sa charité même, craint que ses Diocésains Protestans ne soient offensés d'un tableau trop fidèle, il déclare qu'il est bien éloigné de leur en faire l'application ; puis il ajoute avec politesse, mais avec véhémence : « mais en rendant » justice à l'honnêteté de vos mœurs, » nous osons vous dire avec le regret » de vous avoir perdus, & avec la cha» rité qui nous fait desirer votre re» tour, nous osons vous dire : voilà » quelle fut l'aurore de ces beaux jours, » qui devoient ressusciter la foi & les » vertus des premiers siècles : voilà » quels furent ces hommes extraordi» naires que vous avez crus suscités de » l'Esprit-Saint, pour relever cet édi» fice spirituel, qu'on nous accusoit » d'avoir détruit ; & nous vous de» mandons si vous reconnoissez à ces » traits l'esprit qui anima les premiers » Apôtres » ?

On démontre que des excès si honteux, étoient une suite des dogmes de la réforme ; dogmes qu'on ne sauroit entendre sans surprise & sans indignation ; dogmes qu'on a voulu justifier,

en usant de récrimination contre l'Eglise Romaine. Ici M. l'Archevêque de Trèves fait une briève exposition de notre doctrine, sur les points que les Protestans ont jugé à propos d'attaquer. Elle est présentée d'une manière simple & lumineuse; & il nous paroît que ceux qui la liront avec tant soit peu d'attention, ne pourront s'empêcher de convenir que *Luther* & ses associés étoient des calomniateurs, & qu'ils ont toujours plus compté sur l'ignorance & les passions des peuples, que sur la validité des preuves qu'ils leur donnoient. Où est la bonne foi dans tout ce qu'ils nous imputent relativement au culte des Saints & des reliques, sur les œuvres satisfactoires; &c. *Luther*, qui avoit passé 16 ans en religion, Docteur & Professeur d'une Université fameuse, savoit mieux que personne ce qui en étoit. Mais il vouloit se faire un nom, il vouloit rendre ses adversaires odieux; dès-lors les imputations les plus fausses, étoient celles qu'il répétoit avec le plus de hardiesse, parce qu'elles convenoient mieux à ses projets.

Après avoir exposé la doctrine, l'Auteur passe à la discipline. Il observe avec raison que celle-ci n'est pas invariable comme la première, mais qu'elle peut changer selon les temps; & que l'Eglise, imitant en cela tous les Gouvernemens, n'a fait qu'user de son droit, lorsqu'elle a supprimé ou modifié ses premières loix, pour en dicter de nouvelles. Il rend compte des raisons qui ont déterminé l'Eglise à faire ces divers changemens. Quelquefois il fait voir que les Protestans ont appellé innovations, ce qui étoit le plus conforme à la pratique de tous les siècles. Ils ont prétendu, par exemple, que la loi du célibat des Prêtres, ne remontoit pas au-delà du douzième siècle; qu'elle n'est fondée que sur les décrets des souverains Pontifes, & qu'elle est contraire au vœu des Conciles mêmes.

Ces assertions inconsidérées, & risquées uniquement par le besoin de défendre sa cause, sont réfutées victorieusement par le Prélat, qui parcourt toute l'antiquité Ecclésiastique, & trouve par-tout de quoi justifier l'E-

glise Romaine. La discipline qui subsiste encore aujourd'hui parmi les Grecs, est fixée dès l'an 692, dans le Concile de Constantinople, appellé *Quinisextum*. Les Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres, ne peuvent se marier après leur ordination ; & l'usage du mariage est interdit aux Evêques qui s'y trouveroient déjà engagés. Qu'importe que des hommes mariés puissent devenir Prêtres, & conserver leurs femmes ? Il est toujours vrai que s'ils deviennent veufs, ils doivent garder la continence ; c'en est assez pour condamner *Luther*, qui croit que cela est aussi difficile que de faire des miracles.

La discipline latine fut plus sévère. Le Concile d'Arles en 330, défend d'élever les Clercs mariés au Sacerdoce, à moins qu'ils ne vouent la continence. En Espagne la loi du célibat est imposée aux Prêtres, &c. par le Concile d'Elvire en 305, par le deuxième de Tolède en 531 ; la même loi est établie par les Conciles d'Aix-la-Chapelle en 816, de Vormes en 866, de Mayence en 888.

Que penser après cela de ceux qui ont dressé la Confession d'Ausbourg ? Comment pouvoient-ils ignorer que la pratique de l'Eglise Romaine sur ce point étoit fondée sur la tradition la plus constante. Se flattoient-ils de pouvoir effacer les traces de cette respectable antiquité, à laquelle Rome fait gloire de se conformer? Ni l'un ni l'autre, mais ils ont cru que leur hardiesse en imposeroit; ils ont consulté, non la vérité, mais leur intérêt. Le Réformateur lié lui-même par des vœux, & arrachant du cloître sa nouvelle épouse, a voulu couvrir sa honte en encourageant ceux qui voudroient devenir ses imitateurs.

Ainsi voila l'Eglise Catholique justifiée, & quant à la doctrine & quant à la discipline; la vérité s'est montrée, les esprits sont éclairés sans doute. Qui empêche donc qu'ils ne se rendent? Ah! malgré cette conviction intérieure, de malheureux prétextes retiennent encore la volonté. L'Illustre Prélat s'efforce de les détruire; ni la prétendue bonne foi des Protestans ne sauroit les rassurer, ni les prospé-

rités temporelles ne sont pour eux une preuve de la protection divine, ni le respect que les enfans doivent à leurs pères, ne doivent les retenir dans l'erreur, puisque leurs pères eux-mêmes avoient abandonné la croyance de leurs ayeux. La distinction des articles *fondamentaux* est vaine & chimérique. Cette dernière ressource est la plus funeste de toutes. La difficulté de faire ces articles, sera cause qu'on n'en admettra aucune. Il ne reste donc qu'à rentrer dans le bercail, & c'est à quoi M. l'Archevêque de Treves exhorte ses brebis égarées dans les termes les plus pathétiques. Il ne veut point faire violence à leur conscience, encore moins insulter à leur aveuglement; c'est en priant, en gémissant, en donnant même son sang pour les sauver, s'il le falloit. Il invite le troupeau fidèle à contribuer à cette heureuse réunion par des prières ferventes, & par une piété édifiante, & lui-même implore en finissant, le secours de celui qui seul peut changer les cœurs.

Nous ne prétendons pas que cette

analyse tienne lieu de l'ouvrage de M. l'Archevêque de Trèves : nous nous estimerions heureux si elle pouvoit faire naître le desir de le lire en entier, on y verroit briller par-tout la science & la piété, on y trouveroit des instructions aussi touchantes que sacrées, la controverse traitée sans fiel, & la théologie dépouillée de sa forme scholastique, & devenue plus insinuante dans la bouche d'un illustre Prélat : on y éprouveroit combien est efficace le zèle d'un Pasteur éclairé; qui ne voit rien de plus beau dans la haute dignité dont il est revêtu, que le pouvoir de procurer le bien des âmes, en imitant la douceur & la charité des Apôtres, dont il est le successeur.

Je suis, &c.



LETTRE II.

L'Occasion & le Moment, ou les petits Riens; par un Amateur sans prétention; avec cette épigraphe :

La sage & prudente Nature
A mis dans tout être pensant,
Le desir plus ou moins pressant
De vivre après la mort dans la race future.

Tirée des Poësies de M. Merard de S. Just. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez* Jombert jeune, *Libraire, rue Dauphine, 1782. 4 vol.* in-16.

Il y auroit du pédantisme à éplucher avec trop de rigueur les vers de société. C'est l'à-propos qui les fait éclorre, c'est l'indulgence qui doit les accueillir, & dès que l'Auteur ne vous force pas de les trouver bons, vous n'avez pas le droit de lui dire qu'ils

sont mauvais. Quel froid & maussade Aristarque oseroit censurer une chanson née au milieu des verres, & inspirée par la joye? Ce seroit en quelque sorte renouveller l'attentat sacrilège des *Panthées* & des *Lycurgues*, & *Bacchus* justement irrité, frapperoit de son thyrse cet indigne profanateur. J'aimerois autant voir un convive critiquer impoliment l'ordonnance d'un repas où il se trouve, & la qualité des mets qu'on lui sert; s'il y en a qui ne soient pas de son goût, il est bien le maître de n'y pas toucher. Les autres peuvent en juger autrement; & dès qu'on cherche à lui plaire, il doit laisser croire qu'on y réussit. Mais dès qu'une fois les productions du moment paroissent au grand jour, souvent semblables au vin qui les a fait naître, elle perdent leur fraîcheur & leur sève, cet esprit léger & pétillant qui les rendoit agréables & piquantes, s'aigrit & s'évapore. Le lecteur qui paye en achetant l'ouvrage le droit de le critiquer, se plaint quand il n'est pas servi à son gré. Cependant l'Ecrivain peut

encore à juste titre espérer de l'indulgence, lorsqu'il n'affiche point de prétention. Tel est à peu près le cas où se trouve l'Auteur de cet ouvrage. Le titre seul annonce un amateur modeste. Mais les quatre vers placés au-dessous, prouveroient assez que l'Auteur ne renonce pas tout à fait à sa gloire, & qu'il conserve des espérances à l'immortalité. D'ailleurs, il dit dans son Epilogue :

J'ai mérité de devenir célèbre,
Avec respect on redira mon nom,
De la Seine jusqu'au Japon,
Des plaines du Porose aux rivages de l'Ebre,
Mes vers sont immortels. L'ire de Jupiter,
Ses terribles carreaux, la flamme ni le fer,
N'ont sur mes chants aucun empire :
Mars & Vulcain contre eux s'uniroient vainement,
Le temps qui détruit tout ne pourra les détruire;
Je ne redoute plus la nuit du monument,
&c.

Mais, ajoute-t-il, dans une note :

cette fanfaronade poëtique n'est qu'un badinage. L'Auteur sait trop bien qu'il ne peut dire qu'à titre de parodiste, ce que pleins de confiance en leur génie, *Horace* & *Ovide* ont eu droit d'annoncer à la postérité qui ne les a point démentis.

L'Auteur ne se nomme pas, & cependant il se fait connoître. L'Ouvrage est anonyme, mais l'épigraphe est tirée de M. *Merard de S. Just : & fugit ad salices, & se cupit ante videri.* Il ne donne pas au public tous les vers qu'il a faits, mais il a soin d'y renvoyer ses lecteurs. On ne trouvera pas ici, dit-il, plusieurs de mes Epîtres, Idylles, Eglogues, Epigrammes, Chansons, ou autres bagatelles dans ce genre léger, qui grossissent & les Mercures, & l'Année Littéraire, & le Trésor du Parnasse, & l'Elite des Poësies fugitives, & le Portefeuille d'un homme de goût, &c. où je les laisse ensevelis. Il fait un choix parmi ses productions, il semble en même-temps qu'il ait du regret à sacrifier quelque chose. Vous trouverez, Monsieur,

dans un des volumes qui composent cette collection, une pièce intitulée : *le Troc ou la double Innocence*, qui ressemble à ces inscriptions funèbres, dont le temps a effacé presque tous les caractères, & qui exercent quelquefois si malheureusement la sagacité des critiques. Dans deux ou trois pages, vous ne trouverez guères que la syllabe ou même la lettre initiale de chaque vers, vous devinerez le reste si vous pouvez. Il est aisé de voir que toutes ces lacunes étoient des endroits trop libres, que l'Auteur n'a pas voulu mettre sous les yeux du public. Mais pourquoi ne pas supprimer la pièce toute entière, puisque par ces retranchemens elle devient inintelligible, & que ces fragments informes ne servent qu'à faire soupçonner l'Auteur de n'avoir pas assez respecté la décence. Un jour, dit-on, quelqu'un montroit à *Louis XIV*, plusieurs lettres assez longues, d'où les voyelles étoient bannies l'une après l'autre, en sorte qu'il n'y avoit pas un seul *a* dans la première, pas un seul *e* dans la seconde, & ainsi du reste, & com-

me on lui demandoit son avis sur ces pénibles sottises, je voudrois, dit-il, que l'Auteur n'eût employé aucune des lettres de l'alphabet. Je me souviens d'avoir vu des chefs-d'œuvres de cette espèce dans une méchante compilation intitulée, je crois, *Réthorique Françoise*. Peut-être M. *M. D. S. J.* a-t-il espéré que les Saumaises futurs se donneroient la peine de remplir ces vüides, & que ces vers auroient le sort des fragmens d'*Euripide* ou de *Menandre*, ou des marbres de paros. En attendant les restitutions des Erudits, nous allons parcourir ensemble les pièces dont le texte est en bon état, & n'a pas besoin de commentaire. Vous trouverez dans ce recueil des morceaux écrits avec facilité, & d'un coloris assez agréable, mais souvent foibles & négligés. L'Auteur qui paroit un homme aimable & doux, a pourtant quelquefois un fiel plus que satyrique, & une excessive causticité; il se déchaîne sans aucun ménagement contre les Ecrivains qui lui déplaisent, & paroît ne pas craindre les représailles. Je ne vous citerai rien de ce genre;

vous pouvez lire le dialogue intitulé : *les deux ficelles*, & juger là-dessus le moderne *Boileau*. J'aime mieux m'arrêter sur quelques-unes de ses épigrammes, & autres poësies légères, où personne n'est attaqué. J'aime assez le fond d'un quatrain pour le portrait de M. *Bordeu*, célèbre Médecin, mort subitement la nuit :

Aux droits multipliés qu'Atropos usurpoit,
Il portoit chaque jour une nouvelle atteinte;
La Mort en avoit tant de crainte,
Qu'elle l'a pris comme il dormoit.

Il y a dans l'épigrame suivante de la précision & de la vivacité.

Cidalis, qui se faisoit peindre,
Avoit beaucoup de rouge ; elle voulut se plaindre,
De ceci, de cela, mais sur-tout des couleurs.
Votre marchand vous trompe, il faut voir chez un autre.
Madame, dit Rigaud, *j'irois plus mal* ailleurs,
Car je me fournis chez le vôtre.

On dit qu'un fameux Prédicateur de ce siècle se promenant un jour à Versailles avec des Dames fort aimables, répondit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il venoit faire à la Cour : je prêche demain sur le Paradis, & je viens ici prendre des mémoires. Voici ce Madrigal un peu déplacé, travesti en Epigramme :

Dans l'œil-de-bœuf ou dans la galerie,
Se promenoit un disciple d'Elie.
D'un ton léger, mais railleur, mais amer,
Un Duc lui dit : comment Frère très-cher,
Vous à Versailles ! oui, lui réplique *Loires*,
Comme bientôt je prêche sur l'enfer,
Je viens ici pour chercher des mémoires.

L'Auteur ne cherche pas ses rimes bien loin, comme vous voyez ; mais je puis vous en citer de plus riches, qui n'ont pas coûté davantage.

Métastase, disoit l'Abbé de *Reveli*,
N'est bien souvent qu'un plagiaire ;
Il a pillé Zaïre. Ah ! s'écria Voltaire,
Le cher voleur ! il m'a bien embelli.

Ce qu'avoit pris un Maréchal de France,
On le montroit au Paysan *Daillé* :
Villes, Châteaux, lieux de moindre importance,
Dans un tableau tout étoit détaillé.
Le fin matois examine en silence,
Et puis le tout par lui considéré,
Morgué, dit-il, je n'y vois point mon pré.

C'est à-peu-près le mot de *Socrate* à *Alcibiade*, en lui montrant une carte de la Grèce : où sont, lui dit-il, ces terres dont la possession vous enorgueillit.

Parmi toutes ces Epigrammes, les autres sont connues depuis long-temps, quelques-unes appartiennent à l'Editeur de ces bagatelles : on attribue le mot de l'épigramme suivante à un homme de Lettres très-connu, & mort depuis quelques années.

Deux grands parleurs se trouvèrent un jour
En même endroit, l'un fut pris de vîtesse ;
Et de parler ne put avoir son tour ;
Or, vous voyez son état de détresse.

Quelqu'un lui dit, vous voila confondu!
Il répondit : en homme vraiment sage,
Roch a saisi sur moi *son* avantage;
Mais seulement qu'il tousse, il est perdu.

Dans la seconde partie du premier volume, l'Auteur fait les épitaphes de sa mère, de sa sœur & la sienne. Il quitte bientôt les tombeaux pour des objets plus riants, & le ton lugubre pour celui des madrigaux & des contes. Voici cependant encore un quatrain sérieux, & d'une sublime simplicité.

Le Scythe mourant.

A son vainqueur féroce un jour disoit un Scythe :
Ta rage te sert mal, tu m'égorge trop vîte ;
Il falloit me garder pour me faire souffrir,
Et je t'aurois appris comment on doit mourir.

Le Conte suivant est d'un genre bien différent.

Un grand buveur, Grégoire de l'*Algave*,
Appréhendoit une inondation ;

En homme sage il court vîte à sa cave ;
Et fait *tirer* avec précaution,
Son dernier fût d'un vin vieux de Champagne ;
Puis il nous dit ; au loin sur la campagne
Jettez les yeux : la désolation
S'offre partout. Eh bien, faisons ripaille !
Trompons le temps & le cruel destin ;
Amis, vuidons cette pièce de vin ;
Pour nous sauver nous aurons la futaille.

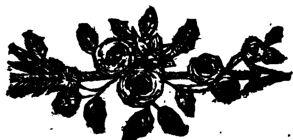
Le mot *tirer*, dans le cinquième vers, est équivoque ; l'Auteur veut dire tirer de la cave, & l'on croit qu'il entend par-là metttre en bouteille. Dans un petit poëme badin, intitulé : *Voyage à Chartres*, qui termine cette partie du recueil, vous trouverez de la gaieté, de l'imagination, & plusieurs détails fort agréables.

Les deux autres volumes contiennent des complimens, des Lettres familières, des Epîtres, des Fables, des poësies érotiques, des morceaux traduits ou imités du Grec, du Latin, de l'Anglois, & même du Turc. Vous trouverez le commencement du seizième livre de l'Iliade, proposé, il y a quel-

ques années par l'Académie Françoise; des Odes d'*Anacréon* & d'*Horace*, une Idylle intitulée : l'*Aigle cherchant Jupiter*, par M. *Chivot*, que l'imitateur auroit dû nommer, & qui a lui-même traduit son petit poëme Grec en prose Françoise, beaucoup mieux, ce me semble que M. *Merard* ne l'a fait en vers.

Cette collection des Œuvres de M. *Merard de S. Just*, est remarquable par la beauté de l'exécution Typographique & fait le plus grand honneur aux Presses de M. *Didot l'aîné*, si connu par son intelligence & par son zèle pour la perfection de son art.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Lettre à M. Garat, en réponse à un article de celle où il rend compte de la dernière Séance publique de l'Académie de Bordeaux. Mercure de France, 8 Juin.

J'AI lu un peu tard, Monsieur, la lettre que vous avez fait insérer dans le Mercure de France, pour rendre compte au public de la dernière séance de l'Académie de Bordeaux. Peut-être même ne l'aurois-je jamais lue, si je n'avois été averti, que, quoique mes confrères y fussent traités avec toute la distinction qu'ils méritent, j'y étois encore mieux traité qu'eux, puisqu'au lieu de louanges, vous me donnez des conseils, & que l'un me convient certainement bien mieux que l'autre. D'ailleurs, je trouvois là une manière de préférence, qui sans flatter précisément mon amour-propre, & moins encore le

le piquer, m'inſpiroit cette ſorte d'intérêt, que fait naître le beſoin d'apprendre, lorſqu'on le ſent profondément; & le deſir de s'inſtruire, lorſqu'on en eſt vivement pénétré. J'ai donc lu avec tout l'empreſſement de l'émulation, l'article dont vous m'avez honoré dans votre lettre; & comme il n'eſt pas long, je l'ai lu juſqu'au bout, c'eſt-à-dire, incluſivement, juſqu'au mépris que vous affichez pour les règles, en vous donnant cependant vous-même, avec confiance, pour la règle vivante à laquelle il faut croire, & qu'il faut ſans doute reſpecter. Je le veux bien, pourvu que vos obſervations ayent aſſez d'importance pour devenir la matière d'une inſtruction publique; & qu'en leur faiſant grace de ce qu'elles ont de déſobligeant dans leurs tournures, elles offrent au moins le mérite de l'utilité.

Je prendrai la liberté de ſuivre exactement votre article. Vous m'y faites trop & trop peu d'honneur, pour que j'en liſe une ſeule ligne avec indifférence.

« Dom *Carriere*, connu par un genre

» de travail qui a rendu ſon corps cé-
» lèbre ».

Oui, Monſieur, c'eſt avec la plus vive émulation, que j'entre dans une carrière, où mes confrères ont déjà acquis une juſte célèbrité, *non pas en dechiffrant de vieux titres, ni en jettant quelques pierres de plus ſur les decombres de la féodalité*, comme vous l'avez dit dans un Mercure de France de 1779, mais en cherchant dans la pouſſière des archives, des monumens propres à aſſurer la vérité de l'Hiſtoire, la validité des poſſeſſions, la certitude des dates. Ce ſervice rendu à la ſociété, méritoit peut-être d'être annoncé plus ſérieuſement que par une épigramme.

« Par une érudition vaſte & des re-
» cherches profondes ».

Le ſens de la phraſe paroît bien diriger le compliment vers moi; mais je m'y reconnois ſi peu, que je conſeille à ceux qui le liront, d'en faire honneur à mon ordre. Je ſuis fâché, Monſieur, de ne pouvoir pas accepter la ſeule politeſſe que vous me faites. J'aime la vérité dans les éloges comme dans les critiques. D'ailleurs, quelle apparence

que vous eussiez pris la liberté de donner *à un savant & un erudit*, des leçons à peine dignes d'un mince écolier de Rhétorique.

« Lut un Prospectus sur l'Histoire » de Guienne. Son but étoit de fixer » les principales époques... & de donner une idée du style & de la méthode qu'il se propose d'employer ».

Si vous vous fussiez borné là, il n'y avoit rien à dire : vous donniez une juste idée de mon plan, & je n'avois point à me plaindre. Mais vous avez voulu analyser ma prétendue méthode, & vous l'avez fait tout de travers. Vous m'avez gratuitement supposé des erreurs, pour avoir le plaisir de les combattre.

« Quant au style, que Dom *Carriere* » nous permette de lui observer » ; & tout de suite, comme si j'avois eu l'imbécillité de vous le permetre, vous me faites la grace de me dire, « qu'il seroit » trop *dangereux* de vouloir écrire » d'un même genre de style, une multitude de faits très-différens par leur » nature, & par les impressions qu'ils » doivent produire ».

J'avoue que je ne saurois comprendre comment, & en quoi cela pourroit être *dangereux*; mais je comprends à merveille, & je dis volontiers que cela seroit bien ennuyeux, bien froid, bien monotone. Mais dites-moi, s'il vous plaît, vous-même, Monsieur, à quel propos avez-vous cru devoir me l'apprendre?

« *Tacite* & *Tite-Live* n'écrivent pas de la même manière, & tous les deux » ont une manière admirable ».

Je dis cela tout comme vous: j'ajoute seulement que ce n'étoit pas la peine de me le dire, puisqu'il n'y a pas un mot dans mon Prospectus, qui ait pu vous faire entendre que je l'avois ignoré. Au contraire, je parle expressément de *Tacite* & de *Tite-Live*, comme de deux Historiens qui ont hâté parmi nous la renaissance du goût, & fourni à l'imitation les plus excellens modèles. Je nomme enfin comme leurs dignes rivaux *de Thou* & *Montesquieu*, deux Ecrivains qui ont aussi *tous deux une manière admirable, quoiqu'ils n'ayent pas la même manière.*

« A coup sûr, ce ne sont pas les Pé-

» dans & les Rhéteurs de Rome, qui
» la leur ont donnée ».

Je ne ſais pas plus que vous à quelle école avoit étudié *Tite-Live* ou *Tacite*. Je ſais ſeulement, que certains Rhéteurs ont été des perſonnages aſſez eſtimables. Que *Quintilien*, par exemple, n'étoit pas un ſot, quoiqu'il ſe ſoit oublié juſqu'à donner des règles ſur l'éloquence, *qui ne ſont utiles qu'à ceux qui pourroient à peu près s'en paſſer*, c'eſt-à-dire, à perſonne; comme *Ariſtote* en avoit donné avant lui ſur la poëtique..... Pour les Pédans, je vous les livre, Monſieur, ils ſont le fléau & le rebut de la littérature. Je crois bien, que ni *Tite-Live*, ni *Tacite*, n'ont jamais été à leur école; & je ne conſeillerai jamais à perſonne d'y aller, quoiqu'il leur arrive aſſez ſouvent de s'ériger en arbitres de la renommée, de péſer à leur balance le mérite des Auteurs, & de citer à leur tribunal avec une ſuffiſance vraiment comique, des écrivains qui leur ſourient de pitié.

Vous me conſeillez enfin charitablement, de ne pas chercher péniblement un ſtyle, parce que *ſi mon talent eſt*

vrai, si j'ai l'esprit juste, je trouverai toujours le style qui convient aux faits.

Cet avis, qui n'est pas le plus honnête de votre mercuriale, n'est pas non plus le mieux fondé. Mettez tant qu'il vous plaira mes talens & la justesse de mon esprit en problême; mais où avez-vous trouvé, s'il vous plaît, que je m'amuse *péniblement* à chercher un style? Quoi! lorsque j'annonce au public, « que dans ma manière d'écrire » je ne veux suivre d'autre guide, que » le plaisir de lui plaire & de l'intéres- » ser..... Que j'éviterai ces imitations » serviles, qui ôtent à un Ecrivain son » caractère propre, & donnent à sa » marche un air de gêne qui le fait chan- » celer... Que chacun a une manière » de se distinguer, même dans les rou- » tes frayées où il s'élance par une » certaine marche originale qui lui de- » vient propre, qui tient à la trempe » de l'ame, &c. » Appellez-vous cela chercher péniblement son style? N'est-ce pas déclarer au contraire, qu'on adoptera tout bonnement celui qui se présentera au bout de la plume? Oui, Monsieur, mon style est fait: bon ou

mauvais, il faut que je m'en serve, & l'on ne me surprendra certainement pas à courir bêtement où *péniblement* après celui d'un autre, valut-il mieux que le mien; & faire comme le chien de la fable, qui lâche la proie qu'il tenoit bien, pour saisir l'ombre qui lui échappe.

Finissons-là, Monsieur, vous voyez que nous étions déjà d'accord sur presque tous les points; que votre docile écolier étoit bien plus savant que vous ne lui faisiez l'honneur de le croire; & que ce n'étoit pas la peine de lui faire la leçon. Je ne chicanerai pas à mon tour sur *cette page de Madame* de Sévigné, *où l'on trouve tous les tons & tous les genres*, d'où s'ensuit une *très-juste pitié, qu'on ait pris la peine d'écrire sur le genre épistolaire*..... Ah! Monsieur, si vous devenez jamais commentateur, que d'heureuses observations nous promet une sagacité si peu commune! tous les genres & tous les tons dans une page, dans des détails de ménage, des nouvelles de cour, des tendresses de mère!... Il n'y a donc réellement que le mépris des rè-

gles que je ne saurois vous passer. Mais vous me dites que cette opinion ne vous est pas particulière : en effet, il y a long-temps qu'on s'en est apperçu. Pour moi je respecte les règles de l'art comme la sauve-garde du bon goût, que l'ignorance travaille toujours à corrompre, & comme le frein du génie que la licence cherche sans cesse à égarer, & même ne fussent-elles bonnes que pour ceux *qui pourroient à peu près s'en passer*, je ne serois pas fâché d'en prendre ma part à ce titre.

Avouez les choses de bonne grace, Monsieur ; ce que vous entendites dans la Séance du 7 de Mars, avant de m'entendre moi-même ; enleva vos sens ; ravit votre admiration, & lorsque mon tour de parler fut venu, il ne vous resta plus d'attention pour ce que j'avois à dire. Cela étoit juste, & moi-même qui étois acteur intéressé sur cette scène, je trouvois ce que je disois bien froid, après ce que je venois d'entendre. Comment oserois-je me plaindre, si vous l'avez trouvé tel ! Il me reste un moyen bien sûr

de me dédommager de la médiocrité de mon rôle ; c'eſt de prendre ma part de la gloire qui a couronné par vos mains mes éloquens Confrères, dont les ſuccès ne ſauroient m'être étrangers.

Je ſuis, Monſieur, avec la plus reſpectueuſe conſidération, votre très-humble & obéiſſant ſerviteur

DOM CARRIERE.

Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.



LETTRE IV.

Esprit DE MARIVAUX, *tiré de ses Ouvrages, servant de tome treizième à la collection en douze volumes, avec un éloge historique de cet Auteur. A Paris, chez* Gogué & Née de la Rochelle, *Libraires, quai des Augustins, prix, 3 liv. broché.*

VOUS connoissez, Monsieur, les abus sans nombre qu'entraîne l'art si utile de la Typographie, parce qu'il est dans la nature que le mal soit toujours à côté du bien; vous savez que nous avons été inondés de recueils en *ana*; ensuite sont venus *les Esprits*: *Esprit de Montagne*, *Esprit de Fontenelle*, *Esprit de Voltaire*, &c. &c. Assurément si quelqu'un de nos Ecrivains a mérité d'être extrait, & de paroître sous le titre d'*Esprit*, c'est *Marivaux*; vous vous rappellez que nous sommes convenus que c'étoit un

de nos Auteurs les plus ingénieux ; & si cette épithete n'existoit pas, il auroit fallu l'inventer tout exprès pour celui à qui nous devons le *Paysan parvenu*, *Marianne*, *le Spectateur François*, &c. On n'a donc pas manqué de profiter de la manie du jour ; on vient de réduire en *Esprit Marivaux*, un des plus honnêtes hommes qui ayent honoré l'humanité ; & bien plus estimable encore par ses vertus que par ses talens.

Dans l'éloge historique qui est à la tête de ce volume, on nous rappelle que son *Spectateur François* lui a mérité l'honneur d'être mis par les Anglois en parallèle avec le fameux *Adisson* ; mais ce qui intéresse davantage, c'est qu'on s'est attaché à nous faire voir l'homme, le citoyen digne de l'estime publique & de sa propre estime. Il possédoit sans doute la source des vertus, & celle qui est plus relative à l'intérêt général, la bienfaisance. Il pouvoit avoir environ quatre mille livres de rente, & il dépensoit plus de la moitié pour obliger. Une de ses maximes favorites, étoit : *que pour être*

assez bon il falloit l'être trop. Il se reconnoissoit paresseux, & ne prétendoit pas se le reprocher. Ses amis, c'étoit dans le temps du *système*, s'étoient chargés de faire profiter son bien, & il s'évanouit entièrement, ce fut le fruit de leurs belles combinaisons.

Cet *Esprit de Marivaux* renferme les traits les plus ingénieux qui sont répandus dans ses ouvrages. Il ne faut pas confondre un semblable Philosophe avec tant de gens qui en usurpent le nom. Nous l'avons dit, *Marivaux* est du petit nombre des Ecrivains estimables qui font penser & qui nous entretiennent dans l'amour de nos devoirs. Ce recueil est donc aussi utile qu'intéressant; c'est en quelque sorte une *table*, que les personnes qui ont la collection entière, doivent y ajouter.

Je suis, &c.

Galerie des HOMMES ILLUSTRES VIVANS, *Ouvrage proposé par Souscription.*

Dignum laude virum, charta vetat mori.
HOR. L. IV. ODE. VIII.

EN lisant la Vie des Hommes illustres de Plutarque, on regrette que les Arts ne nous ayent pas transmis les portraits des grands personnages dont il a si bien rendu l'esprit & le caractère; on croiroit les voir, leur parler, les entendre; & l'hommage que l'on rend à leurs vertus, auroit quelque chose de plus doux & de plus animé.

L'Ouvrage que l'on annonce, ne peut qu'inspirer le desir des Sciences, l'amour de la gloire, & la pratique de toutes les vertus; il excitera la plus noble émulation parmi ceux qui consacrent leurs talents, leurs travaux & leur zèle, au bonheur & à la gloire

de leur Patrie. Le tribut d'éloges que la vérité rendra dans cet Ouvrage aux grands hommes de toutes les Nations, les assurera que leur nom & le souvenir de leurs services, passeront à la postérité, malgré l'envie & l'injustice, qui ravissent quelquefois cet avantage aux personnages les plus respectables.

Des portraits exécutés par les Graveurs les plus habile, offriront, en taille-douce, les traits des Rois, des Ministres, des Généraux, des Prélats, des Chefs d'Ordre, des Hommes, en un mot, qui auront bien mérité de leurs semblables.

Nous n'excluons aucun pays; le Guerrier fameux, qui, sur les bords de la Délaware, soutient l'étendard de la liberté, y figurera près du Ministre d'un despote Asiatique, s'il s'en trouve un dans l'Orient qui sache ne pas sacrifier les droits de l'homme à ceux du trône.

Nous n'excluons non plus aucun état; tout mérite éclatant, dans quelque classe de citoyens qu'il se trouve, a des droits assurés sur notre travail.

Ces portraits seront accompagnés de notices rédigées par des Hommes de Lettres dont les talents sont connus; elles seront d'autant moins suspectes, que ce sont des contemporains qui les offriront à leurs contemporains.

Quand l'Histoire peint des hommes qui ne sont plus, l'éloignement où elle s'en trouve, l'incertitude des époques, la contrariété des témoignages, peuvent égarer ses pinceaux; les moyens d'être fidèle lui manquent très-souvent, la bonne foi même du Narrateur, n'est pas toujours un sûr garant de l'exactitude de la narration. Mais quand la vie d'un homme illustre est écrite avant que la mort l'ait rayé du nombre des êtres, on peut également compter sur la certitude des dates, sur la vérité des faits, sur la fidélité des ressemblances; nul n'oseroit mentir à son siècle. Que de maux on eût épargnés à nos érudits, si l'Histoire des Grands Hommes eût toujours été écrite par des contemporains! Sept Villes ne nous laisseroient pas dans

l'ignorance sur la vraie Patrie d'*Homère*, & nous ne serions pas dans l'embarras de savoir si *Hercule* & *Thésée* ont été des Héros plutôt que des brigands heureux.

Bien fixer les époques, sera notre premier soin, & dans cette attention scrupuleuse, l'Histoire trouvera de grands secours. En effet, la Vie des Hommes illustres se trouve liée avec les principaux évènements de leur siècle, eux-mêmes les ayant souvent déterminés ou dirigés, leur caractère & leur conduite ayant influé sur les hommes & sur les choses. Les notices que nous en offrons, doivent faciliter aux peintres les moyens de placer les faits, de tracer les mœurs d'un peuple, de dessiner la marche & les révolutions d'un Gouvernement.

Un autre avantage qu'appercevra sans doute le Philosophe, & qui ne sauroit être trop apprécié par le Citoyen, est que ces descriptions abrégées des actions louables d'un homme vivant, le forceront à justifier, par de nouvelles vertus ou par de nouveaux

exploits, les suffrages qu'il aura déjà obtenus de ses semblables. Pourroit il voir consigner dans les Fastes de l'immortalité, le bien qu'il a fait, sans s'appercevoir qu'il a contracté l'engagement de faire encore mieux? Chacun tremble de déchoir, tout le monde au contraire cherche à s'élever dans l'opinion publique.

Qui sait si le Panégyrique de *Trajan* ne fut pas pour lui un aiguillon puissant, qui le faisoit marcher à plus grands pas vers l'estime & la gloire? Qui sait si le tableau des premières années de *Néron*, tracé par *Tacite* ou par *Helvidius*, & mis sans cesse sous les yeux de ce Prince, n'eût pas été capable de prévenir les horreurs qui souillèrent les dernières années de son règne?

A cet aspect d'utilité publique, qui tient de si près au bonheur de l'humanité, notre travail réunira des avantages particuliers. Le négociateur, par exemple, & le voyageur distingué qui passeront dans une Cour étrangère, en connoîtront d'avance le Sou-

verain, les Miniſtres & les perſonnes célèbres; d'où il réſultera, pour les premiers, une facilité plus grande de traiter avec les ſeconds.

Les familles à qui appartiennent les hommes précieux dont le nom ornera notre Galerie, ne pourroient qu'avec beaucoup de dépenſes, charger la peinture de leur en exprimer les traits; les gravures ſatisferont, à peu de frais, leur ſenſibilité ou leur amour propre, & toute une parenté jouira facilement du portrait des ſujets qui l'honorent. A cet aſpect même, une généreuſe émulation s'allumera dans tous les cœurs. *Céſar* s'arrête devant une ſtatue d'Alexandre, il verſe des larmes, & devient un héros.

Pourquoi l'image d'un parent illuſtre ne produiroit-elle pas parmi ſes proches un auſſi noble enthouſiaſme de gloire? Il s'étendra hors l'enceinte des familles; un Diocèſe, un Ordre religeux, un Royaume entier, aimeront à retrouver dans toutes les maiſons la reſſemblance du bon Prince, ou du grand homme qui fait leur

ſplendeur & leur félicité ; & lorſque ces individus, qui devroient ne mourir jamais, auront diſparu du milieu de nous, leur image adoucira encore nos regrets. Les vieillards ſe feront un plaiſir d'y attacher les regards de leurs enfants ; & cherchant à faire germer dans leur jeune cœur le goût du patriotiſme, ils leur diront avec attendriſſement : « Tel fut ce bon Roi, qui » fit l'admiration de toutes les nations, » & leur fit envier le bonheur des » Peuples qu'il gouvernoit : tels fu» rent ces ſages Miniſtres, dont les » conſeils éclairèrent & dirigèrent » avec ſuccès les opérations d'une » guerre longue & onéreuſe ; tel fut » ce Prélat, ſi recommandable par ſa » piété & ſes grandes vertus : tel fut » enfin ce Héros, qui, ménageant le » ſang du ſoldat qui lui étoit confié, » ſut forcer l'ennemi à lui demander » la paix, & à reſſerrer les bornes de » ſes Etats ».

Les frères *Renaud du Creux* ont penſé que cette entrepriſe étoit digne de notre ſiècle. Ils en ont obtenu le

privilège à perpétuité, pour eux, leurs hoirs, sous la condition de ne point le rétrocéder. Ils s'en occuperont avec la plus scrupuleuse exactitude, & donneront chaque année six volumes de la Galerie des Hommes illustres vivans, dont chacun offrira au Public le portrait & la notice de quatre personnages célèbres.

Une semblable entreprise avoit, il y a quelque temps, excité l'émulation de quelques citoyens zélés pour la gloire & l'utilité publique. On ignore les raisons qui leur ont fait abandonner un projet si louable & si précieux; mais on ose assurer qu'on n'a point à craindre un semblable découragement de la part des sieurs *Renaud du Creux*, frères. Leur plan est établi sur des fondements trop bien concertés & trop solides.

Ils ne négligeront rien pour que cet Ouvrage, qui sera sur format *in-folio*, puisse être regardé comme un chef-d'œuvre (1). Le prix des six vo-

(1) La partie de la gravure sera inspectée

lumes qui paroîtront chaque année, & qui, suivant l'usage de tous les abonnements, se payera d'avance & en souscrivant, sera pour MM. les Souscripteurs de 96 livres, rendus francs de port dans toute la France.

La première livraison se fera au mois de Juillet prochain, & successivement de quatre en quatre mois. On pourra souscrire en tout temps. Ceux qui n'auront point souscrit, payeront 24 liv. par chaque volume, & 9 livres pour un portrait & une notice détachée du volume.

On recevra avec reconnoissance tous les Portraits, Mémoires & Notices, que les familles ou les particuliers voudront bien faire parvenir à MM. *Renaud du Creux*, frères, éditeurs de cet Ouvrage, rue Faydeau,

---

par M. Bonieu, Peintre du Roi & de l'Académie ; il a bien voulu se charger d'en retoucher les épreuves. Nous ne dirons rien des talens de cet Artiste célèbre, ils sont assez connus par les tableaux précieux dont il a enrichi sa patrie.

à Paris. Ils feront partie de cette collection, suivant l'ordre auquel on les aura reçus : on se procurera le plutôt possible, ceux des Hommes célèbres qui peuvent flatter davantage le Public.

Cet Ouvrage sera un monument élevé par l'amour des hommes, aux bienfaiteurs de l'humanité. Heureux les Editeurs, si leur travail, consacrant les actions, le nom & le portrait des Hommes illustres de leur siècle, ils réussissent à en faire bénir la mémoire par les âges les plus reculés !

Dignum laude virum, charta vetat mori.

MM. les Souscripteurs pour lesquels les sieurs Renaud du Creux *font la recette, soit sur le Trésor Royal, la Taille, la Ville ou le Clergé, pourront les charger de retenir le prix de leur abonnement, sur la perception qu'ils auront faite pour eux.*

On affranchira toutes lettres & paquets relatifs à cette entreprise.

Livres Nouveaux.

Essai d'une Table Poléométrique, ou amusement d'un Amateur de Plans sur les grandeurs de quelques Villes; Avec une carte, ou Tableau qui offre la comparaison de ces Villes par une même échelle; publié par M. *Dupain-Triel* père, Géographe du Roi & de Monsieur. A Paris, chez M. *Dupain-Triel* père, Cloître Notre Dame, rue de la Maîtrise. Et se trouve chez *L. Cellot*, Imprimeur-Libraire, rue des Grands-Augustins, la troisième porte cochère à gauche en entrant par le Quai.

Cette Table Poléométrique donne les grandeurs, au moins vraisemblables de plus de 230 villes, tant étrangères que nationales; desquelles on a transformé par le calcul toutes les surfaces en autant de quarrés parfaits pour en offrir une comparaison facile par une même échelle. Elle est accompagnée d'une carte ingénieusement dressée qui présente sans confusion le

tableau de la différence qui se trouve entre les grandeurs de plusieurs de ces villes. On trouve aussi dans ce savant Mémoire des recherches sur les nombres d'habitans qui peuvent constituer une ville, bien ou mal peuplée. Prix 3 liv. avec la carte enluminée.

Théorie de l'intérêt de l'argent, démontrée visiblement usuraire par les principes du Droit Naturel, de la Théologie & de la Politique; ou réfutation d'un Ecrit intitulé : Théorie de l'intérêt de l'argent, tirée des principes du Droit Naturel, de la Théologie & de la Politique, contre l'abus de l'imputation d'usure. Par M. *Capmas*, Curé dans le Diocèse de Cahors; prix, 2 liv. broc. & 2 l. 10 s. rel. A Paris, rue & hôtel Serpente.

Institutiones Philosophicæ, ad usum Seminariorum & Collegiorium, Pars Metaphysica; tomus prior. Parisiis, apud *A. Jombert* juniorem, viâ Delphinâ, 1782.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Nouveau Voyage en Espagne fait en 1777 & 1778, dans lequel on traite des Mœurs, des Monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théâtre, de la Législation, des Tribunaux particuliers à ce Royaume & de l'Inquisition; avec de nouveaux détails sur son état actuel, & sur une procédure récente & fameuse; 2 vol. in-8°. *prix 6 liv. brochés. A Londres, chez* P. Elmsly, *dans le Strand, & se trouve à Paris, chez* P. Théophile Barrois jeune, *rue du Hurpoix, près le Pont S. Michel.*

PENDANT un grand nombre de siècles, ce fut la destinée de l'Espagne

d'être la proye des peuples étrangers, attirés par son heureuse situation, par la fertilité du sol & la douceur du climat : cette contrée malheureuse par les bienfaits même de la nature, fut long temps ensanglantée par des nations rivales qui se disputoient avec acharnement une aussi riche conquête. Les Phéniciens, Navigateurs hardis, que le commerce rendit philosophes, découvrirent les premiers les côtes d'Espagne, comme les Espagnols ont découvert depuis les isles de l'Amérique ; l'Espagne renfermoit alors dans son sein des mines aussi riches que celles du Mexique & du Pérou; le temps les a épuisées comme il épuisera celles de l'Amérique. L'avide Phénicien s'empara de ces précieux métaux, mais il n'arrosa point du sang de ses habitans la terre qui lui fournissoit tant de trésors : en échange de l'or & des pierreries, il donna aux Espagnols des loix, des connoissances & des mœurs.

Les Grecs ou Phocéens, après avoir fondé Marseille, établirent aussi plusieurs colonies en Espagne ; les Carta-

ginois se jettèrent ensuite sur ces fertiles campagnes, & l'on vit alors trois peuples rivaux se disputer la possession de cette région fortunée, tandis que l'Espagnol, spectateur indifférent de leur querelles, s'amusoit à la chasse, à la pêche, & buvoit en paix le lait de ses troupeaux.

Rome enfin, guerrière & politique, regarda d'un œil d'envie la fortune & la puissance de ces nations marchandes : les armes Romaines renversèrent les comptoirs des Cartaginois ; des Conquérans qui ne respiroient que la gloire, chassèrent ces avares négocians qui ne combattoient que pour un gain sordide, & l'Espagne, après avoir été le théâtre de deux guerres sanglantes & opiniâtres, fut enfin soumise presque toute entière à la République Romaine ; c'est l'époque de son bonheur & de sa gloire ; c'est alors qu'on y vit fleurir au sein de la paix les mœurs, les vertus & les arts.

Vers le cinquième siècle, un déluge de barbares inonda ces belles provinces ; les Vandales, les Visigoths chas-

sèrent les Romains de l'Espagne, mais un siècle après ils en furent eux-mêmes chassés par les Maures, qui fondèrent les Royaumes de Cordoue, de Seville & de Grenade. La Cour de ces Princes Mahométans devint le centre des arts & des sciences, des plaisirs & de la galanterie : ce n'étoit que tournois, que fêtes magnifiques ; voluptueux & braves tout à la fois, ces Arabes réunissoient aux fatigues de la guerre les plaisirs de l'amour, & combattoient pour plaire à leurs maîtresses, plutôt que pour servir l'état ; semblables à nos anciens Chevaliers, dont ils avoient toutes les qualités, excepté la franchise & la bonne foi.

Pendant que les arts, le luxe & les fêtes galantes amollissoient les mœurs de ces conquérans, un petit nombre d'Espagnols réfugiés dans les montagnes & les cavernes des Asturies, menoient une vie sauvage, & s'endurcissoient aux travaux guerriers; c'est encore-là une de ces occasions brillantes où le caractère Espagnol se montre dans toute sa force : on voit avec le plus vif intérêt ces malheureux échappés au fer

des Maures, se réunir autour de leurs Rois, animés par le zèle de la religion & l'amour de la patrie; livrer à leurs vainqueurs des combats continuels avec une constance héroïque; les harceler sans relâche, & parvenir enfin à chasser ces usurpateurs.

Délivrée des Maures, l'Espagne est appauvrie & pillée par l'avarice & les usures des Juifs, qui, profitant de la paresse des Espagnols, font passer entre leurs mains tout l'argent du Royaume. Les Juifs sont chassés, mais le commerce & les arts utiles périssent avec eux. La découverte d'un monde nouveau enrichit l'Espagne, mais en la dépeuplant : les thrésors du Mexique & du Pérou, supplément funeste de l'activité & de l'industrie, plongent la nation entière dans une espèce d'engourdissement : les terres ne sont point cultivées, les soyes & les laines ne sont point mises en œuvre; & pauvre au sein même des richesses, l'Espagnol oisif, semble n'avoir conquis l'Amérique que pour les peuples laborieux, dont il achete au poids de l'or tout ce qui lui manque.

La pareſſe des Eſpagnols avoit ſa ſource dans leur orgueil ; ils dédaignoient les travaux de l'agriculture, le commerce & les différens métiers, comme des occupations viles & ignobles ; ils ſembloient n'avoir d'ardeur & d'activité que pour le noble métier des armes : cette nation fière & belliqueuſe, s'eſt toujours ſignalée par ſon courage & ſon intrépidité ; on ſait quelle fut autrefois la réputation de ſon infanterie ; on connoît ces vieilles bandes Eſpagnoles, toujours invincibles & impénétrables, que le grand *Condé* détruiſit à Rocroy. La fortune & le génie de *Charles-Quint*, la politique de *Philippe II*, ont élevé l'Eſpagne au plus haut degré de gloire. Ce Royaume mettoit alors le poids le plus conſidérable dans la balance de l'Europe, & & paroiſſoit devoir bientôt abſorber la Monarchie univerſelle ; ſous les règnes foibles de *Philippe III* & de *Philippe IV*, il a expié ces ſuccès trop brillans, par une longue ſuite de diſgraces. Mais le coup le plus funeſte porté à l'état, eſt ſans contredit l'ex-

pulsion des Maures ; & cette grande perte n'est pas encore réparée. L'Espagne long-temps ennemie & rivale de la France, attentive à fomenter nos troubles & nos divisions, pour en profiter & nous accabler ; soumise aujourd'hui à des Rois du sang des Bourbons, est devenue notre alliée la plus fidèle & la plus puissante, & concourt avec nous pour défendre les droits des Américains & la liberté du Commerce.

Quoique nous ayons déjà plusieurs ouvrages où l'on se propose de faire connoître cette belle portion de l'Europe ; cependant on doit donner la préférence à ce dernier voyage, qui nous apporte les nouvelles les plus fraîches du pays ; les mœurs ont changé ; ce qui étoit vrai autrefois ne l'est plus aujourd'hui ; & si l'on jugeoit des Espagnols actuels sur les anciennes relations, on s'en formeroit les idées les plus fausses.

L'Auteur paroît avoir deux objets en vue, la description des monumens & la peinture des mœurs. Le premier, quoiqu'infiniment curieux, est moins intéressant : on est bientôt fatigué de

la nomenclature des tableaux & des statues, de la forme & des proportions des églises & des palais; mais les détails qui font connoître le génie du peuple, la nature du gouvernement, plaisent toujours, & ne peuvent être trop multipliés. C'est ce qu'il faudroit répéter sans cesse à ceux qui écrivent des voyages; malheureusement il est plus aisé & plus court de voir des tableaux & des églises, que d'observer des mœurs & des caractères.

Parmi les monumens décrits par l'Auteur, il faut distinguer les restes de l'ancien théâtre de Sagonte; les détails curieux qu'il nous donne sur cet objet important, sont terminés par une réflexion judicieuse, & dont l'application est bien sensible.

« On ignore le temps où ce théâtre » fut bâti, & le nom des Magistrats » qui le firent élever, mais il n'en est » pas moins une preuve du génie vaste » de ce peuple qui, en travaillant pour » lui-même, s'est toujours occupé de » la postérité; qui sçut allier dans tous » ses ouvrages la beauté des formes » à l'étendue, la solidité à l'élégance,

» & qui fut toujours grand, même
» dans ses plaisirs; tandis que dans
» ces siècles égoïstes, les ouvrages
» publics ressemblent à ces échaffau-
» dages légers & brillans, dont est
» parée la tête de nos femmes, & qui
» ne doivent durer qu'une saison ».

A la vue des ruines de ces magnifiques palais, bâtis autrefois par les Rois Maures à Cordoue & à Grenade, l'Auteur est saisi d'un enthousiasme qu'il fait partager au lecteur; c'est sur-tout à Grenade & dans les environs, que l'on voit de toutes parts des monumens du luxe & de la grandeur des Maures : leur imagination, secondée dans ces heureux climats par les beautés de la nature, avoit enfanté des prodiges & réalisé ces châteaux merveilleux, ces jardins enchantés qu'on ne trouve que dans les romans. Il semble que les Architectes de ces édifices délicieux ayent été des Poëtes; une religion voluptueuse les portoit à imiter ces demeures fortunées des Houris, dont parle leur Prophête, & à se procurer sur la terre des images de leur paradis. Notre voyageur

décrit avec une exactitude très-satisfaisante tout ce qui reste du fameux palais de l'Alhambra; il prend la peine de copier les inscriptions singulières, dont tous les murs sont couverts, inscriptions la plupart fort longues, écrites du style oriental le plus vif & pleines de la plus riche poësie.

« *Generalife*, nom qui signifie en » arabe *maison d'amour, de danses & » de plaisirs*, est la situation la plus » agréable & la plus pittoresque qui » soit aux environs de Grenade. Il est » bâti sur une montagne très-élevée, » les eaux y jaillissent de toutes parts, » elles s'échappent en torrens, & for» ment des cascades charmantes dans » les cours, les jardins & les salles de » ces antiques palais. Ces jardins sont » en amphithéâtres, & plusieurs arbres » respectables par leur vétusté, y prê» tent encore aux chrétiens, l'om» brage qu'ils prodiguoient aux Mau» res autrefois. Je me suis assis aux » pieds de deux cyprès, dont les ri» des, la blancheur & la hauteur at» testent le nombre des siècles qu'ils » ont vécu, on les appelle encore les

» *cyprès de la Reine Sultane*, & l'on » prétend que ce fut auprès de ces ar- » bres que le perfide *Gomel* accusa la » vertu de cette Princesse & celle des » Abencerrages : ils ont, dit-on, près » de quatre cens ans. Je les admirois » avec un sentiment que ne font point » éprouver des monumens de pierre, » mais ici la vie respire. *Generalife* est » un lieu privilégié de la nature ; ah ! » si un compatriote de *Stern* & de » *Richardson* étoit le maître de ce pa- » lais, il n'y a pas de place imaginée » par les faiseurs de Romans qui pût » l'égaler. C'est le site qui m'a donné » le plus de regret de le voir habité » par des propriétaires insensibles. Je » gémissois de voir les terrasses super- » bes & naturelles, de ces jardins en- » chantés, pavées en compartimens, & » ce lieu qui fût autrefois le centre de » la volupté asiatique, être réduit à » de simples roseaux, comme le recoin » stérile d'un cloître de Capucins. » L'air pur que l'on respire à *Genera-* » *life*, sa structure simple & mauresf- » que, la clarté & l'abondance des

» eaux, me rappelloient ce temps où
» Grenade étoit une des plus belles
» villes du monde ; elle est aujourd'hui
» triste & déserte ».

Avec quelque exactitude que l'Auteur ait décrit l'Escurial & les divers édifices qui font l'ornement de l'Espagne, ce n'est pas cependant dans cette partie qu'il est vraiment supérieur aux autres Voyageurs. Le mérite particulier de ce nouveau voyage, consiste dans les vues profondes & philosophiques que l'Auteur expose quelquefois sur le commerce, le gouvernement & les divers objets de culture qui peuvent enrichir l'Espagne; telles sont ses idées sur le nouveau réglement qui rend le commerce des Indes absolument libre, sur le défrichement des montagnes qui bornent l'Andalousie, connues sous le nom de Sierra Morena; ses plaintes fréquentes sur les vexations des douanes, & plusieurs autres réflexions qui annoncent un politique éclairé & un observateur judicieux. Tout ce qu'il raconte des mœurs & des usages du

peuple Espagnol, porte un caractère intéressant de vérité & de philosophie. Vous lirez avec plaisir le détail qu'il nous donne sur les combats de taureaux, exercice pour lequel les Espagnols ont une passion incroyable.

« La salle où se donne ces fêtes de » boucherie, est une espèce de cirque » & d'amphithéâtre réunis, qui con» tient près de dix mille spectateurs. » L'arene est vaste, & les loges sont » remplies d'hommes, de femmes & » de jeunes filles...... La course est » ordinairement précédée par une mar» che de gens de loi : ce sont plusieurs » Algouazils ou Huissiers qui la com» posent ; ils viennent en bon or» dre sur l'arène, & après avoir salué » le Corrégidor ou le Gouverneur de » la ville, s'il préside à la fête, on lit » un ordre du Roi, qui défend, sous » la peine du fouet, à toute personne » de quitter sa place pour venir com» battre le taureau, à moins qu'il ne » soit un des hommes employés à la » course. Cette cérémonie achevée, » on voit entrer les piqueurs à che» val, qui ne sont jamais plus de trois,

» les *Matadors* (*), les *Taureadors* (**),
» les *Banderilleros*, ou ceux qui coëf-
» fent le taureau avec des banderil-
» les, ce qui forme une troupe de dix
» à douze combattans.

» Ce train est suivi de trois chevaux
» élégamment parés, qui doivent ser-
» vir à enlever de l'arène les vaincus.
» Après plusieurs inclinations au Cor-
» regidor & aux loges, l'Alguazil
» principal s'avance, & le Magistrat
» lui fait jetter les clefs du *Tauril* (***).
» Ce moment intéressant est accom-
» pagné d'un silence expressif de la
» part des spectateurs, & de tout le
» bruit des fifres, des hautbois & des
» timbales de l'orchestre. La porte s'ou-
» vre; déjà les piqueurs sont à leur
» poste. Les amateurs se placent or-
» dinairement vis-à-vis de cette porte,
» parce qu'ils jugent dès la première
» attaque de la valeur du taureau, &

(*) Nom de ceux qui tuent le taureau.

(**) Nom de ceux qui combattent le taureau.

(***) Lieu où sont renfermés les taureaux.

» de tout le plaisir qu'il doit leur » procurer. Si l'animal répond en effet à leurs desirs, il s'élance d'un » bond sur le premier piqueur, qui » le repousse vigoureusement avec sa » lance; mais malheur à lui s'il est » ébranlé sur la selle, & si le taureau » furieux revient à l'attaque, parce» qu'alors ayant perdu l'équilibre, il » ne peut plus défendre son cheval, » qui, grièvement blessé, se cabre, & » souvent démonte son cavalier; mais » si le piqueur ferme dans les étriers, » renvoye le taureau, & qu'il soit éga» lement bien reçu des autres piqueurs, » c'est alors qu'il faut entendre les ac» clamations & les bravo repetés. La » trompette a sonné, & le taureau va » essuyer une seconde espèce de com» bat. Les piqueurs se retirent; les » *Chulos*, ou les porteurs de bande» rilles, leur succèdent. Leur ma» nière de l'attaquer est un peu dan» gereuse: tenant en main deux ba» guettes armées d'un fer crochu, & » ornées de divers papiers peints & » façonnés, ils se présentent devant » le taureau, & dans l'instant qu'il » baisse la tête pour percer son hom-

» me, ils doivent le coëffer de la ban-
» derille. On ne fauroit imaginer avec
» quelle adreffe, avec quelle légèreté
» ils viennent à bout de cette péril-
» leufe entreprife ; l'animal devient fu-
» rieux, c'eft alors qu'il écume &
» mugit. Les *Chulos* fe précipitent l'un
» après l'autre, & bientôt fa tête eft
» couverte de ces baguettes enfan-
» glantées. Le Matador vient à fon
» tour : chaque acte de cette tragédie
» eft marqué par des fanfares ; la
» mort du taureau eft prononcée ; le
» *Matador* tenant d'une main une lon-
» gue épée, & de l'autre une efpèce
» de drapeau de foye, fe préfente, & por-
» tant fon coup entre les deux cornes,
» il lui plonge l'épée jufqu'au cœur ;
» le taureau chancelle, le fang lui fort
» par les nazeaux, il tombe, & bien-
» tôt il eft traîné hors de l'arène. Un
» fecond lui fuccede, & ainfi jufqu'au
» dernier, qui affez communément
» eft *embolado*, c'eft-à-dire, qu'il a des
» boules au bout des cornes ; il eft
» deftiné aux plaifirs du peuple, &
» chacun peut alors defcendre dans
» l'arène & y exercer fon adreffe ».

Ce divertissement est fort dangereux : cet abus du courage & de l'adresse contre des animaux qui ne sont pas nuisibles, enlève souvent à l'Etat plusieurs citoyens utiles. Les Romains ne faisoient combattre contre des animaux, que des esclaves & des criminels. En Espagne, ce sont les jeunes gens de la première qualité qui combattent le taureau. En Portugal, ces combats sont d'une magnificence singulière ; ils sont précédés de ballets, où l'on voit paroître jusqu'à deux cens danseurs & danseuses ; & ce qu'il y a de meilleur, c'est que cette espèce d'Opéra n'est pas d'un entretien fort dispendieux ; il est composé des Poissardes, des Fruitières, des Bouquetières, &c. qui vont prendre des leçons de danse certains jours de la semaine, & qu'on produit les jours de cérémonie revêtues des plus riches habits de théâtre. Ces rivales des *Guimard* & des *Heinel*, après s'être élevées en cadence dans la salle des taureaux, le Dimanche, n'en vendent pas avec moins de modestie le Lundi, du fruit & du poisson.

Une des choſes les plus nuiſibles au commerce, & à la perfection de la ſociété en Eſpagne, c'eſt la difficulté de voyager; les chemins ſont affreux, & les auberges ne ſont guères propres à délaſſer le voyageur : on peut en juger par la deſcription que l'Auteur nous en donne.

« La première pièce de la maiſon » eſt ſouvent une vaſte écurie, rem» plie d'ânes & de mulets, parmi leſ» quels il faut ſe faire jour, ſi l'on veut » demander & obtenir un logement; » on parvient avec aſſez de peine vers » la cuiſine. C'eſt une pièce ronde où » quarrée, qui ſe termine en pyra» mide, dont la pointe eſt ouverte » pour laiſſer à la fumée un paſſage » libre : tout autour de cette vaſte » cheminée, eſt un large banc de » pierre, qui la nuit ſert de lit à la fa» mille; mais qui pendant le jour & » le ſoir offre un ſiège commode aux » voyageurs, cochers & muletiers, » qui pêle-mêle aſſis avec l'hôte & » l'hôteſſe, dérobent à l'air une partie » de la fumée. Au centre de cette ta» nière, brûlent quelques tiſons raſ-

» semblés, & souvent de la bouze de
» vache, mêlée à des faisceaux de
» paille. Tel est le feu bannal qui
» va servir à la ronde à faire cuire les
» mets dont on a eu soin de se pour-
» voir. Toute la batterie de cuisine
» consiste en longues & larges poëles;
» presque tout ce que l'on mange se
» fait dans de la mauvaise huile; il est
» vrai de dire qu'on ne l'épargne point,
» & cette abondance se joint à la qua-
» lité pour faire perdre l'appétit. Le
» coin de ce feu est presque toujours
» orné de quelqu'amateur de nouvel-
» les, enveloppé jusqu'aux yeux dans
« sa cape; quelquefois d'un aveugle
» qui chante du nez, & racle sa gui-
» tarre; & des enfans de l'hôtesse, gar-
» çons & filles, qui n'ont pour tout
» vêtement qu'une courte chemise,
» quoique d'un âge assez avancé, pour
» être plus modestement couverts.
» Lorsque vous êtes suffisamment ré-
» chauffé, & que vous venez à bout
» de vous faire entendre, on vous
» mène dans un mauvais coin humide,
» qu'on appelle chambre; elle est meu-
» blée de deux chaises, ordinairement

» fort hautes si la table est basse, & » fort basses si la table est haute. On » jette par terre un méchant matelas, » plus court d'un pied qu'il ne le faut; » les draps sont grands comme des » serviettes; la couverture, si l'on en » trouve, couvre à peine les bords » du grabat... Les pires de ces au» berges, sont celles qui sont tenues » par *los Gitanos*, ou les Bohémiens, » car on est plus sûr dans un bois; il » faut avoir l'œil à tout, & quelque » précaution que l'on prenne, on n'en » sort jamais avec tout son bagage ».

Quoique chaque Province d'Espagne ait en quelque sorte son caractère particulier, on peut dire en général, que l'Espagnol est grave & patient, d'un esprit pénétrant, mais lent à se déterminer; extrêmement sobre & discret, généreux, charitable & bon ami; on lui reproche une indolence, qui tient moins au climat, qu'à des causes qu'il est aisé de détruire; une ignorance profonde, suite naturelle de cette paresse, & qui doit cesser avec elle; une ardeur pour la vengeance, qui annonce du moins de l'énergie dans

l'ame, & dont les effets sont beaucoup moins fréquens qu'autrefois ; un orgueil national, qui bien dirigé, peut produire les plus grandes choses.

Le défaut le plus funeste de ce peuple, est peut-être cette superstition aveugle, & cette excessive crédulité en matière de religion, qui retrécit l'esprit sans réformer le cœur ; dans la débauche même, ils conservent l'air & le ton de la dévotion. Ils dédient des Comédies à la Sainte Vierge, & l'Auteur a vu jouer à Séville le Légataire Universel de *Regnard*, traduit en Espagnol, *en l'honneur & au profit* de la Mère de Dieu. Hommes & femmes, tous ont continuellement un rosaire en main ou pendu au col. Ils savent le jour précis où une ame doit sortir du Purgatoire, & l'on voit souvent affiché à la porte des Eglises, *hoy se saca anima*, aujourd'hui l'on retire une ame.

La veille du jour des Morts, les confrères établis pour cet objet, exposent en vente dans la place publique, tout ce qu'ils ont pu recueillir d'une quête qu'ils ont faite quelques

quent en Espagne. Il y a peu de femmes, qui par précaution ne se fassent saigner deux ou trois fois par mois, mais ce n'est presque jamais au bras, c'est ordinairement au pied ou au-dessus de la main; c'est en partie à cet abus de la saignée, qu'il faut attribuer la grande quantité d'aveugles qu'on trouve en Espagne.

La vénération pour les Prêtres est poussée si loin, que la Justice ordinaire ne peut rien sur eux, quelque crime qu'ils ayent commis. Il y a quelques années, qu'un Carme Déchaussé, éperduement amoureux d'une jeune fille, qui étoit sa pénitente, ayant appris qu'elle alloit se marier, devint furieux; il l'attendit à la porte de l'Eglise, & de trois coups de poignard, il l'abattit à ses pieds; il fut pris, mais par respect pour sa qualité de Prêtre, on l'a seulement condamné a vivre à Porto-Rico, comme Présidiaire ou Galérien : ce trait en rappelle un autre beaucoup plus ancien, & qui est très-remarquable.

Un Chanoine de Séville, très-recherché dans sa chaussure, entra dans

une

une telle fureur contre un malheureux Cordonnier qui lui avoit apporté des souliers mal faits, qu'il le tua ; cet Artisan étoit père d'une nombreuse famille, qui porta ses plaintes au Chapitre ; le procès fut jugé, & on condamna le Chanoine à ne pas paroître d'un an dans le chœur ; plusieurs années après, le fils du Cordonnier étant assis sur les degrés de la grande Eglise de Séville, pendant qu'on faisoit la procession de la Fête-Dieu, apperçut parmi les autres Chanoines le meurtrier de son père ; à cet aspect, transporté de fureur, il s'élance sur le Prêtre & le tue à coups de couteau ; sur le champ il est saisi, & condamné à être écartelé. *Pierre*, que nous nommons *le Cruel*, & que les Espagnols appellent *le Justicier*, étoit alors à Séville ; instruit de cette affaire, il cassa l'Arrêt qu'on venoit de rendre ; & par un jugement plus équitable, il condamna le jeune homme à ne pas faire de souliers pendant un an.

On eût desiré plus de détails encore sur les mœurs des Espagnols ; le Voyageur devoit nous apprendre jusqu'à

quel point l'influence de la liberté Françoise s'est fait sentir en Espagne; si les femmes y sont gardées avec la même sévérité, si le même esprit de galanterie romanesque anime toujours la nation, si les amans ont toujours coutume de se morfondre sous les fenêtres de leur Maîtresses, en raclant leur guitarre, si la fureur des combats singuliers est toujours la même, &c.

Rien de plus judicieux que les réflexions de l'Auteur sur la jurisprudenc & les tribunaux d'Espagne, il en fait bien connoître les abus, & l'on voit que ce n'est pas sans raison que les Romanciers Espagnols, & particulièrement l'Auteur de *Gusman d'Alfarache*, font de si fréquentes sorties contre les vexations & les friponneries des gens de loi. Quoique les routes de l'Espagne soient extrêmement désertes, & qu'il n'y ait point de Maréchaussée établie pour la sureté des voyageurs, cependant il y a peu de voleurs; les exécutions y sont fort rares, & l'on ne connoît point d'autre supplice que la corde; après plusieurs années de détention,

le coupable est ordinairement condamné aux galères. Notre Voyageur rapporte l'histoire d'un abominable scélérat nommé *Pignero*, qui, après avoir commis sept ou huit assassinats, tous plus horribles les uns que les autre, fut condamné aux mines. Cet honnête homme se croyant encore trop puni, s'avisa d'appeller de la sentence, mais la Chancellerie de Grenade, épouvantée des horreurs dont la vie de ce monstre étoit souillée, le condamna à être pendu. La police des prisons est fort négligée ; les fenêtres sont ordinairement garnies de longues cordes & de paniers, par le moyen desquels les prisonniers reçoivent de leurs amis tout ce qu'ils veulent ; des armes, des avis & de l'argent.

Les vues de notre Voyageur sur l'agriculture & sur les moyens de la faire refleurir en Espagne, paroissent saines & vraiment philosophiques. Il résulte de tous ses raisonnemens, que l'Espagne a reçu de la nature le climat le plus favorable à tous les genres de culture, & qu'elle sera un des pays les plus florissans de l'Europe,

dès qu'elle aura détruit certains vers rongeurs de sa population & de son industrie.

L'article de l'Inquisition est un des plus curieux ; l'Auteur s'interdit prudemment les déclamations vagues & tant de fois rebattues sur ce redoutable tribunal ; il avance des faits, il produit des pièces authentiques très-propres à faire connoître le véritable esprit de l'Inquisition : telle est par exemple une relation très-ample & très-détaillée de l'*Auto da fé* de 1680, écrite par *Joseph del Olmo*, Familier du Saint Office, avec une naïveté & une bonne foi qui fait frémir ; on y a joint quelques fragmens du sermon qui fut prêché dans cette cérémonie : tel est encore un mémoire apologétique présenté à *Philippe V* en 1722, dans lequel *Don Melchior de Macanas*, Ministre Plénipotentiaire de l'Espagne au Congrez de Breda, expose les persécutions qu'il a essuyées de la part de l'Inquisition ; enfin un récit abrégé du procés de *Paul Olavidé*, qui prouve que l'Inquisition existe encore en Espagne dans toute sa vigueur.

L'Auteur ne donne qu'une très-légère idée de la littérature Eſpagnole, parce qu'il ſe propoſe d'en faire une hiſtoire à part, & d'en examiner les diverſes branches dans un ouvrage qui ſuivra celui-ci. Cette notice eſt accompagnée de la traduction d'une comédie fort ſingulière, intitulée : *le Diable Prédicateur*. Le Diable irrité contre les Pères de S. François, établis à Lucques, veut les faire mourir de faim, & par ſes malignes ſuggeſtions il détourne tout le monde de leur faire l'aumône ; Dieu, pour le punir, lui ordonne de prendre lui-même l'habit de S. François, & de pourvoir aux beſoins du couvent ; le Diable exécute l'ordre avec une répugnance extrême, ce qui donne lieu à un jeu de théâtre & à un genre de plaiſanterie qui ne peut être goûté qu'en Eſpagne ; on a couſu à ce canevas burleſque, l'hiſtoire tragique d'une jeune perſonne mariée à un vieil avare qui la poignarde par jalouſie, elle eſt enſuite reſſuſcitée par la Vierge, & le Diable entraîne ſon mari en enfer, ce qui forme le dénouement.

On ne peut trop exhorter l'Auteur à donner promptement au public ses recherches sur la Littérature Espagnole, qui est trop peu connue : je crois qu'elles seront très-bien accueillies du public, déjà prévenu avantageusement par *le Voyage* qui est exact, curieux, semé de réflexions judicieuses, de vues politiques, & qui annonce un observateur philosophe. Le seul reproche qu'on puisse faire au Voyageur, est de se livrer quelquefois trop au feu de son imagination, de charger ses descriptions d'un vain étalage d'ornemens oratoires, & de mettre dans ses raisonnemens une chaleur poëtique qui approche de la déclamation.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

Deux Lettres de M. Bacher, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M.* Bouvart, *Docteur-Régent de la même Faculté; petit* in-8°. *de 112 pages, 1782.*

J'ai toujours été, Monfieur, fpectateur indifférent des difputes entre les gens de Lettres: quand je dis indifférent, ce n'eft pas que je ne me fois amufé à proportion qu'ils y mettoient plus de fel & d'enjouement; je veux dire feulement que je n'y ai point vu ce défordre, ce fcandale dont certaines gens font femblant d'être frappés. Qu'on fe faffe la guerre la plume à la main pour des fyftêmes de littérature ou de phyfique, où eft l'inconvénient? Pourquoi n'auroit-on pas droit de dire librement fon avis, & de fronder l'opinion même d'un hom-

me célèbre ? Les Arts & les Sciences forment une espece de république ; dans laquelle un respect aveugle, une déférence excessive pour ceux qui paroissent en être les chefs, ne manqueroient pas de tout perdre ; en leur inspirant le goût du despotisme, & en leur facilitant les moyens d'y parvenir. En conséquence, quand je vois une querelle qui s'engage, je n'ai pas la simplicité de m'en affliger, sur-tout si les parties sont en état de bien soutenir leur cause. Je ne gémis point de ce qu'un coriphée du parnasse est obligé de descendre dans l'arène. Chaque fois qu'il avance quelque chose, il doit avoir raison, & les succès distingués qu'il a eus jusqu'alors, ne le dispensent pas plus de prouver rigoureusement la justesse de son sentiment, que s'il avoit sa réputation à établir par une première victoire. N'y a-t-il pas alors du plaisir à faire en quelque sorte les fonctions de juge, & à prononcer entre des plaideurs qui ambitionnent également votre suffrage.

Au reste, ces discussions polémiques m'affecteroient bien différem-

ment, si elles avoient pour objet des matières extrêmement graves & importantes, telles que la religion & les mœurs ; je souffrirois avec peine qu'on voulût me faire revenir à l'examen sur des choses qui demandent une soumission parfaite; & quiconque voudroit me faire hésiter là-dessus, je le regarderois comme un homme qui cherche, non point à m'éclairer, mais à me corrompre. Mais que dirons-nous si la controverse roule sur des matières de médecine? Conserverons-nous encore cette tranquillité, & même cette gaieté qui n'envisage dans les choses que le côté agréable? En voyant combattre les enfans d'*Esculape*, chercherons-nous à plaisanter, comme quand les élèves d'*Apollon* nous donnent le spectacle d'une lutte? Pouvons-nous oublier qu'il s'agit alors de notre santé, de notre vie, & que par une conséquence nécessaire nous trouverons de nouveaux secours à nos maux, ou nous continuerons d'être les tristes victimes de la routine & de l'impéritie.

Tel est le grand intérêt que nous

avons dans la dispute présente ; le malade qui en est l'occasion, n'existe plus, il est vrai, mais il n'en est pas moins nécessaire de savoir à quoi s'en tenir sur le traitement qu'il a éprouvé. A-t-on négligé quelqu'un des moyens qui pouvoient prolonger les jours d'un Prélat infiniment respectable, & qui nous sera toujours cher ? ou l'art est-il excusable de n'avoir pas été plus fort que la nature, & de n'avoir pas empêché le dépérissement d'une machine dont les ressorts étoient entièrement usés ? Une hydropisie n'est point une de ces maladies rares & extraordinaires, qui excitent plutôt notre curiosité que nos craintes ; tous les jours nous en avons des exemples sous les yeux, & il seroit bien à desirer que par rapport à un accident si commun, l'expérience du passé pût nous instruire pour l'avenir.

C'est ce que se propose M. *Bacher* dans le petit ouvrage que je vous annonce. Il commence par nous apprendre comment il avoit été appellé auprès de M. *de Beaumont*. Comme tout le monde étoit plein d'estime & d'at-

tachement pour ce Prélat ; il n'eſt pas étonnant que chacun cherchât à lui procurer les ſecours les plus éficaces, & lui indiquât les Médecins les plus capables de le tirer de danger. Entre ceux qui lui furent nommés, il diſtingua particulièrement M. *Bacher*, & crut qu'il pouvoit lui accorder toute ſa confiance. C'étoit une ſuite de celle qu'il avoit en M. de *Monſauge*, avec qui il étoit lié depuis long-temps par l'amitié la plus tendre, amitié qui prenoit ſa ſource dans la conformité des plus beaux ſentimens, le zèle pour maintenir la Religion, & le plaiſir de répandre des bienfaits. M. de *Monſauge*, à qui rien n'étoit plus précieux qu'une liaiſon dans laquelle il trouvoit tant d'agrémens, & dont il ſe faiſoit honneur avec raiſon, eſpéra prolonger les jours de ſon reſpectable ami, en lui envoyant un Médecin connu avantageuſement par des ſuccès étonnans en ce genre. Une intention ſi louable n'a point été remplie, & M. de *Monſauge*, en pleurant avec tout le diocèſe la perte d'un Paſteur ſi digne de nos regrets, a reſ-

ſenti une douleur particulière, en voyant qu'on n'avoit pas voulu profiter d'un moyen de ſalut, qu'un grand nombre de faits l'autoriſoit à regarder comme infaillible.

Mais arrachons-nous, s'il eſt poſſible, à une ſi triſte idée, & continuons l'analyſe des lettres de M. *Bacher*. Il fait un expoſé fidèle de la maladie de M. de *Beaumont;* il rapporte ſon avis & celui de ſon confrère, & n'oublie rien pour mettre le public en état de prononcer avec connoiſſance de cauſe; je n'ai pas l'honneur d'être Médecin, Monſieur, mais il me ſemble que j'ai aſſez bien entendu le langage de M. *Bacher*, & aſſez bien compris ſon ſyſtême. Certainement c'eſt déjà un mérite pour lui d'être intelligible à ceux qui ne ſont pas de la Faculté: il lui eût été aiſé de s'envelopper des ténebres myſtérieuſes, qui ſont ſi favorables à l'ignorance: puiſqu'il ne fuit pas la lumière, c'eſt qu'il n'a pas ſujet de la craindre.

Il n'a point manqué aux égards en attaquant ſon illuſtre confrère, il s'eſt ſouvenu que le public a la plus haute

idée des talens & de l'habileté de M. *Bouvart*, mais il a cru néanmoins que ce même public ne feroit pas fâché d'être détrompé fur une matière très-importante, où la méthode ancienne paroît à M. *Bacher* abfolument infuffifante.

Quelqu'accoûtumés que nous foyons à voir des Médecins divifés dans leurs confultations, nous avons été extrêmement furpris de l'oppofition marquée qui a règné entre ceux qui ont été appellés pendant la dernière maladie de feu M. l'Archevêque : l'un prefcrit un régime humectant, il confeille de boire au moins trois verres de limonade le matin, trois verres d'eau avec du firop de vinaigre le foir, de manger beaucoup de fruits fondans, & fur-tout du raifin, &c. l'autre veut qu'on s'en tienne rigoureufement au régime le plus fec, & ne permet d'autre boiffon que celle de 24 cuillerées de fuc d'herbes pour les 24 heures. Ainfi, fuivant l'ufage, *Hippocrate* dit oui, & *Gallien* dit non. C'étoit à la table du malade, & en fa préfence qu'on balançoit fa deftinée;

c'étoit toujours ſous peine de la vie qu'il falloit obéir à des arrêts contradictoires, & quelle que fut ſa ſoumiſſion, il n'étoit jamais à l'abri des anathêmes lancés contre les rébelles.

M. *Bacher* étoit celui qui ſe prêtoit aux deſirs du malade, qui regardoit la ſoif comme une indication donnée par la nature, du remede le plus propre à guérir le mal. Perſuadé de la bonté de ſon régime, il avoit imaginé un moyen d'en reconnoître l'éfficace, non pas pour M. l'Archevêque, qui avoit embraſſé le parti contraire, mais pour les autres malades qui, dans la ſuite pourroient ſe réſoudre à tenter la nouvelle méthode. Il réduiſoit la choſe à ces deux queſtions contradictoires. Eſt-il avantageux & néceſſaire d'aſſujettir les hydropiques à l'abſtinence de la boiſſon? Eſt-il avantageux & néceſſaire de les laiſſer boire, & même de les laiſſer boire au-delà de leur ſoif?

Ces deux queſtions pouvoient être propoſées par des Académies. Les deux conſultans auroient écrit conjointement trois lettres pour prier les

Facultés de Médecine de Vienne, de Londres & de Paris, de proclamer ces questions, & de juger les mémoires qui leur seroient adressés; il y avoit à cela une condition, c'est que celui des deux contre l'avis duquel les questions proposées auroient été décidées, auroit fourni une somme convenue pour les trois prix. Voila une espèce de défi dans toutes les règles, qui nous rappelle celui que faisoit *François I. à Charles Quint.* Mr. *Bouvart*, aussi prudent que le Monarque Espagnol, n'a pas voulu compromettre sa gloire en se soumettant ainsi à une décision étrangère. Accoutumé à dicter des oracles, il n'a besoin que de son nom pour faire adopter ses sentimens, & la malignité du public a été frustrée du plaisir que lui auroit causé la condamnation d'un Docteur distingué, ou plutôt, afin qu'on ne nous accuse pas nous mêmes de malignité, les pauvres hydropiques ne sauront encore à quoi s'en tenir, & lors même qu'ils auront la coupe sur le bord des lèvres, *Tantales* nouveaux, ils seront toujours partagés entre le

desir de s'inonder d'une liqueur vivifiante & la crainte d'avaler un poison mortel.

Ne pouvant obtenir le jugement qu'il sollicitoit, M. *Bacher* a pris la voie de l'impression pour publier ses principes. Il a cru qu'il mettroit par-là son adversaire dans la nécessité de les réfuter. Et si par hazard celui-ci négligeoit assez sa gloire pour refuser d'entrer en lice, M. *Bacher* déclare qu'il prendra ce silence pour la réponse positive d'un homme qui ne fait difficulté de parler, que parce que les raisons lui manquent. Pour lui il en trouve de fort plausibles pour justifier son avis & le traitement qu'il avoit d'abord prescrit à M. l'Archevêque.

J'avoue cependant que le préjugé n'est pas pour notre Auteur, & ce n'est pas sans étonnement que j'ai commencé à lire sa démonstration. Je ne connois gueres l'hydropisie que par ce qu'en dit *Horace* :

Crescit indulgens sibi dirus hydrops.

Et j'ai cru de bonne foi jusqu'ici,

que de donner à boire à ceux qui ſont attaqués de cette maladie étoit une complaiſance meurtrière, peu différente d'un véritable aſſaſſinat. Je vois qu'il faut réformer mon jugement là-deſſus : jugez, Monſieur, ſi l'on peut réſiſter au raiſonnement de M. *Bacher*.

« Pourquoi, dit-il, les hydropiques ſont-ils altérés, c'eſt à raiſon de la rigidité, des ſpaſmes, de l'engouement & de l'acrimonie : dans tous ces cas, quoi de plus utile qu'une boiſſon abondante, qui excede même la ſoif des malades : ce n'eſt qu'en continuant de rendre au ſang les parties les plus fluides, dont il ne ceſſe d'être privé, qu'on peut venir à bout de délayer & de fondre juſqu'à la dernière couche des humeurs empâtées, & les rendre elles-mêmes aſſez fluides & aſſez méables pour pouvoir être repompées & évacuées : ce n'eſt qu'en continuant à aſſouplir les ſolides irrités & trop tendus, quon peut rétablir dans toute leur intégrité les fonctions des voies propres à laiſſer échapper les eaux. La crainte d'aug-

» menter l'enflure, ou même l'épan-
» chement, ne doit point nous arrê-
» ter. Lorſque l'épanchement n'eſt
» pas encore fait, une boiſſon choiſie
» ſera un des moyens les plus ſûrs
» de le prevenir; s'il eſt inévitable,
» la boiſſon, bien loin de le rendre
» plus dangereux, pourra faciliter la
» guériſon, en délayant & diviſant les
» humeurs; le ſang ſera moins ſec &
» appauvri, les obſtructions moins dif-
» ficiles à détruire, & les ſolides, plus
» ſouples, ſe prêteront mieux à l'ac-
» tion des remèdes ».

Il eſt évident que dans cét état la ponction devient extrêmement dangereuſe, elle deſſeche les viſcères, elle épaiſſit le ſang, qui bientôt ceſſera de circuler; le cerveau s'engagera, la léthargie & l'apoplexie ſe ſuccéderont rapidement, parce que le ſang aura été dépourvu de ſa ſéroſité, ſur-tout ſi un puiſſant purgatif porte ſur les glandes & les vaiſſeaux pour en exprimer la ſéroſité la plus fluide, & la verſer dans le bas-ventre. Voilà, ſelon M. *Bacher*, la véritable cauſe du

triste dénouement de la maladie de M. l'Archevêque.

Il met en parallele plusieurs traitemens qu'il a faits suivant la méthode délayante; notamment à une Dame *Benard*, âgée de quatre-vingt ans; & qui vécut encore dix ans, après une parfaite guérison. Une pareille opération devoit faire tout espérer pour M. de *Beaumont*; mais *diis aliter visum.*

Il est bon de vous observer, Monsieur, que ce systême de M. *Bacher*, n'est pas tellement à lui, qu'il doive en être regardé comme l'inventeur. Il est vrai qu'il le pratique avec succès, mais ce n'est pas lui qui l'a introduit. Il cite une foule de Médecins qui lui ont donné l'exemple, entre autres, M. *Bonafos*, qui plaide éloquemment en faveur des hydropiques, & qui ne veut pas qu'on les laisse périr de soif. « Dans l'hydropisie, dit-il, le sang, » est, pour ainsi dire, à sec par le dé» faut de sérosité : comment le délayer; » lui procurer un véhicule, tempérer » son feu & son acreté, remédier aux » dispositions inflammatoires, préve» nir la putridité des liqueurs & com-

» ment étancher cette ſoif ardente,
» ſi ce n'eſt par une boiſſon propor-
» tionnée au beſoin. En effet, la ſoif
» n'eſt-elle pas une ſenſation qui aver-
» tit du beſoin de boire ? Comment
» donc peut-on être aſſez cruel pour
» refuſer à un malade un ſoulagement
» dont la nature lui a fait ſentir la né-
» ceſſité, & dont l'expérience nous
» apprend les avantages ? » Ah qu'un malade ſeroit enchanté d'entendre ſon Médecin tenir de ſi charitables propos ! s'il ne recouvroit pas la ſanté, du moins il ne ſouffriroit pas tant avant de deſcendre au tombeau. Mais ces impitoyables *Eſculapes* qui ne ſont point touchés de l'incendie qui vous dévore, en vérité il faut avoir l'âme bien chrétienne pour leur pardonner, & l'on ne ſe ſoumet à leurs ordonnances que par envie de faire pénitence. Qu'ils daignent donc examiner un peu leur conſcience, & faire au moins un mot de réponſe à M. *Bacher*, ſans quoi c'en eſt fait, & les hydropiques boiront déſormais ſans reſpect humain.

Vous me ſauriez mauvais gré, Monſieur, ſi je ne vous regalois ici d'une

anecdote ſingulière qui termine l'ouvrage que je vous annonce, anecdote à laquelle les circonſtances donnent un nouveau prix. Elle eſt rapportée par notre Auteur, qui la tient de *Riviere*, qui la cite comme de *Montanus*. Voici comme s'explique ce dernier témoin & acteur dans la pièce. « J'ai vu, dit-» il, à Veniſe un Religieux de l'Ordre » de S. Dominique. Il avoit une hy-» dropiſie aſcite & tympanite, dont » il guérit. Pluſieurs Médecins de la » plus grande réputation, furent con-» ſultés avec moi, nommément *Papien-» ſis*, *Eugubinus*, *Trincavella*, & d'au-» tres. Ce Religieux, ainſi que je viens » de le dire, étoit hydropique tym-» panitique, obſtrué & travaillé d'une » fièvre lente. Il falloit deſſécher & » humecter, auſſi nos avis étoient-ils » très-oppoſés. Je conſeillois au ma-» lade de *boire beaucoup*, mais des apé-» ritifs, parce qu'il avoit des obſtruc-» tions, & en même-temps pour hu-» mecter, parce qu'il étoit dans le » maraſme. Je lui preſcrivis du ſyrop » de vinaigre, & tous les délayans » qui provoquent les urines, *Eugubi-*

» *nus* vouloit que le malade fût privé
» de toute boiſſon, & racontoit l'hiſ-
» toire d'un hydropique guéri par le
» régime ſec. *Papienſis*, faiſant l'of-
» fice de conciliateur, concluoit que
» le malade ne devoit pas boire beau-
» coup, & qu'il ne devoit pas non-plus
» être entièrement privé de boiſſon ;
» la conſultation dura juſqu'à la nuit.
» Les Seigneurs qui y aſſiſtèrent con-
» duiſirent chaque Médecin à leur gon-
» dole. *Papienſis* alors, s'adreſſant à un
» magnifique, s'explique franchement,
» & dit : ſi vous voulez guérir ce Re-
» ligieux, il n'y a certainement pas
» autre choſe à faire qu'à ſuivre l'avis
» de *Montanus* ».

N'admirez vous pas, Monſieur, le rapport frappant entre ce qui eſt arrivé à Veniſe avant le milieu du ſeizième ſiècle, & ce qui eſt arrivé vers la fin du dix-huitième. Comme s'il y avoit une fatalité qui empêchât les Médecins d'être jamais d'accord ; voilà de part & d'autre d'habiles gens diviſés ſur la même queſtion. M. *Bacher* n'a fait que répéter le rôle de *Montanus*. M. *Bouvart* a pris celui de *Eu-*

gubinus, & M. *Cochu*, Médecin ordinaire de M. de *Beaumont*, auroit bien voulu être conciliateur, mais à l'exemple de *Papienſis*, il penchoit pour la boiſſon. A cette ſeconde époque, l'ancien avis n'a pas prévalu; auſſi l'événement a-t-il été bien différent; le Religieux étoit rechappé, l'Archevêque a péri. Peut-être qu'une autre fois *Montanus* aura la prépondérance, ce ſera tant mieux pour le malade. Une révolution continuelle ramène les mêmes ſcènes ſous différens acteurs. Pourquoi ne pas continuer ce qui a bien réuſſi? Ce n'eſt pas que nous ignorions que des maladies ſemblables, au fond, peuvent différer beaucoup par les acceſſoires. Nous ne prétendons pas non-plus faire la leçon à un homme auſſi conſommé dans ſon art que l'antagoniſte de M. *Bacher*, nous prendrons ſeulement la liberté de lui repréſenter que dans un objet ſi intéreſſant pour l'humanité, il devroit ou approuver publiquement la méthode que propoſoit M. *Bacher*, ou la réfuter ſi complettement, qu'on ne ſoit jamais dans

le cas de la faire reparoître au jour. Elle est séduisante, sans doute ; c'est une raison de plus pour empêcher qu'elle ne prenne le dessus, si elle est réellement dangereuse.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Recueil d'Evénemens curieux & intéressans, ou tableau patriotique, historique & philosophique de l'année 1781 ; 2 vol. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Lamy, *Libraire, quai des Augustins, 1782.*

Ce titre, Monsieur, si en effet il étoit rempli, annonceroit un Ouvrage extrêmement intéressant, & qui pourroit servir à l'Histoire du siècle ; mais on ne trouve ici qu'un simple coup-d'œil qui ne fait que glisser sur les objets : on apprend très-peu de chose,

&

& toute production littéraire qui ne contribue ni à notre amuſement, ni à notre inſtruction, ne peut guères marquer dans ce nombre d'écrits dont nous ſommes inondés. Cependant, dans cette multitude d'événemens qui paſſent rapidement ſous nos yeux, on diſtingue une ſorte *d'apperçu* ſur un perſonnage qui fixe aujourd'hui notre attention. On a intitulé ce morceau: *Eſſais ſur la vie d'Hyder-Ali-Khan, Roi de l'une des parties de la preſqu'Iſle de l'Inde*: nous nous arrêterons aux principaux traits qui peuvent donner quelque idée de cet homme célèbre.

Son véritable nom eſt *Andernac*; il eſt fils d'un Officier attaché au ſervice de l'Empereur du Mogol; il a environ 60 ans, il peut être né vers l'an 1722: ſon père long-temps le chef des Conſeils de l'Empereur, ſe fit eſtimer autant par ſa prudence & ſes lumières, que par ſon courage & la douceur de ſon caractère. Il éprouva le ſort qu'eſſuyent tous les hommes de mérite qui ſont aſſez heureux pour être utiles ſoit à leur patrie, ſoit à

leur Souverain ; l'envie s'irrita de sa faveur, & parvint à le perdre dans l'esprit de son Maître, il fut disgracié ; &, ce qui arrive presque toujours aux infortunées victimes des caprices d'un Monarque, le malheureux Ministre n'eut pas la force de soutenir ce revers ; il mourut, laissant son fils *Hyder* au berceau. L'enfant naissoit sous de sinistres auspices, peu d'amis étoient restés à sa famille. Il n'avoit pour unique appui qu'une mère, & il se trouva que cette femme avoit l'ame d'un Héros ; elle se plut donc à former celle du jeune *Hyder*. Le Mogol desira l'avoir à sa Cour, soit qu'il en eût entendu parler avec quelque avantage, ou soit qu'il cherchât à réparer l'injustice qui avoit coûté la vie au père. Le rôle de courtisan oisif ne tarda pas à dégoûter *Hyder*, qui se sentoit né pour l'action, pour figurer dans ce petit nombre d'hommes qui brûlent de se distinguer du troupeau vulgaire. A vingt-un ans l'Empereur lui donna un Régiment de Sipays ; *Hyder-Ali* y mit la réforme, & en fit un nouveau Corps soumis à la dis-

cipline, à l'amour de l'ordre, & plein d'un attachement extraordinaire pour son nouveau Chef.

Le jeune homme combattit avec succès les ennemis de l'Empire; il se couvrit de gloire, & suivant les gradations des mouvemens du cœur humain, l'orgueil & la présomption vinrent à la suite de la bonne fortune d'*Hyder*. Il ne se crut pas assez récompensé par le Mogol; son ambition ne connut bientôt plus de bornes, il prit le caractère d'un sujet prêt à se révolter. Son Maître, de son côté, qui avoit tous les vices de la fausse grandeur, qui imaginoit que son rang suffisoit seul pour l'affermir sur le Trône, & qu'un Souverain trouvoit toujours, quand il le desiroit, des serviteurs tels qu'*Hyder-Ali*, congédia le jeune homme avec autant d'indifférence que s'il ne l'eût jamais honoré de ses faveurs. Le disgracié eut plus de fermeté que son père, il ne se laissa point abattre par cet événement; il courut chercher dans l'Inde des protecteurs qui lui fissent oublier celui qu'il venoit de perdre: il s'atta-

cha à la Cour de Coromandel. Le Roi de *Cheringa-Parnans* le fit Commandant en chef de toutes ses armées : le nouveau favori se montra digne de ce choix ; la victoire ne le servit pas moins bien que la fortune, & l'envie qui sembloit le surveiller, ne manqua point de le persécuter à la Cour de *Cheringa*, comme elle avoit déjà fait à celle du *Mogol ;* le Monarque méconnut les services d'*Ali ;* un de ses compétiteurs chercha à s'en défaire par la voie de la trahison : on achète deux assassins qui devoient le poignarder le jour d'une grande fête où il étoit invité à la table du Roi : il est averti du sort qui le menaçoit, il va se sauver dans une place dont le Prince lui avoit confié le gouvernement ; il trouve moyen de s'associer de braves gens qui avoient combattu sous ses étendards : il se voit enfin en peu de temps, à la tête d'une petite armée qui brûloit de marcher sous ses ordres. Deux François, MM. *de Norogues* & *Hugel*, après la prise de *Pondicheri* par les *Anglois*, courent offrir leurs services à *Hyder*, qui les

reçoit avec distinction. En 1760, il commandoit environ vingt mille soldats bien disciplinés, pleins de courage, & prêts à suivre leur Général par-tout où il jugeroit à propos de les conduire. La première entreprise qui occupa *Hyder* fut le soin de se venger; il vole en qualité de Souverain contre *Cheringa-Parnahs*, qui, vaincu, abandonné de ses sujets, trahi par ses confidens, se soumit humblement à la loi du vainqueur: il racheta l'apparence précaire du pouvoir, en livrant à *Hyder* le courtisan jaloux qui avoit voulu lui donner la mort; *Cheringa* ne fut donc plus qu'un fantôme de *Roi*. Ce fut *Hyder-Ali* qui régna en effet sous le nom de ce Souverain déshonoré: il ne borna pas là ses succès; tous les Potentats voisins qui avoient paru indisposés contre lui, & craindre son ascendant, payerent de leurs Couronnes, & quelques-uns de leur vie, d'impuissantes brigues qu'ils avoient tramées pour perdre l'heureux conquérant. La Reine de *Canara*, qu'on appelloit *la Sémiramis de la presqu'Isle*, éprouva une révo-

lution éclatante. *Hyder* fit le siège de sa Capitale, qui se rendit à discrétion. Dès ce moment il se montra farouche & barbare, & abusant des droits de la victoire, il fit couler des flots de sang. Après avoir violé les filles de la Reine, il relégua cette Princesse sur une montagne, où elle mourut dévorée d'un sombre désespoir.

C'étoit en 1764 qu'*Hyder* remplissoit l'Inde de ses triomphes. Jusques-là les François l'avoient secondé dans la plûpart de ses entreprises ; ils continuerent de l'aider de leur courage & de leurs lumières tant qu'il n'eut que des Indiens à combattre ; mais *Hyder* ayant formé en 1766 le projet d'attaquer les colonies Portugaises, les François refuserent de lui prêter leurs bras & leurs conseils contre des Européens amis de leur Nation ; ils s'efforcerent même de le détourner de ce dessein : n'ayant pu réussir, ils prirent le parti de traiter secretement avec les Portugais, & passerent de leur côté le 15 Mai 1766. *Ali* affoibli par cette défection à laquelle il auroit dû s'at-

tendre, négocia avec les Commandans des comptoirs Anglois à *Zalichery*, à *Bombay*, qui accéderent à ses propositions, ou plutôt qui se laisserent gagner par ses largesses. Avec ce renfort, il s'empara de *Mangalor*, & ensuite de l'Empire du *Malabar*. Les Anglois dont la fierté & les extorsions ont tant révolté l'Inde, ne regardoient dans *Hyder* qu'un Nabab tributaire de la Nation Britannique. Le Gouverneur de leur Compagnie fit demander à ce Prince, par forme de redevance, dix lacques de piastres, & la menace même accompagna la demande. *Hyder* indigné, répondit qu'*incessamment il iroit payer ce tribut en personne*. Aussit-ôt il se met en marche les armes à la main, défait un Nabab, allié des Anglois : mais malgré sa valeur & sa fermeté, il fut obligé de céder à l'or que ses ennemis répandirent dans les troupes Indiennes qu'il avoit sçu s'attacher. *Hyder* fut donc trahi, abandonné par ses alliés, & forcé de fuir, il se retira à *Banqualour*. L'argent servit encore les Anglois dans une nouvelle tentative; une des

Villes considérables de ce Prince ouvrit ses murs à leurs largesses. *Hyder* ne se rebuta point de cet échec, il vint à bout de reprendre *Mangalor*, en chassa les Anglois, sçut joindre la prudence au courage, pardonna avec générosité à ceux qui l'avoient trahi, marcha sans perdre de temps vers *Madras*, y attaqua vivement les Anglois, & les força de signer une paix déshonorante.

Hyder-Ali étoit parvenu à se faire craindre même des Européens. Les *Marates*, qui jusqu'alors avoient fait la guerre au Mogol, font avec lui un traité, & tournent ensuite leur activité belliqueuse contre *Hyder*. En 1770, une armée de 180000 hommes le menace, le combat, & le contraint de fuir; ce Prince même est forcé de se soumettre à un accommodement qui le dépouilloit de la plus belle partie de ses conquêtes. Le vaincu trouve encore des ressources dans sa grandeur d'âme; les Officiers François qui l'avoient quitté, viennent le rejoindre; fatigués des hauteurs d'un de ses fils, jeune homme d'une pré-

ſomption inſupportable, ils ſe retirent encore du ſervice d'*Hyder*, & au bout de ſix ans, pour la troiſième fois, retournent ſous ſes drapeaux; la victoire les ſuit, & rend ſes faveurs à l'heureux *Aly*, qui, après avoir regagné ce qu'il avoit perdu, conclut une paix glorieuſe en 1777, avec les *Marates*; tous accourent ſe ranger ſous ſes étendards. Il détrône un des Souverains de l'Inde, reprend avec ſa fortune ſon caractère féroce & ſanguinaire, fait maſſacrer inhumainement ſous ſes yeux le Monarque vaincu, fait eſſuyer à ſes femmes les outrages les plus barbares, & inſpire la terreur à toute la preſqu'iſle de l'Inde. Il eſt à remarquer que depuis 1760, juſqu'à cette époque, *Aly* s'étoit rendu maître de 19 royaumes.

Le deſpotiſme inoui du Lord *Pigot*, qui étoit à la tête de la compagnie Angloiſe, forme un tableau intéreſſant dans ces *Eſſais*. Son injuſtice révoltante envers le Nabab d'*Arcot*, ouvrit les yeux à la plupart de ces Souverains; ils ſentirent le poids

de leurs fers; ils se virent les esclaves & non les alliés des Anglois, ce qui donna lieu à des troubles, à des divisions. *Hyder*, en grand homme, sçut profiter de ces momens de crise; il détestoit les Anglois, il sçut s'associer les *Nabab*, qui étoient leurs ennemis; il défit les premiers en plusieurs rencontres. Détails des affaires où il obtient toujours l'avantage. Victoire éclatante qu'il remporte sur le Général *Munro*. Si *Hyder* n'eût pas interrompu ses succés, les Anglois perdoient entièrement leur pouvoir dans l'Inde; on a la bassesse de mettre sa tête à prix; *Hyder*, qui, sans doute se seroit montré plus grand en donnant des leçons de générosité à des Européens, fait couper le bras droit à tous les prisonniers Anglois, tant Officiers que Soldats. Au moment où nous écrivons, ce Prince, quoique dans un âge avancé, est plus que jamais rempli du desir de se venger de ses ennemis, & de les chasser d'une des plus vastes régions de la terre. Voici à peu près l'idée qu'on peut se former de la personne d'*Hyder*. « Il a

» une taille fort avantageuse, le port
» noble & majestueux, le regard ef-
» frayant & sa voix rauque; malgré
» l'habitude qu'il a du commande-
» ment, il met beaucoup de douceur
» dans ses manières; ses amis, qui sont
» en grand nombre, partagent ses plai-
» sirs, &, plus affable & plus ouvert
» que ne le sont les Despotes de l'A-
» sie, il admet familièrement à sa ta-
» ble ceux qu'il croit mériter son es-
» time & son attachement. On remar-
» que qu'il se distingue par des singu-
» larités qui forment un objet très-
» important dans son pays : il ne porte
» ni barbe ni moustache, il ne fume
» jamais le *houkse*, comme les autres
» Orientaux; il boit beaucoup de li-
» queurs fortes; & telle est la force
» de son tempérament, que, mal-
» gré ce genre d'intempérance, on
» ne l'a jamais vu yvre ».

On ne peut guères déterminer l'étendue des états d'*Hyder*, ils sont encore livrés à ces révolutiont attachées nécessairement aux opérations de la guerre; il suffira de savoir qu'ils comprennent une grande partie du *Car-*

nate & du *Malabar ;* ses revenus sont d'environ 300 lacques de roupies, qui font environ 90 millions de nos livres ; il les administre avec une sagesse & une économie dignes des plus grands éloges ; il s'occupe de ses finances comme de ses projets de guerre, récompense dignement ceux qui lui ont rendu service ; punit sans miséricorde les prévaricateurs ; sa religion est le Mahométisme ; il a un corps de six mille hommes Chrétiens, qui portent des croix dans leurs drapeaux. La Sultane favorite est la sœur du Chef des *Seydes*, ou descendants de *Mahomet*, par *Aly* son cousin & sa fille *Fatime ; Hyder* est peut-être le seul Souverain de ces contrées qui ait pu parvenir à discipliner ses troupes, & à y introduire la Tactique, & l'esprit de subordination. Ce Prince est, à cet égard, *le Frédéric de l'Inde.*

Je suis, &c.



Voyage aux Indes Orientales & à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis l'année 1774 jusqu'à l'année 1781. Ouvrage dans lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences & des Arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins & des Malgaches; suivi d'Observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan & Malac; avec des détails relatifs à l'Histoire Naturelle de ces Pays dans le Règne animal & le Règne végétal. Par M. Sonnerat, *Commissaire de la Marine, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de l'Académie des Scienees & Belles-Lettres de Lyon. Proposé par Souscription.*

L'INDE a de tout temps excité l'attention des peuples qui ont eu connoissance de cette belle contrée: la beauté de son climat, l'abondance &

l'excellence de ses productions, l'ont fait regarder par les Anciens comme la terre qui avoit dû être habitée la première, & comme le berceau du genre humain; la morale des Indiens, leurs loix, leurs dogmes, leurs écrits, leurs connoissances en plusieurs genres, dans des siècles où le reste des hommes étoit encore barbare, les ont fait regarder aussi comme les pères & les inventeurs des Sciences & des Arts. Cette double opinion a de tous les temps attiré un grand nombre de voyageurs dans l'Inde; plusieurs ont été guidés par le desir de s'enrichir, d'autres par celui d'observer un peuple célèbre, renommé par sa sagesse & son antiquité. Les premiers, peu curieux de prendre les véritables moyens de s'instruire, trop occupés de leurs affaire, pour donner une attention sérieuse & suivie à des objets d'une nature fort différente, toujours vagues & superficiels, souvent infidèles dans leurs rapports, rarement d'accord entre eux, & presque toujours en contradiction avec eux-mêmes, ne méritent point de confiance dans leurs ré-

lations. Nous en devons au contraire une entière à ces Ecrivains estimables, qui, voyageurs désintéressés, observateurs attentifs, critiques éclairés, historiens fidèles, n'ont eu pour but, que de discerner & de publier le vrai, ainsi que l'ont fait MM. *Anquetil*, *Legentil*, *Dow* & *Holwel*, &c. Cependant, quelque temps qu'ils ayent passé dans l'Inde, quelques talens à observer qu'ils y ayent apportés, il est impossible qu'ils y ayent remarqué & appris pendant leur séjour, tous les faits qui peuvent en concerner l'histoire; car si par-tout il est difficile de connoître les mœurs & le génie du peuple chez lequel on voyage, d'approfondir son culte & d'en saisir l'influence sur le Gouvernement, de vérifier & d'analyser les faits que présente son Histoire, il est certain que cette difficulté s'accroît considérablement dans l'Inde: en effet, nulle part on ne trouve une Nation divisée en autant de parties, qui, totalement séparées les unes des autres, demandent à être étudiées séparément; nulle part la religion n'affecte le même mystère,

& ne s'enveloppe ſous des allégories plus nombreuſes & plus embarraſſantes à expliquer. Aucun peuple ne fait remonter ſon origine à des ſiècles auſſi reculés, & n'a mêlé autant de fables aux faits de l'Hiſtoire. Ce n'eſt donc que par un long ſéjour, que par des habitudes contractées dans les différentes caſtes, par l'intelligence de la langue & de ſes différens dialectes, par la lecture des livres ſacrés & la converſation des Brames, dépoſitaires des dogmes & des ſciences, qu'on peut parvenir à connoître les mœurs des Indiens, leur culte & leur hiſtoire. Tels ſont les moyens à la faveur deſquels l'Auteur a raſſemblé des faits échappés à ceux qui l'ont précédé dans cette carrière, & ceux qui lui ſuccéderont, en recueilleront, ſans doute, qui ne ſont point venus à ma connoiſſance.

Cet expoſé ſuffit pour indiquer ſon projet en arrivant dans l'Inde, & la manière dont il s'y eſt pris pour le remplir. L'Ouvrage formera deux volumes *in*-4°. enrichis de 140 planches. Le premier comprend tout ce

qui a rapport à la presqu'isle de l'Inde, l'histoire de ses révolutions, depuis la dernière guerre jusqu'à la perte de Pondichéry; sa topographie, son commerce, la division des Indiens en castes ou tribus; les mœurs, les coutumes, les langues, les arts de ceux qui les composent, de même que leur goût pour l'apologue, dont il donne une idée en traduisant quelques pièces de ce genre; l'état des sciences parmi eux, leur opinion sur la formation du monde, & sa durée; leur systême d'Astronomie, la manière dont ils divisent le temps, ce qu'ils pensent de la métempsicose, du Paradis & de l'Enfer; leur religion ou leur croyance, leur initiation, le culte qu'ils rendent aux Dieux suivant les usages anciens & actuels; les fêtes, les cérémonies, les pratiques superstitieuses, les coutumes observées dans les mariages & dans les funérailles; les rapports de son culte avec la religion des Chinois, des Siamois, des Pégouins, &c. & avec celle des peuples dont l'empire est détruit, & que nous regardons comme les plus anciens; en-

fin, l'hiſtoire des Cénobites Indiens, ſi révérés dans ces contrées, qu'ils rempliſſent de leur ſuperſtition & de leur fanatiſme. Le ſecond, contient un précis de la Mythologie Indienne, l'état des arts & des ſciences chez les Chinois, avec des détails relatifs à leurs mœurs; celles des Pégouins, leur commerce avec les Nations Européennes, & les révolutions arrivées depuis un ſiècle dans les Royaumes du Pégu & d'Ava, pays très-peu connus, & ſur leſquels aucun voyageur n'avoit porté ſes obſervations.

Après l'hiſtoire du Pégû, on donne celle de Madagaſcar; elle comprend les mœurs, les coutumes, les arts des habitans de cette grande Iſle, & une deſcription des provinces de la partie du Sud.

Ces différens objets feront terminés par des obſervations ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, les Iſles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan & Malac. A la fin de l'hiſtoire de ces pays, on trouvera la deſcription des objets nouveaux relatifs à l'Hiſtoire Naturelle; elle ſera traitée de la même

manière que celle de la Nouvelle-Guinée, déjà publiée par l'Auteur.

CONDITIONS.

La Souſcription eſt de 36 livres; on payera 18 livres en ſouſcrivant, & pareille ſomme en recevant les deux volumes; ils paroîtront au mois de Décembre 1782.

Il y aura quelques exemplaires en grand papier de Hollande avec les figures coloriées; alors la Souſcription ſera de 120 livres: on payera 60 liv. en ſouſcrivant, & pareille ſomme en recevant les deux volumes.

On aura ſoin de délivrer les exemplaires dans l'ordre où on aura ſouſcrit, afin que les premiers ayent les plus belles épreuves des planches.

On ſouſcrit à Paris, chez l'Auteur, M. *Sonnerat*, maiſon de M. *Meniſſier*, Marchand d'étoffes de ſoie, rue Saint André-des Arts, vis-à-vis la rue de l'Eperon. *Froullé*, Libraire, ſur le pont Notre-Dame, vis-à-vis le quai de Gèvres. A Lyon, chez *Jean-Marie Bruyzet*, père & fils, Imprimeur-Libraires, rue Saint-Dominique.

GRAVURE.

Deux petites Estampes, faisant pendant, de sept pieds & demi de large, sur cinq pieds & demi de haut, représentant l'une, *le départ des Troupes Françoises commandées par M. de* Catinat, & l'autre, *une partie du Camp de Marsal, sous M.* de la Ferté, *en 1663*; gravées par M. *Picnot*, d'après *Vander-Meulen.* A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Observance, vis-à-vis les Cordeliers; prix, 1 liv. 10 sols les deux.

La réputation de *Vander-Meulen*, engagea *Louis XIV* à fixer cet Artiste auprès de lui; & les rapides conquêtes du Monarque, ouvrirent un champ vaste au génie de ce Peintre célèbre, qui recevoit chaque jour les ordres du Roi pour dessiner sur le lieu les Villes assiégées, les Fortifications, les Camps, & les diverses opérations militaires de ce Prince. L'Hôtel des Invalides & presque toutes les Maisons Royales, sont décorées des tableaux

de *Vander-Meulen*, & les productions de cet Artiste sont recherchées des Amateurs. Les deux Estampes que je vous annonce, Monsieur, y ont le même droit; elles sont exécutées avec beaucoup de soin, & les figures sont touchées avec esprit.

Livres Nouveaux.

Physique générale & particulière; par M. le Comte *de la Cepède*, Colonel au Cercle de Westphalie, des Académies & Sociétés Royales de Dijon Toulouse, Rome, Stockholm, Hesse-Hombourg, Munich, &c. Tome premier. A Paris, de l'Impr. de *Monsieur*, & se trouve à Paris, chez *Pierre-François Didot le jeune*, Imprimeur, quai des Augustins; *Durand neveu*, Libraire, rue Galande; *Mérigot le jeune*, quai des Augustins, *Barrois le jeune*, rue du Hurepoix. 1782.

Traité des Scrophules, vulgairement appellées Ecrouelles ou Humeurs froides; troisième partie. Contenant l'examen analytique des nouveaux procé-

dés qui composent le Remède anti-scrophuleux ; suivie de deux Disserta-tions Médico-Chimiques ; dont la première contient le procédé pour dissoudre le plomb, dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé.

La seconde, intéressante pour tous les ordres des Citoyens, expose les dangers presqu'inévitables des Etamages, ainsi que les remèdes efficaces pour guérir les maladies qui en résultent, & toutes celles qui procèdent des autres substances métalliques. Par M. *Pierre Lalouette*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi ; tome second. A Paris, chez *Gauguery*, Libraire, rue Saint-Benoît, vis-à-vis l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés. 1782.

Grammaire Françoise, destinée au cours d'Education des Demoiselles, & des jeunes Messieurs qui ne veulent pas apprendre le latin. Par M. *Wandelaincourt*, ancien Préfet & Professeur au Collège de Verdun. A

Rouen, chez *le Boucher le jeune*, Libraire, rue Ganterie, & à Paris, chez *Durand neveu*, Libraire, rue Galande. 1782.

Mélanges tirés d'un petit Porte-feuille; première Partie. A Avignon, & se trouve à Paris, chez *Onfroy*, Libraire, quai des Augustins, & chez les Libraires qui vendent des Nouveautés; prix, 2 liv. 8 sols.

Théorie de l'intérêt de l'Argent, tirée des vrais Principes du Droit Naturel, de la Théologie & de la Politique, contre l'abus de l'Imputation d'usure; par l'Auteur de la Religion Chrétienne, prouvée par un seul fait. Nouvelle édition, revue & augmentée, avec une défense & des observations sur plusieurs critiques. A Paris, chez *Barrois l'aîné*, Libraire, quai des Augustins. 1782.

Mémoires de M. *de Gourville*, Conseiller d'Etat, Concernant les affaires auxquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642, jusqu'en 1798.

2 part. *in-12*. A Amſterdam, & ſe trouvent à Paris, chez *le Clerc* & *Barrois l'aîné*, Libraires, quai des Auguſtins. 1782.

Hiſtoire des Campagnes de *Henri de la Tour d'Auvergne*, en 1672, juſqu'en 1675; écrite d'après les originaux du Maréchal de *Turenne*, [communiqués par la Maiſon de Bouillon] la Correſpondance de *Louis XIV*, de ſes Miniſtres, & beaucoup d'autres Mémoires authentiques; enrichie d'un grand nombre de Cartes & Plans néceſſaires pour l'intelligence de marches, campemens, batailles, ſièges & mouvemens des armées : diviſée en deux parties *in-folio*, dédié & préſentée au Roi, Par M. *de Beaurain*, Penſionnaire Géographe du Sa Majeſté, ci-devant Gendarme du Roi. Ouvrage propoſé par Souſcription.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Satyres de JUVENAL, *traduites par M.* Dussaux, *ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & de celle de Nancy; seconde édition, 2 vol. in-8°. A Paris, chez* Lambert & F. J. Beaudouin, *Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, près Saint-Côme.*

CETTE Traduction de *Juvenal* est connue depuis long-temps, & regardée avec justice comme la meilleure qu'on nous ait donnée jusqu'ici. Je m'y arrêterai peu; le discours sur les Satyriques Latins, dont l'Auteur a jugé à propos

d'enrichir cette seconde édition, m'occupera davantage. Peut-être est-il assez indifférent dans quel rang l'on place *Horace*, *Juvenal* & *Perse*, mais il est intéressant pour les Lettres de ne pas se tromper sur le véritable esprit de la satyre, & sur les principes du goût. Quoique M. *Dussaux* soit le premier à condamner l'engouement aveugle des commentateurs; cependant, par une fatalité attachée sans doute à ce genre de travail, il n'a pu se défendre de la même foiblesse: sa partialité pour *Juvenal* éclate évidemment, & n'osant pas refuser à *Horace* les hommages qui lui sont dus, comme Ecrivain, il se dédommage de cette contrainte, en nous donnant une idée peu avantageuse de son caractère & de sa philosophie: *Juvenal* à ses yeux est un Républicain zélé, un homme vertueux; *Horace* n'est qu'un courtisan adroit, un agréable flatteur. Il semble ne faire aucune différence entr'eux pour le mérite littéraire, mais *Juvenal* lui paroît infiniment supérieur, par la pureté de sa morale, par la

liberté courageuse avec laquelle il tonne contre les vices. A l'égard de *Perse*, M. *Dussaux* le maltraite sans aucun ménagement, c'est une victime qu'il immole avec plaisir à son Auteur favori. Les éloges de *Quintilien* & de *Martial*, le jugement de *Boileau*, n'en imposent point au sévère critique; il brave même l'autorité du savant *Casaubon*, qui avoit choisi *Perse* pour son héros, & qui l'a défendu avec intrépidité, contre le redoutable *Scaliger*. En dépit de *Quintilien*, de *Boileau* & de *Causaubon*, M. *Dussaux* prétend que *Perse* n'est qu'un écolier qui soutient thèse, qu'un pédant sans expérience du monde, sans aucune connoissance des mœurs & de la vie civile, qui débite d'un style entortillé les paradoxes des *Stoïciens*; il a pitié des malheureux interprêtes qui se sont donné la torture pour deviner ses énigmes. Ces propositions mal sonnantes, ont causé une sorte de scandale dans l'Académie des Belles-Lettres, qui n'a jamais retenti que des éloges des anciens. Mon dessein n'est pas de rompre

une lance en faveur de *Perse* : mais il est évident que le traducteur de *Juvenal* le juge avec trop de rigueur ; il devoit avoir quelqu'indulgence pour son âge : l'essai d'un jeune homme mort à vingt-huit ans, méritoit plus d'égards ; *Perse* n'a pas, il est vrai, la grace & l'enjouement d'*Horace*, mais sa doctrine est plus sévère & plus pure ; il n'est ni flatteur ni bouffon : il n'a pas la brûlante éloquence de *Juvenal*, mais aussi il n'a pas sa mauvaise humeur, ses emportemens & sa rage ; toujours grave & sentencieux, il conserve ce ton noble & modéré qui convient à la philosophie, & paroît plus sincèrement vertueux que ses deux rivaux ; son style est obscur, hérissé de métaphores pénibles, je l'avoue, & c'est un grand défaut ; mais si on parvient à percer cette écorce un peu rude qui enveloppe ses pensées, on est dédommagé de sa peine par la profondeur & le grand sens qu'on y trouve ; les fréquens dialogues qu'il employe, répandent sur ses écrits une variété bien supérieure à la monotonie de *Ju-*

venal, il reveille souvent l'attention par des traits sublimes, & le magnifique morceau sur les remords des Tirans, annonce ce qu'il eût pu faire, si l'âge eut muri son génie; en un mot, *Perse* n'est pas, à beaucoup près, aussi méprisable que M. *Dussaux* voudroit nous le persuader, & lorsqu'il s'acharne à décrier le talent de ce jeune homme, on diroit que *Juvenal* lui a communiqué toute sa bile & toute sa mauvaise humeur : ne lui suffisoit-il pas de dire que *Perse* est inférieur à *Horace* & à *Juvenal*; tout le monde eût été de son avis, & l'honneur de son poëte chéri n'en exigeoit pas davantage. Toutes les injures qu'il se permet contre le disciple de *Cornutus*, sont des hors-d'œuvre. Laissons donc-là *Perse*, qui ne peut servir à rien pour la question présente; envisageons uniquement les deux Princes de la poësie satyrique, & le portrait qu'en trace M. *Dussaux*.

Il pose d'abord pour principe, que l'objet essentiel de la satyre est de réformer les mœurs, de rendre la vertu aimable, & le vice odieux. En général, c'est là le but que doit se proposer

tout Ecrivain : la poësie & l'éloquence ne doivent prodiguer leurs charmes que pour rendre les hommes meilleurs : c'est cette noble fonction qui fait la gloire des Arts ; sans l'union de la philosophie, les lettres ne seroient qu'un jargon frivole & dangereux. Les différens genres de littérature employent différens moyens de corriger & d'instruire, mais la Comédie y réussit peut-être plus qu'aucun autre, en nous montrant le ridicule de nos travers & de nos folies. Les Grecs ne connurent point d'autre satyre, car je ne donne point ce nom aux injures sanglantes d'*Archiloque* & d'*Hypponax*, dictées par une vengeance honteuse pour les lettres.

Les Romains n'ayant point de Comédie nationale, créerent la satyre, qui en est un foible supplément. A l'exemple d'*Eupolis*, de *Cratinus* & d'*Aristophane*, *Lucile* distilla sur les citoyens les plus distingués le venin de ses traits médisans ; *Horace* corrigea par son enjouement l'amertume & l'aigreur de son devancier ; il assaisonna sa satyre d'un sel moins âcre ; &

mêlant à la critique des mœurs une philosophie douce, il fixa la nature & le caractère de ce genre de poësie.

Dans la décadence du goût, le Rhéteur *Juvenal*, nourri d'hyperboles & de figures outrées, accoutumé à l'enflure des déclamations de l'école, substitua à la politesse & à l'urbanité du favori d'*Auguste*, un ton dur & chagrin, une emphase pédantesque, & la satyre née de la Comédie ne conserva plus dans ses vers aucune trace de son ancienne origine. M. *Dussaux* compare les deux manières, & il juge que celle de *Juvenal* est plus conforme au véritable esprit de la satyre, plus digne d'un honnête homme & d'un bon citoyen; il ne trouve point dans l'ironie légère d'*Horace*, cette haine vigoureuse, cette noble indignation que le vice doit inspirer aux gens de bien. Ce Poëte aimable lui paroît plus courtisan que philosophe, plus politique que vertueux; sans doute il voudroit que le satyrique fût misanthrope. Je suis bien éloigné d'adopter son sentiment: je pense que la plaisanterie d'*Horace* est beaucoup plus propre à

corriger les hommes, beaucoup plus convenable à un vrai philosophe, que les cris & les invectives de *Juvenal*. Peut-être qu'au sein d'une république austère, sous le règne des mœurs & de la vertu, quand le vice tremble & se cache, une accusation vigoureuse, qui dénonce le coupable à ses citoyens, le cri de l'indignation alors secondé par la voix publique, produira plus d'effet que la raillerie : mais quand la corruption est générale, quand le luxe & la débauche sont en honneur, quand les coupables, fortifiés par le nombre, marchent le front levé, on rit des boutades du satyrique atrabilaire, on a pitié de son mauvais ton, on s'offense de sa hardiesse ; ses injures, ses reproches sanglans irritent ceux qui en sont l'objet, sans les réformer. L'arme du ridicule est la seule chose que craignent encore ceux qui ne craignent plus rien, & qui n'ont plus ni pudeur ni remords.

Mais un ami de la vertu peut-il être tranquille, peut-il se défendre de l'indignation la plus vive à la vue des crimes affreux qui déshonorent l'hu-

manité? Oui, disoient les Stoïciens, s'il est vraiment philosophe. *Démocrite* n'étoit pas moins vertueux qu'*Héraclite*, mais il étoit plus sage. Les scélérats, les méchans, les débauchés, suivant la doctrine du portique, sont des fous, & on ne se fâche point contre les fous. Tout homme veut être heureux; la raison nous montre le bonheur dans la vertu, les passions nous le font chercher dans le crime: satyrique qu'un véritable zele enflamme, ne vous emportez point contre des insensés & des aveugles qu'il faut éclairer & instruire; les leçons d'un Maître toujours en colère, rebutent le disciple; remettez dans la route du bonheur les hommes égarés, faites-leur sentir que le vice ne fait que des malheureux, qu'ils trouvent en vous un ami, & que leur intérêt même les force à vous écoûter. C'est par-là surtout qu'*Horace* est infiniment supérieur à *Juvenal*; quelle différence prodigieuse entre le Philosophe & le Rhéteur, entre l'homme du monde & le pédant; avec quelle douce éloquence *Horace* ne nous montre-t-il pas le dan-

ger des passions, les dégoûts, les chagrins qu'entraînent le luxe & l'abus des plaisirs! quelles peintures admirables des avantages de la tempérance & de la médiocrité, du repos d'une bonne conscience, du bonheur que procurent la sagesse & la vertu! que l'aveu qu'il fait de ses propres foiblesses est touchant! comme il fait persuader! quelle connoissance profonde du cœur humain! comme ses leçons s'insinuent agréablement dans notre âme!

Juvenal au contraire, toujours triste & farouche, satisfait le besoin d'évaporer sa bile, & non pas le desir d'être utile à son siècle : c'est parce que de mauvais Poëtes l'ont fatigué par des ouvrages insipides, qu'il veut faire des vers à son tour, & user de représailles : le beau motif! on diroit que la haine & l'envie conduisent sa plûme : s'il déclame contre le luxe, je m'imagine qu'il écrit dans un galetas; s'il s'emporte contre la gourmandise & l'intempérance, je me figure qu'il meurt de faim; s'il invective contre la débauche, il semble qu'il enrage d'ê-

tre privé des mêmes plaisirs. Ses hyperboles extravagantes décréditent ses plaintes les plus justes. Dans ses traits les plus sublimes, dans ses tirades vigoureuses, dans ses peintures énergiques des mœurs, on apperçoit l'ostentation & l'envie de briller, beaucoup plus que l'amour de la vertu; partout il se montre plus jaloux de décrire les vices que de les corriger; ce n'est pas un véritable zele, c'est la fougue d'un tempéramment irascible qui l'entraîne; il songe plus à gronder les hommes qu'à les réformer, & l'on trouve dans ses écrits des déclamations éloquentes, plutôt que des instructions solides. Malgré toutes ses violentes diatribes sur la corruption des mœurs, on sera toujours en droit de suspecter les mœurs d'un homme qui, pour détourner quelqu'un du mariage, lui dit : *que ne laisses-tu dormir auprès de toi cet enfant soumis, paisible & désintéressé*, &c. (satyre 6, vers 34 & suiv.) Ce seul trait suffit pour déconcerter les Panégyristes outrés de *Juvenal*. Envain M. *Dussaux* s'efforce de nous persuader que ce con-

ſeil eſt ironique ; il ne faut que lire le paſſage entier, ſans partialité, pour ſe convaincre que *Juvenal*, à qui l'ironie n'eſt pas familière, y parle très-ſérieuſement.

M. *Duſſaux* fait un grand crime à *Horace* de chercher à plaire : ſi ſes écrits n'offroient que des agrémens frivoles, le critique auroit raiſon ; mais ſi ces agrémens ne ſervent qu'à parer la plus ſaine morale, & les conſeils les plus utiles pour notre bonheur, remercions *Horace* du ſoin qu'il a pris de nous plaire pour nous rendre plus heureux & meilleurs ; ne peut-on être vertueux ſans être grondeur & mauſſade ? Mais *Horace* a flatté baſſement *Auguſte*, tyran de ſa patrie. Je trouve dans ſes éloges plus de prudence que de baſſeſſe. Quand il a loué *Auguſte*, *Auguſte* en étoit digne ; il réparoit autant qu'il étoit en lui, par un ſage gouvernement, la honte de ſes cruautés politiques ; ſous ſes loix Rome étoit heureuſe & paiſible. Auguſte étoit un tyran, oui, mais un tyran néceſſaire ; tous ces enthouſiaſtes de la liberté républicaine, ne veulent pas com-

prendre que dans l'état où Rome étoit réduite, elle avoit besoin d'un maître. Falloit-il pour leur plaire qu'*Horace* soufflât dans le cœur de ses citoyens les fureurs de la guerre civile; n'étoit-il pas plus sage de faire aimer aux Romains un joug dont ils ne pouvoient se passer, un maître qui leur assuroit le repos, qui rendoit Rome florissante au dedans & redoutable au dehors. Les louanges d'*Horace* ne pouvoient qu'exciter *Auguste* à les mériter. *Mécène*, malgré sa mollesse, avoit bien des qualités estimables; les éloges qu'*Horace* lui prodigue, dictés & justifiés par la reconnoissance, ne blessent point la vérité.

Juvenal, comme Ecrivain, ne peut pas même entrer en parallele avec *Horace*. L'un est empoulé & déclamateur, l'autre est toujours simple & naturel. Le premier abonde en exagérations & en hyperboles scholastiques; le second, toujours vrai, n'offre que des tableaux fidèles de la vie civile. *Juvenal* est dur & grossier, *Horace* est plein de graces, & connoît toutes les finesses de l'art. *Juvenal*,

toujours roide, toujours guindé, n'a qu'une manière, & assomme par une monotonie fatigante; *Horace* a tous les tons, il prévient la satiété par des charmes toujours nouveaux, & fixe l'attention par une variété piquante.

Quoique je ne partage pas l'enthousiasme de M. *Dussaux* pour *Juvenal*, je ne le blâme pas absolument dans un traducteur; peut-être faut-il qu'il soit enthousiaste de son auteur, pour le bien traduire. Je n'en admire pas moins les beautés solides qui brillent dans son discours; on y trouve une érudition vaste, des vues profondes, une philosophie saine & courageuse, une éloquence mâle, & le caractère d'un homme honnête & vertueux y est visiblement empreint; peut-être qu'un goût sévère y désireroit plus de précision, & dans certains endroits un style plus net & plus simple.

Le Traducteur pouvoit en conscience ajouter au titre de sa seconde édition; cette formule si rebattue, & souvent si fausse *revue & corrigée*. M. *Dussaux* a fait disparoître en effet bien des taches qui défiguroient la première édi-

tion. Lorſque je rendis compte en 1779 d'une traduction de *Juvenal*, (*) par M. ***, de l'Imprimerie de Monſieur; J'eus occaſion de jetter les yeux ſur celle de M. *Duſſaux*, & je vis avec peine que cet Ecrivain élégant ſe trompoit quelquefois ſur le véritable ſens de *Juvenal*; je relevai quelques unes des fautes qui lui étoient communes avec le nouveau traducteur; je citai entre autres deux paſſages qui me parurent rendus d'une manière peu fidèle; le premier ſur la fin de la ſeconde ſatyre, vers 153.

Curius quid ſentit.
Et ambo ſcipiadæ, quid Fabricius maneſque
Camilli,
Quid cremeræ legio, & Cannis conſumpta
juventus,
Tot bellorum animæ, quoties hinc talis ad
illos
Umbra venit? Cuperem, &c.

J'indiquai une ponctuation nouvelle qui donnoit un ſens fort clair à ces vers juſqu'alors mal entendus. Le ſecond

(*) Voyez l'Année Littéraire 1779, No. 6, lettre prem. pag. 28, 29, 30, 31 & ſuiv.

passage se trouve dans la satyre troisième, vers 98.

Nec tamen Antiochus, nec erit mirabilis illic
Aut stratocles, aut cum molli Demetrius hæmo,
Natio Comœda est, &c.

M. *Dussaux* s'étoit égaré dans la traduction de cet endroit, sur les pas de tous les Commentateurs; jen donnai la véritable signification. J'ai reconnu avec plaisir que dans cette seconde édition, il avoit réformé les deux passages d'une manière absolument conforme à mes observations; & sans avoir la présomption de croire qu'il ait profité de mes remaques, qui, peut-être, ne sont pas tombées entre ses mains; je suis très-flatté qu'en revoyant sa traduction, ses idées se soient rencontrées avec les miennes. Ce seroit d'ailleurs une grande consolation pour les Journalistes, & un dédommagement bien doux des outrages qu'on affecte aujourd'hui de leur prodiguer; si les Auteurs, même en les injuriant,

profitoient du moins de leurs critiques.

Malgré les soins que M. *Duſſaux* s'eſt donné pour perfectionner ſon ouvrage, on y apperçoit encore quelques défauts légers, qui ſeroient très-faciles à corriger: voici quelques exemples.

« Je ne remplirois pas mes tablet-
» tes en plein carrefour, quand un fauſ-
» ſaire qu'un ſceau contrefait, qu'un
» teſtament ſuppoſé, comblèrent d'hon-
» neurs & de richeſſes, affecte dans ſa li-
» tière ouverte des deux côtés, & por-
» tée par ſix eſclaves, les airs *d'un Mé-*
» *cène dédaigneux* ». Satyre première, vers 63, & ſuiv. Il me ſemble que l'Interprête n'a pas ſaiſi le ſens de ce vers.

Et multum referens de Mecenate ſupino.

Qui ſignifie, *affectant la molleſſe & les airs penchés de* Mécene. Nous appellons en François un *Mécene dédaigneux*, un protecteur qui, par ſon orgueil, humilie celui qu'il protege; mais il ne s'agit point ici d'un *protecteur*, d'un *Mécene*, il s'agit de *Mécene* lui-même; il n'eſt pas queſtion d'un *Mécene dédaigneux*; *ſupinus* ne veut pas dire *dédaigneux*, mais *penché négligemment*, com-

ché nonchalamment. Mécene, homme très-efféminé, paroissoit couché dans sa voiture avec une mollesse qui lui étoit particulière. Et *Juvenal* se plaint que cet infame faussaire se montre dans la même attitude qu'avoit *Mécene*.

Satire 8, vers 106, *Juvenal* dit, en parlant des rapines de *Verres*, *d'Antoine* & de *Dolabella* :

> Referebant navibus altis,
> Occulta spolia & plures de pace triumphos.

Ce que M. *Dussaux* traduit ainsi : « ils rapportoient furtivement dans » leurs profonds vaisseaux les dépouil- » les de ces infortunés, *& la paix leur* » *valoit plus que la guerre* ». Cette dernière phrase rend d'une manière très-infidèle & très-peu noble la belle métaphore & l'ironie sanglante du latin : *& plures de pace triumphos*, qui signifie : que la paix étoit pour ces brigands une source de triomphes honteux.

Dans la même satyre, *Juvenal* exhortant un Gouverneur de province à ne

pas piller les peuples, ajoute, vers 122.

Tollas licet omne quod usque est,
Auri atque argenti ; scutum gladiumque relinques,
Et jacula & galeam : spoliatis arma supersunt.

M. *Dussaux* traduit : « Quand tu ravirois le peu d'or & d'argent qu'ils » possedent, tu ne leur ôterois point » leurs boucliers ni leurs épées, leurs » casques ni leurs fleches. *Il reste encore » du fer à ceux qu'on a ruinés* ». Cette pensée ainsi énoncée d'une manière générale, *il reste encore du fer à ceux qu'on a ruinés*, a quelque chose de bisarre ; le traducteur a supprimé la métaphore que présente le mot *spoliatis*, qu'il ne devoit pas traduire par *ruinés* : cette métaphore releve le trait de *Juvenal*, qui, de lui-même est plus brillant que juste. Je crois qu'on pouvoit traduire d'une manière plus agréable & plus exacte.

Spoliatis arma supersunt.

L'ennemi dépouillé conserve encore ses armes.

Dans la seconde Satyre, *Juvenal* parle des dissipateurs, qui, après s'être ruinés, abandonnent le séjour de Rome pour se soustraire à leurs créanciers : leur unique regret en partant, est d'être privés des jeux du cirque : *il y en a peu*, dit-il, *qui rougissent; la honte est un sentiment ridicule & banni de la ville.*

Morantur
Pauci ridiculum & fugientem ex urbe pudorem.

M. *Dussaux* s'est beaucoup tourmenté pour traduire ce passage, qui cependant paroît fort clair. Il expose son embarras, & ses réflexions dans une longue note qui prouve d'une manière frappante, que l'érudition ne sert quelquefois qu'à brouiller les idées, & que les savans sont plus sujets que les autres à se tromper dans les endroits les plus faciles des Auteurs.

« Je ne sache pas, dit-il, que ces » deux vers ayent encore été bien ex» pliqués. Voyons si je serai plus » heureux : *Pauci morantur pudorem ri-* » *diculum & fugientem ex urbe*, id est

» *qui pudor cogit ex urbe fugere*, Peu sont
» sensibles à cette honte ridicule qui
» fuit de la ville, c'est-à-dire, il y en
» a peu que la honte force à s'exiler
» de Rome : cette honte qui leur fe-
» roit fuir les regards de leurs conci-
» toyens, seroit regardée comme
» une chose pusillanime & ridicule.
» Voilà, ou je me trompe, le véri-
» table sens; d'ailleurs cette interpré-
» tation est claire, conforme au texte,
» & il y a de la suite dans le raison-
» nement, &c. » Que de raisonnemens M. *Dussaux* entasse pour se faire illusion à lui-même & appuyer son erreur; si dans ce moment la science ne l'eût en quelque sorte aveuglé, il eût vu que *fugientem*, est ici employé, par une licence extrêmement commune chez les Poëtes pour *fugatum*, & signifie *banni*, *exilé*, que jamais dans aucun Auteur, *fugientem* n'a pu s'expliquer par *qui cogit fugere*.

J'avoue qu'on rencontre dans *Juvenal* quelques traits dont il est impossible de faire passer en François toute l'énergie, mais souvent aussi le Traducteur énerve l'original sans

qu'on puisse en accuser la foiblesse de la langue. Par exemple, *Juvenal*, dans la treizième satyre, peint avec force les inquiétudes & les alarmes qui tourmentent les scélérats ; ils tremblent, dit il, ils palissent à chaque éclair, ils sont anéantis au premier bruit du tonnerre. (vers 225.)

Non quasi fortuitus, nec ventorum rabie, sed
Iratus cadat in terras & vindicet ignis.

Ce dernier vers est de la plus grande beauté ; *Juvenal* anime & personifie la foudre, il lui prête un sentiment de colère & de vengeance ; mais la traduction de M. *Dussaux* ne conserve pas la moindre trace de cette superbe métaphore.

« *Comme si le bruit du tonnerre étoit*
» *moins le résultat du choc fortuit des vents*
» *déchaînés, que le signal d'un Dieu ven-*
» *geur prêt à les foudroyer* ».

Il n'est pas ici question seulement du bruit du tonnerre, mais du tonnerre qui tombe, & je crois qu'il seroit possible d'approcher davantage de l'éner-

gie du latin, en traduisant ainsi : « *ce*
» *n'est ni le hazard ni le choc impétueux*
» *des vents qui brise la nue, c'est la fou-*
» *dre irritée qui s'élance sur la terre pour*
» *punir les coupables* ».

Satyre 7, vers 25, *Juvenal* exhorte les Poëtes à renoncer à un art infructueux.

Frange miser calamos vigilataque prælia dele

Qui facis in parvâ sublimia carmina cellâ.

Ce que M, *Dussaux* traduit ainsi ; « & toi, brise tes plumes, efface » ces combats, tristes fruits de tes » veilles, toi qui *t'épuises dans un mi-* » *sérable réduit à viser au sublime* ». L'Interprête n'a point rendu le jeu de mots du latin ; la plaisanterie est si rare dans *Juvenal*, qu'il ne faut rien lui dérober en ce genre ; quoique l'antithèse entre *parva cella*, & *sublimia carmina* soit assez froide, je crois qu'un traducteur fidele devoit la conserver ; *toi qui fais de grands vers dans un petit réduit*.

Dans la même satyre, *Juvenal* veut qu'un poëte soit au-dessus des besoins,

Magnæ mentis opus nec de lodice paranda.
Attonitæ, currus & equos faciesque deorum
aspicere.

(traduction de M. *Dussaux*) L'âme d'un poëte a besoin de tout son ressort : la *crainte de manquer d'habit la génerois quand il s'agit de voir & de peindre les Dieux*, &c. Je ne reconnois point dans ce passage l'élégance ordinaire du traducteur : *la crainte de manquer d'habit la génerois, quand il s'agit de voir*, &c. Cela est du style le plus foible. Le latin dit : ce n'est qu'à une âme noble & libre des soins domestiques, qu'il appartient de voir, &c.

Je ne pousserai pas plus loin ce détail, je ne relève qu'à regret ces défauts rares & légers, qui n'empêchent pas que cette traduction ne soit très-estimable, & absolument nécessaire aux amateurs qui veulent étudier *Juvenal* & bien saisir son esprit. Des copies de ce mérite font autant d'honneur au goût & au talent de leurs Auteurs, que des ouvrages originaux.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

VOLTAIRE & *le* SERF *du Mont Jura, Discours en vers libres qui a remporté le prix de Poësie de l'Académie Françoise, en 1782; par M.* Florian, *Gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Duc* de Penthievre, *avec cette Epigraphe :*

Je veux que le cœur parle ou que l'Auteur
se taise.

VOLTAIRE, *Épître sur l'Agriculture.*

A Paris, chez Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.*

LE 25 du mois d'Août, Monsieur, l'Académie Françoise a tenu sa Séance ordinaire. M. *de la Harpe*, Directeur, avant de proclamer le prix de Poësie, a fait part au public des motifs qui avoient déterminé le jugement de l'Académie. Dans un petit discours

fort sage & fort élégant, il a rapellé aux jeunes Poëtes les grands principes de l'art d'écrire, trop oubliés aujourd'hui, & qu'on ne sauroit trop souvent repéter; en effet, la régularité du plan, la justesse & la liaison des idées, le naturel & le bon sens, sont des qualités absolument négligées, je dirois presque méprisées dans notre siècle; on veut briller, & il semble que, pour se faire applaudir, le jugement & la raison ne servent de rien: des traits d'esprit, des bluettes, des rapprochemens inattendus, des sentences fières & vigoureuses, des antithèses saillantes, des pensées fausses & obscures, & qui par la même paroissent hardies & profondes, voilà les ornemens précieux qu'on regarde comme l'affiche du génie & du talent. L'Ecrivain qui peut coudre à son sujet un grand nombre de ces lambeaux de pourpre, s'imagine avoir atteint la perfection de son art; & pourvu qu'il paroisse ingénieux & piquant, il se croit dispensé d'être judicieux & raisonnable. Ces agrémens de détail, ces faux brillans réussissent, il est vrai, dans les sociétés, & don-

nent à l'Auteur une réputation passagère; mais ces prestiges se dissipent au grand jour de l'impression : quelque corrompu que soit le goût du public, il faut cependant pour l'attacher & fixer son suffrage, des qualités solides. Et nous avons sous les yeux un exemple illustre, qui prouve que l'ordre & l'ensemble ne sont pas dans un ouvrage un mérite aussi inutile qu'on voudroit se le persuader. M. *de la Harpe* a récité en pleine Académie ces vers foudroyans du Législateur de notre Parnasse, qui font le procès à la plupart de nos productions modernes :

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent;
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu, &c.

Il a insisté sur cette maxime essentielle, qui devroit être gravée en grosses lettres dans le cabinet de nos

jeunes rimeurs, si pressés d'assembler des hémistiches :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Les mânes de *Boileau* se sont réjoui, & tout les gens de goût ont conçu le plus favorable augure, lorsqu'on a rendu ces honneurs solemnels à l'Auteur de l'art Poëtique, dans cette même Académie, où jadis.... mais on sait aujourd'hui lui rendre justice. On ne peut qu'applaudir au courage & à la droiture de M. *de la Harpe*, qui, sans redouter les applications, a exposé la saine doctrine dans toute sa pureté. Si ses écrits ne sont pas toujours fidèles aux bons principes, il les connoit du moins, il en est plein, il en recommande l'observation, & je conseille aux jeunes Poëtes de *faire ce qu'il dit.*

Ce qu'on a trouvé de plus intéressant dans le discours de M. *de la Harpe*, c'est le juste tribut d'éloges qu'il a payé à Monseigneur le Duc *de Penthièvre* & à Madame la Duchesse *de Chartres*,

qui ont honoré l'assemblée de leur présence : l'enthousiasme & les transports du public, dont les acclamations interrompoient à chaque mot l'Orateur, ont montré d'une manière frappante combien la vertu ajoute d'éclat à la naissance ; la noble modestie, & la sensibilité touchante avec laquelle le Prince & la Princesse ont reçu ce témoignage non suspect de l'estime & de l'admiration publique, annonçoit assez combien ils en sont dignes.

M. *Dalembert* a lû ensuite la pièce couronnée, dans laquelle on a distingué plusieurs traits de naturel & de sentiment : Quoique l'Académie ne soit pas dans l'usage de lire les notes que les Auteurs joignent à leurs ouvrages, cependant comme celles de M. *Florian* intéressent l'humanité & la gloire de M. *de Voltaire*, on a jugé à propos d'en faire part à l'Assemblée. Ces notes renferment plusieurs traits de bienfaisance qui prouvent que M. *de Voltaire* a quelque fois exercé lui-même une vertu qu'il a tant prêchée. Quelques reproches qu'on soit en droit de faire à cet Ecrivain dangereux,

quelque mal que ses ouvrages ayent produit, il faut rendre justice au bien qu'il a fait. Mais les honnêtes gens, même en donnant de justes louanges à sa générosité, ne peuvent oublier que le même homme qui a secouru tant de malheureux, & procuré le bonheur d'un grand nombre de particuliers, a corrompu les mœurs de la nation, & porté à la société la plus cruelle atteinte, en s'efforçant de détruire les dogmes sacrés qui servent de sanction à la morale, & de frein à la licence.

M. l'Abbé *Arnaud*, Ecrivain célèbre, par l'union si rare de l'érudition & du génie, & par le sentiment exquis qu'il a porté dans l'étude de l'antiquité, a lu un portrait de *Jules César*. Quoiqu'il n'ait point ajouté au mérite réel de cette production, le charme d'un débit imposant, dont elle n'avoit pas besoin, les connoisseurs y ont admiré une manière grande & large, un coloris fier, une touche mâle & vigoureuse ; l'imagination de l'Auteur s'est élevée au niveau du sujet : quelle âme ne faut-il pas pour apprécier &

juger celle de *César!* ce n'est point un cliquetis d'oppositions & d'antithèses brillantes, qui plaît dans ce portrait; c'est le rapprochement lumineux & frappant de tous les traits qui caractérisent le vainqueur de *Pompée* : l'effet principal est produit par l'ensemble & la masse des idées. Après avoir entendu la lecture de ce morceau, on en conserve une trace profonde, les esprits restent suspendus par l'admiration du héros qu'on a sous les yeux, & M. l'Abbé *Arnaud* laisse ses Auditeurs, non-pas occupés de lui, mais pleins de *César*.

M. *de la Harpe* a terminé cette séance, par la lecture du dixième livre de *Lucain*, traduit en vers françois. Le chantre de la Pharsale, étincelant de sentences & de pensées brillantes, & dont les beautés sont précisément dans le genre aujourd'hui à la mode, est très-favorable pour un traducteur, & lui donne bien plus de prise que l'auteur de l'Enéide, toujours naturel & vrai, & dont le principal mérite consiste dans l'élégance & la richesse du style. C'est peut-être un malheur

pour l'interprête de *Lucain*, d'avoir eu à rendre dans ce dixième livre les mêmes idées que *Corneille* a maniées si supérieurement dans *Pompée*. Plusieurs vers de cette traduction ont été généralement applaudis ; mais ce qui a produit la plus vive sensation, c'est l'épilogue où le traducteur devenu original, déplore la fin prematurée de *Lucain*, & décrit la mort terrible de *Néron* : ce morceau est dans la maniere de *Lucain* : on a sur-tout été frappé de quelques vers énergiques, tel que ceux-ci.

Désespérant de vivre, & n'osant pas mourir.

. . . .

Dans l'ombre qui l'effraye, il erre abandonné.

M. *de la Harpe* qui a traduit *Suetone*, a recueilli les principales circonstances de la mort de *Néron*, rapportées par cet historien ; mais la description du poëte, quelqu'énergique qu'elle soit, est moins frappante que le récit de l'historien, parce qu'on y trouve une

foule de détails & de petits traits, qui rendent le tableau plus intereſſant & plus vrai, & que la poéſie ne peut rendre.

Il eſt temps, Monſieur, de jetter un coup d'œil ſur la pièce qui a remporté le prix. Quoique l'Académie eût abandonné aux Auteurs le choix du ſujet, M. *de Florian* a traité celui de la ſervitude abolie : ce qui lui a concilié les ſuffrages unanimes des juges, c'eſt qu'il ne s'eſt pas borné à des déclamations vagues & ampoulées ſur l'eſclavage, à des amplifications rebattues ſur la liberté; c'eſt qu'il n'a pas couſu enſemble des ſentences froides & obſcures, & des diſtiques ronflans. Il a ſçu renfermer ſes idées dans un cadre heureux, ſa pièce offre un plan, ſes idées ſont bien liées; il a imaginé une eſpèce de ſcène, où il met en action les vains diſcours de ſes concurrens. On a trouvé dans ſon ouvrage l'invention & la diſpoſition d'un poëte, & l'on a jugé que ces qualités eſſentielles pouvoient excuſer la foibleſſe de l'élocution.

L'Auteur débute par un tableau raccourci de la Suisse :

> Au pied de ces monts fourcilleux,
> Remparts de l'antique Italie,
> *De qui* la cime en orgueillie,
> *S'élève* & se perd dans les cieux.
> En un vallon riant, aux bords d'un lac tranquille,
> Le laboureur sillonne une terre fertile,
> L'heureuse liberté seule y dicte des loix ;
> Et de rocs escarpés, une chaîne terrible
> Garantit ce séjour paisible,
> *Et des aquilons & des Rois.*

Cette chute est d'autant plus bizarre, que les vers qui précedent sont naturels & sages. On peut y reprendre cette expression lâche & inutile, *s'élève* ; une *cime enorgueillie* doit nécessairement *s'élever*, cela va sans dire : mais ce rapprochement des *aquilons & des Rois*, est un défaut de goût ; & le public a paru en juger de même.

> Près de cette terre chérie,
> Voltaire avoit cherché le prix de ses travaux ;

Rassasié de gloire il vouloit du repos ;
Lassé d'avoir encor à combattre l'envie,
Après soixante ans de combats,
Il venoit consacrer le reste de sa vie
Au noble & triste emploi de faire des ingrats.

Voltaire rassasié de gloire : ceux qui ont connu *Voltaire* sentiront combien cette idée est fausse. On sçait qu'il s'est toujours montré plus avide que rassasié de gloire : s'il vouloit du repos, pourquoi a-t-il fatigué le public & tourmenté sa vieillesse par cette foule de pièces médiocres, qui ont beaucoup nui à sa gloire ? Pourquoi a t-il quitté sa retraite à 83 ans, pour venir chercher dans la Capitale des honneurs meurtriers ? *Lassé* n'est pas le mot propre. On est *lassé* d'avoir combattu ; on est *rebuté*, *désespéré*, d'avoir encore à combattre.

Le Poëte entre ensuite dans le détail des actions généreuses de *Voltaire*. Il fonde une nouvelle ville qui devient comme un azyle ouvert aux pauvres & aux malheureux.

Voltaire va chercher la famille indigente,
Qu'un incendie, un orage, un procès
A fait tomber dans la misère :
« Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs ;
» Venez m'apporter vos enfans,
» Venez m'aimer, je serai votre père ».
Il est heureux lui-même en faisant leur bonheur.
Donner est un besoin pour son âme attendrie,
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Venez m'aimer &c. est un vers heureux & plein de sentiment : la pensée qui termine ce morceau est belle ; mais il falloit l'énoncer avec plus de netteté. *Les plaisirs du cœur* sont une expression trop vague ; car le cœur a des plaisirs de plusieurs espèces : l'antithèse entre le cœur & le génie, porte à faux ; car le cœur entre pour beaucoup dans le génie, & les *plaisirs* du génie qui enfante, sont aussi des *plaisirs du cœur*.

Un jour, assis dans la campagne,

Voltaire contemploit avec des yeux char-
més,
Ces champs jadis déserts, en cités transfor-
més,
Lorsque du haut de la montagne
Il voit venir à lui d'un pas précipité,
Des femmes, des enfans pales, baignés de
larmes,
Au milieu d'eux étoit porté
Un vieillard expirant, *objet de leurs alar-
mes*,
Leurs bras étoient son lit. Le vieillard malheu-
reux,
Tournant sur eux sa mourante paupière;
Arrêtez, leur dit-il, j'ai touché cette terre,
Je suis libre, il suffit; recevez mes adieux.

Objet de leurs alarmes : leurs bras étoient son lit : que ces hémistiches sont foibles & décolorés : cependant un père mourant, porté par ses enfans dans une terre étrangère, offroit au Poëte le sujet d'un tableau pathétique. Cette fiction est fondée sur quelques articles de la coutume de Franche-Comté, qui portent, que tout François, tout étranger qui a le malheur

d'habiter un an & un jour dans une terre *main-mortable*, devient serf & communique cette tache à sa postérité. Il n'a qu'un seul moyen d'éviter la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage, on le porte sur une terre libre pour qu'il y rende le dernier soupir, & la liberté de ses enfans est le prix de ce trajet. Le vieillard est déposé par sa famille aux pieds de *Voltaire* : quoiqu'on le suppose mourant, il a encore assez de force pour faire au Seigneur de Ferney, une fort longue histoire de ses malheurs, assaisonnée de réflexions philosophiques & de traits ingénieux, qui n'ont pas coutume de se présenter à l'esprit d'un paysan à l'agonie. Il raconte qu'étant né en Suisse il quitta sa patrie :

A l'âge où de l'amour naît le premier desir,
Où le cœur a besoin de peine & de plaisir,
Pour pouvoir supporter la vie.

Cette réflexion est d'une métaphysique bien fine & bien subtile, pour un paysan qui se meurt : cette métaphysique même n'est pas très-juste ; car

dans aucun âge, on n'a besoin de peine pour supporter la vie ; d'ailleurs, la vie de tout homme, à quelque âge que ce soit, est toujours mêlée de plaisirs & de peines : ainsi le serf du Mont-Jura s'alambique l'esprit mal-à-propos, & devroit aller au fait plus rondement, de peur de trépasser avant la fin de la harangue : je ne puis dissimuler que M. Florian a une excellente réponse à faire à cette critique ; c'est que ces deux vers ont été applaudis : seroit-il juste qu'il renonçât aux applaudissemens, pour être fidèle aux convenances. Quand le public n'applaudira que ce qui est naturel & vrai, les Auteurs se conformeront à son goût. Reprenons le fil de notre histoire. Le vieillard dirige ses pas vers la Franche-Comté, devient amoureux & se marie...

Je cultivois les champs dont ce doux hyménée
M'avoit rendu *le* possesseur,
Et lorsque fatigué d'une longue journée,
Je regagnois le soir la maison fortunée,
Où j'allois embrasser tout ce qu'aimoit mon cœur;

Alors je sentois dans moi-même
Que le travail ajoute à la félicité,
Et qu'il ne faut pour le bonheur suprême,
Que la *tendresse* & la santé.

Tendresse n'est pas le mot propre: ce défaut est moins grand que celui de faire raisonner un laboureur en philosophe; mais cette philosophie, quelque déplacée qu'elle soit ici, a été fort bien accueillie; je ne reproche point à l'Auteur de se montrer, puisqu'il n'est applaudi que lorsqu'il se montre.

Le bonhomme perd sa femme; la douleur le conduit aux portes du tombeau. Prêt d'expirer, il apprend qu'il est serf, que ses biens, sa personne, ses enfans, tout appartient à un maître; que le seul moyen d'affranchir sa famille, est d'aller rendre le dernier soupir sur une terre libre. Il n'est guère vraisemblable que ce paysan ait demeuré vingt ans en Franche-Comté, sans que personne l'ait instruit d'une loi si importante: il n'est pas moins étonnant, que ce moribond ne se contante pas de mettre de l'esprit dans sa narration; mais qu'il en prête encore

à ceux qu'il fait parler : l'envoyé du maître, qui vient lui apprendre qu'il est esclave, lui dit entr'autres choses :

Du produit de votre héritage,
Vendu pour enrichir ces fertiles guérets,
Vous avez cru *payer* le nom François,
Et vous avez *acheté* l'esclavage.

Il est assez plaisant qu'un Huissier vienne faire une sommation en antithèses. Le vieillard fort diffus dans ces récits, après avoir rapporté tout au long le discours de ce ministre de la tyrannie, repète aussi ce qu'il a dit lui-même à ses enfans, pour les exhorter à le transporter dans une terre libre, & termine ainsi son histoire;

Mes voeux sont exaucés, j'échappe à l'esclavage;
O vous! qui de vos pleurs mouillez mes cheveux blancs,
prenez pitié de mes enfans;
Je meurs à vos genoux, c'est leur seul héritage.

Ce dernier vers est très-heureux. Vol-

taire prend ensuite la parole, il console par ses promesses cette famille affligée; il fait l'éloge de notre Auguste Monarque, qui vient d'abolir la servitude dans ses Domaines.

Louis, (*dit-il*) au printemps de son âge,
Cherche les malheureux & non pas les plaisirs.

Eloge applaudi avec transport, parce qu'il est vrai. Il fait espérer à ces malheureux, que le Chapitre de Saint-Claude se fera un honneur & un devoir de suivre l'exemple du Monarque.

Il est doux d'imiter les vertus de ses Rois.
Nul n'ose être méchant quand le Monarque est juste.

Pensée vraiment belle & grande, exprimée avec une noble simplicité: ces sentences sont fort bien placées dans la bouche de *Voltaire*, & la convenance ici, consiste à les prodiguer.

Le vieillard consolé par ces tendres discours,

Consentit à souffrir la vie,
Pour voir briller ces heureux jours ;
Vain espoir ! sa triste patrie
Resta seule soumise à ce joug odieux.
Ce peuple encore esclave, attend sa déli-
vrance,
Et sous un jeune Roi bienfaiteur de la
France,
S'étonne d'être malheureux.

Une fiction heureuse, beaucoup de suite & de liaison dans les idées, de la douceur, du naturel, & de la clarté dans le style, voilà les qualités qui distinguent cette pièce, qualités d'autant plus estimables, qu'elles sont aujourd'hui fort rares ; il eût été à souhaiter que cette sage ordonnance eût été revêtue d'un coloris plus poëtique ; on voudroit trouver dans ses vers une élocution plus riche, plus pittoresque, des traits plus approfondis, & on ne peut se dissimuler, que cet ouvrage si raisonnable, ne soit terne, foible & vide de choses. L'Académie a été flattée que l'Auteur ait sçu lier naturellement à son sujet l'éloge d'un

Ecrivain pour lequel elle est pénétrée de la plus profonde vénération. Si dans les louanges que M. *de Florian* donne à cet homme célèbre, il se trouvoit quelque chose d'exagéré, il est plus excusable qu'un autre, puisqu'il est parent de M. *de Voltaire*.

Je suis, &c.

Séance publique de l'Académie établie à Rouen, sous le titre de l'Immaculée Conception.

AVANT de rendre compte au Public des différentes pièces de vers & de prose envoyées au concours, M. *Hamel*, Secrétaire de l'Académie, a développé, dans un discours préliminaire, les avantages d'une critique saine & raisonnée. Elle ne peut, a-t-il dit, qu'être infiniment utile au progrès des Lettres, puisqu'elle tend à former le goût des Auteurs, & qu'elle leur

enseigne la route du beau, dont le bel esprit ne s'éloigne que trop chaque jour. L'application de ces principes peut blesser quelques Ecrivains, dont le mérite n'est pas toujours en raison de la sensibilité. Mais il n'est pas moins vrai que ces mêmes principes sont incontestables, & l'Académie s'est fait une loi de les adopter dans toutes ses décisions.

Ce discours a été suivi de l'Eloge historique de M. *le Gros*, Curé de Sainte-Croix Saint-Ouen de Rouen, Membre de l'Académie, & mort en 1781. Dans le récit simple & fidèle d'une vie consacrée à la Religion & aux Lettres, on a reconnu le portrait d'un Pasteur vertueux, & le public a partagé les regrets dont l'Académie honore sa mémoire.

Après l'éloge de M. *le Gros*, on a fait une mention honorable d'une Oraison funèbre de Madame *Louise-Amélie de Brunswik*. C'est un hommage présenté à la Compagnie par M. *Ancillon*, Pasteur de l'Eglise françoise, à Berlin, Auteur de ce discours. L'Orateur Prussien remporta,

il y a trois ans, le prix d'éloquence pour une dissertation savante, dans laquelle il établissoit la prééminence des Livres sacrés sur les Livres profanes. Dans cette nouvelle production, on s'apperçoit, comme dans la première, que M. *Ancillon* parle une langue qui lui est étrangère. Mais on y reconnoît aussi de la chaleur, du sentiment, & une heureuse application du texte de l'Ecriture-Sainte.

L'Académie, toujours empressée d'accueillir des Ouvrages, dont la Religion est l'objet, a reçu avec plaisir de M. l'Abbé Jennet, des Hymnes latines, qu'il a composées en l'honneur de *S. Léonard*, solitaire (a), & du B. *Pierre Fourier* (b), Curé de Mar-taincourt en Lorraine. Comme les

---

(a) S. Léonard se convertit à la foi par le miracle de la Croix qui brilla aux yeux de Clovis à la bataille de Tolbiac, en 496. S. Léonard se retira dans la forêt de Pavo, en Limousin, où plusieurs Disciples se mirent sous sa conduite.

(b) Pierre Fourier, né à Mirecourt en Lorraine, 30 Novembre 1565, mort à Gray en Franche-Comté, 9 Décembre

les Hymnes sont imprimés avec la traduction, le public est à portée d'en apprécier le mérite.

Le Programme de l'année précédente avoit annoncé que l'Académie auroit cinq prix à distribuer dans cette séance. 1°. Celui que M. le Duc de Harcourt, Gouverneur de la Province, & Prince de l'Académie, a proposé depuis plusieurs années, & dont il a choisi lui-même le sujet : *la réunion de la Normandie à la Couronne de France, sous Philippe-Auguste, & la constante fidélité de cette Province à ses Rois comme à ses Ducs.* Cette grande révolution présente une foule d'évènements susceptibles d'images dignes de l'épopée. Elle fournissoit donc une matière plus que suffisante pour composer un bon Poëme. Les Historiens pouvoient nous donner un morceau piquant dans le genre de *Salluste.* Le

1690, fut béatifié par Benoît XIII, 10 Janvier 1730. Il institua les Chanoinesses-Régulières de la Congrégation de Notre-Dame, & réforma les Chanoines-Réguliers de notre Sauveur.

développement de cette partie de nos Annales, auroit offert dans le même tableau une suite de faits importans, que nos Ecrivains, à ce qu'il semble, n'ont point encore réunis en corps d'Histoire (a). L'Académie n'a rien reçu en ce genre, qui pût répondre à ses vues. Outre ces deux manières de traiter ce point intéressant de notre Histoire, une troisième étoit offerte à l'éloquence. Le sujet, tel qu'il est énoncé, présente le plan tout tracé d'un discours Académique. *La Normandie réunie à la Couronne de France; les Normands toujours fidèles, soit qu'ils soient gouvernés par leurs Ducs, soit qu'ils obéissent à leurs Rois*: telle est la marche indiquée dans le Programme, & telle est celle qu'a suivi M. *Formage*, Régent de troisième au Collège Royal de cette Ville. Le Prix lui a été décerné. Les bornes de la séance ont obligé l'Académie de se

(a) Il seroit à désirer qu'en prenant le sujet plus en grand, on nous donnât en entier l'Histoire des révolutions de la Province de Normandie.

resserrer

resserrer dans la lecture de quelques morceaux choisis, & de donner un simple extrait de l'Ouvrage couronné.

2°. Pour obtenir le prix d'éloquence, les Orateurs avoient à développer cette vérité avouée de tous les François : *l'amour de la patrie s'accroît chez les peuples à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent.* Aucun des concurrens n'a rempli l'attente de l'Académie. Elle a cependant distingué un discours avec cette épigraphe :

Voulez-vous d'un état maintenir l'harmonie,
Imprimez dans les cœurs l'amour de la patrie.

L'Auteur annonce du talent; mais il a paru se livrer trop aux écarts de l'imagination. Avec de la pompe & de l'harmonie, son style n'a point cette correction, dont les bons Ecrivains offrent le modèle. La première partie présente des détails assez heureux, pour inspirer le courage de changer la seconde, qui ne peut soutenir la comparaison.

3°. Le prix de poësie latine étoit destiné à une *Ode;* mais comme les espérances de l'Académie ont été trompées, elle a usé de ses droits & transporté la palme à une description en vers latins, des différens tableaux exposés cette année au salon du Louvre : *Scolæ gallicæ tabularum ad Lupavam expositio*. Nous devons cet Ouvrage à M. *Carré*, Maître ès Arts en l'Université de Paris, déjà connu très-avantageusement dans ce lycée. Ce fut lui, qui, l'année dernière, dans un Poëme intitulé, *Bussardi Deppensis Nautæ ergà naufragos Pietas*, célébra la gloire & le dévouement patriotique du *brave homme*. L'Académie a observé que l'Ouvrage couronné, n'est proprement qu'une galerie de tableaux détachés & sans suite; que si l'on consulte les préceptes de l'art qui exigent l'unité dans toute espèce de Poëme; celui ci, comme pièce à tiroir, ne peut former ce tout essentiel; mais le nombre & le coloris des images, joint au mérite du travail & de la difficulté vaincue, ont déterminé les suffrages. Voici comment l'Auteur a tracé le

portrait de *Bélisaire*, reconnu par un Soldat qui avoit servi sous lui, au moment qu'une femme lui faisoit l'aumône. (Ce tableau est de M. *David*, & cotté n°. 311 dans le Catalogue).

Nimirum eliciat lacrimas Belisarius ille
Certior imperii tutela, salusque suorum.
Quam laceris horret (visu miserabile) pannis,
Deformatque genas macies asperrima! canus
Liquitur ex oculis tabo squallentibus humor:
Pertrahiturque viâ, currum quâ victor agebat
Sublimis, grates inter fremitusque sequentûm.
Heu! lateri puer assistens exorat euntes
Concedant obolum, & galeam protendit inanem,
Cujus ad adspectum vertebant terga phalanges:
Attonitusque ducem, & fati ludibria miles
Expavet, ac tanti perlustrat nominis umbram.

4°. La Poësie Françoise offroit une double Couronne: la première, pour

une Ode ou des Stances ; la seconde, pour un Poëme. Quoiqu'aucune des pièces lyriques n'ait été jugée digne du prix, le choix du sujet & des vers heureux ont fait distinguer des *Stances* sur la naissance de Monseigneur le Dauphin. Elles ont pour devise ; *Jam nova progenies cœlo demittitur alto.* Nous présenterons au lecteur quelques strophes lues dans la séance. Après avoir adressé à l'Etre Supréme le tribut de sa reconnoissance pour le don précieux accordé aux desirs de la France, le Poëte continue ainsi :

Mais ce n'est pas assez de l'avoir fait éclore
Cette fleur accordée à nos tendres souhaits ;
Pour cet aimable enfant nous implorons encore
Tes soins & tes bienfaits,

Veille sur son berceau ; que ta bonté puissante
Conduise sa jeunesse & conserve ses jours :
Défends au bras cruel de la mort dévorante
D'en arrêter le cours.
Donne-lui les vertus, les graces de sa mère

Qu'il ait, comme elle, un cœur noble & compatissant :
Qu'il protège les loix ; qu'il soit comme son père,
Sensible & bienfaisant.

Les graces du style, une cadence soutenue, caractérisent une *Ode* sur l'harmonie, à laquelle on a joint la sentence suivante : *nil intentatum nostri liquere poetæ*. En reconnoissant que les vers sont sonores & assez bien frappés, on est contraint d'ajouter que le Poëte les a puisés dans le répertoire commun à tous les versificateurs, & qu'il offre trop souvent des beautés d'emprunt.

5°. Deux Poëmes ont dédommagé l'Académie, de la foiblesse de la poësie lyrique. Le premier est une épître sur l'*étude*, ayant pour devise ce vers François : *l'étude est le creuset où mon ame s'épure*. Quelques citations suffiront pour donner une idée des talens de l'Auteur.

L'homme éprouve au berceau le besoin de l'étude ;

Même avant qu'il se plie au joug de l'habitude,
Les jeux de la nature occupent ses instans.
Lorsque le doux reveil ouvre ses yeux tremblants,
Et d'un jour vif & pur anime sa paupière,
Ses regards empressés déjà nomment sa mère,
Pour calmer ses douleurs il implore sa voix,
Et le hochet badin résonne entre ses doigts.

Le dernier vers sur-tout est joliment tourné; mais il n'est pas aisé de voir quel rapport ont les jeux innocens de l'enfance avec l'*étude*, que le Poëte s'est proposé de chanter. On peut en général reprocher à l'Auteur de n'avoir pas rempli son plan, de s'écarter souvent de son sujet, & d'y faire entrer de force des objets étrangers. On reconnoîtra ces mêmes défauts dans la tirade suivante.

Buffon embrasse la nature,
Peint la brebis touchante, & du coursier fougueux,
Précipite en nos champs les bonds impétueux;

Ou mesurant des cieux la brûlante carrière,
S'élance avec Newton dans des flots de lumière.

. . . .

Oui, l'étude ici bas nous obtient des autels,
Ennoblit l'existence & nous rend immortels
Presse le sang captif en nos bouillantes veines,
Enchaîne le torrent des passions humaines;
De nos tristes lambris chassant l'affreux ennui,
Présente à l'homme obscur un légitime appui.
Chantre (*) mélodieux des héros & des graces,
L'étude adoucissoit le poids de ses disgraces.
L'étude est l'ornement & le conseil des Rois.
Crésus avec son or a perdu tous ses droits.
Qu'importe à Stanislas la chûte de son trône!
Qui commande aux beaux arts n'est jamais sans couronne.

(a) Le Tasse.

Un Poëme intitulé : *l'Hiver à mes Livres*, a réuni les suffrages. Il a pour Auteur M. *Berenger*, Professeur d'éloquence au Collège Royal d'Orléans, des Académies de Marseille & d'Arras. Le nom de ce Poëte est inscrit dans les archives du Parnasse. Plusieurs de ses productions figurent dans l'Almanach des Muses 1782 ; entr'autres, une Epître à M. l'Abbé *de Reyrac* ; *Retour de Provence*, pièce d'assez longue haleine. Le Poëme de l'*Hiver*, lu en entier dans la séance, a été favorablement accueilli. On auroit desiré que les bornes de cette feuille eussent permis d'étendre les morceaux que l'on va citer.

L'hiver a ses attraits : chaque saison doit
plaire
A l'œil observateur que la sagesse éclaire.
Qui peut, sans être ému, voir l'ordre des
saisons,
Le soleil voyageant dans ses douze maisons,
Les fleurs que le printems attache à sa couronne,
Les épis de l'été, les grappes de l'automne,

Et cet enchaînement de spectacles divers,
Dont l'hiver à son tour décore l'univers.

. . . .

. . . .

A travers les vergers dont les épais rideaux,
Dérobent en été l'aspect de nos hameaux,
J'admire cette neige en tapis étendue,
La perle en blancs festons aux branches suspendue,
Et des fleuves glacés les fragiles débris,
Courant s'ensevelir aux gouffres de Thétis.
De ces monts sourcilleux mon œil fixe les cymes :
Quels tableaux à la fois bizarres & sublimes!
J'aime des hauts rochers la sauvage fierté,
Leur front ceint de frimats, par le nitre argenté,
Et le pin conservant sa verte chevelure,
Près du chêne honteux de se voir sans parure.

Pendant plusieurs années, l'Académie a joui de l'avantage d'avoir pour Chef M. le Duc *de Harcourt*, moins distingué par les titres & par la naif-

ſance, que par ſes qualités perſonnelles, & par ſon amour pour les Arts, qu'il honore & qu'il cultive avec ſuccès. A l'exemple d'un père généralement chéri dans la Province, le fils, en préſidant à ce Lycée, y a porté les encouragemens d'une bienfaiſance éclairée. *La réunion de la Normandie à la Couronne de France*, quel ſujet plus capable d'enflammer l'enthouſiaſme patriotique! Comme le prix propoſé pour traiter cet important ſujet, a été enfin remporté, l'Académie, ſuivant l'uſage, a proclamé un nouveau Prince, & elle a eu la ſatisfaction de voir le public applaudir à ſon choix.

Un zèle actif pour les intérêts de la Religion & des Lettres, l'eſtime générale accordée à un mérite reconnu, la réunion des talens & des principes, accord trop rare dans un ſiècle moins religieux qu'éclairé, tels ſont les titres qui ont déterminé le vœu unanime de l'Académie en faveur de M. l'Abbé *Teriſſe*, Chanoine & Haut-Doyen de l'Egliſe Métropolitaine de Rouen, Abbé Commendataire de Saint-Victor en Caux, Docteur de la Maiſon &

Société de Sorbonne, Vicaire-Général de S. E. Monseigneur le Cardinal de la Rochefoucauld.

Dans la séance publique du mois de Décembre 1782, l'Académie doit distribuer cinq prix.

1°. M. l'Abbé *Terisse*, Prince actuel de l'Académie, offre un prix extraordinaire, consistant en une médaille d'or. Il demande un discours Académique, dans lequel les Orateurs développent cette proposition que le patriotisme lui a suggéré : *combien il est intéressant pour la gloire & le bonheur des François, de conserver le caractère national !*

2°. Une assertion également intéressante & patriotique, est proposée pour sujet du prix d'éloquence, remis au concours : *l'amour de la Patrie s'accroît chez les peuples, à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent.*

3°. Le prix de poësie latine est destiné à une *Allégorie* ou Poëme d'environ cent cinquante vers.

4°. Des *Stances* & une *Idylle* sont

la matière d'un double prix de poësie Françoise.

On laisse aux Poëtes la liberté de choisir les sujets qu'ils voudront traiter. On les engage à n'adopter que des matières piquantes par l'intérêt de la nouveauté, relatives aux Arts & aux Sciences, choisies parmi les évènemens glorieux, que la valeur de nos Guerrier nous fournit chaque année. Toute composition satyrique, ou tirée de la Mythologie, sera rejettée du concours. Les Ouvrages seront envoyés doubles & francs de port au R. P. Prieur des Carmes, Trésorier de l'Académie. Les Auteurs sont priés d'écrire lisiblement & correctement chacune des deux copies, & de renfermer leur nom, avec une sentence ou devise, dans un billet cacheté. Cette sentence sera répétée au bas de la pièce & sur l'adresse du billet.

Etat de la Noblesse, année 1782, contenant ; 1°. L'état actuel de la Maison Royale de Bourbon, & des Princes de son Sang. 2°. Les Chapitres nobles dans lesquels la Noblesse peut être admise. 3°. L'origine des Familles. 4°. Leur état actuel. 5°. Leurs Alliances. 6°. L'explication de leurs Armes. 7°. Les Blasons gravés. Pour servir de Supplément à tous les Ouvrages Historiques, Chronologiques, & de suite à la collection des Etrennes à la Noblesse. *Ouvrage aussi intéressant qu'utile, rédigé par une Société de Généalogistes. 5 vol. petit* in-8°. *prix* 12 *l.* 10 *f. brochés. A Paris, chez* le Boucher, *Libraire, quai de Gêvres.* Onfroy, *Lib. quai des Augustins.* Lamy, *Libr. même quai. Ouvrage proposé par Souscription.*

IL y a long-temps qu'on desire un bon Ouvrage qui nous fasse connoî-

tre la Noblesse actuelle de l'Europe, qui jette des lumières certaines sur ses origines, ses illustrations, alliances, prérogatives, qui supplée à tous les grands Ouvrages de Généalogies, où l'on voit tant de détails sur les familles éteintes, & si peu sur celles qui existent; enfin, il est temps de travailler à ce sujet, pour le siècle présent; & il nous semble qu'il seroit utile d'exposer, d'une manière claire & précise, l'état actuel de ces Maisons illustres, de ces familles nobles, que des grandes vertus, des talents comme héréditaires, mettent en possession des places les plus éminentes & les plus difficiles de l'Etat.

Si le cours périodique est utile à certains Ouvrages, c'est sur-tout à celui qui traite un sujet aussi important, & susceptible de changement, qui tous les jours a besoin de nouveaux renseignements.

Cette disposition commode, qui a été donnée au recueil qui paroît au commencement de chaque année depuis dix ans, sous le titre d'*Etrennes*, ou *Etat actuel de la Noblesse*, a été

trouvée agréable, quoique jusqu'à présent il n'ait paru qu'une esquisse de ce qu'on devoit faire : aujourd'hui que nous l'avons étendu jusqu'à cinq volumes, au lieu d'un ; nous osons nous flatter que la Noblesse y reconnoîtra au moins notre zèle à faire usage de tout ce qui l'intéresse. Elle y verra l'emploi que nous avons fait des Mémoires qu'elle nous a envoyés, ainsi que du cachet de ses armes, que nous avons fait graver. Nous osons nous en autoriser, pour l'inviter encore cette année, comme nous avons fait l'année dernière, à nous donner tous les renseignements & les Mémoires les plus authentiques, pour les rédiger & insérer dans les volumes de l'année prochaine (1). Nous la prions aussi de nous faire remarquer les fau-

(1) Il nous suffiroit de recevoir une copie en bonne forme des Lettres de maintenue de Noblesse, données par MM. les Intendans, que nous aurions soin de déposer dans les Archives du Roi, après en avoir fait usage ; ce dépôt leur seroit d'ailleurs essentiel en cas de perte de titres, qui n'arrive que trop souvent dans les Familles.

tes qui auroient pu se glisser dans ceux de cette année, afin de perfectionner de plus en plus un Ouvrage que nous voulons rendre digne de sa destination. Nous avons d'autant plus de raisons de l'espérer, que des personnes distinguées par leurs lumières comme par une véritable noblesse, ont déjà bien voulu nous prêter tous les secours nécessaires; ils ont été si abondants, que pour nous étendre sur tant d'objets, nous avons été obligés de doubler cette année notre Ouvrage : de plus, nous y avons adapté deux volumes des blasons des familles nobles du Royaume, & un Armorial qui les explique.

Quoiqu'il paroisse naturel de réunir les deux objets qui se suivent & se lient réciproquement, nous laissons la liberté de prendre l'un indépendamment de l'autre : nous vendons séparément ; l'*Etat de la Noblesse* pour 1782, *in*-12, 2 vol. br. 4 l. 10 s. Les 2 vol. des *Blasons* & l'*Armorial*, 3 vol. *in*-12. br. 9 liv.

N. B. Ces cinq volumes seront terminés par une table de tous les noms

au nombre d'environ 6000, compris dans la collection entière de ces états de Nobles depuis dix ans. Cette table est faite, moins pour en faciliter la recherche, que pour engager plus sensiblement toutes les personnes qui s'y trouveront nommées, à revoir leurs articles, pour rectifier toutes les incorrections & omissions inévitables, faute de Mémoires suffisants.

Nous prions que ces Mémoires soyent envoyés aux adresses des Libraires ci-dessus, auxquels les personnes qui voudront faire graver leurs armes pour l'année prochaine, peuvent encore en faire passer le cachet, & la somme de six livres pour les frais de gravure, le tout franc de port. La suite de cette collection, qui va devenir si intéressante, nous oblige encore à inviter la Noblesse, sur-tout les personnes dont il est fait mention dans l'Ouvrage, à prendre le Recueil complet, 15 volumes, qui leur deviennent nécessaires, pour les éclaircissements & renvois : ces 15 volumes pris ensemble, coûteront 33 liv. brochés.

GRAVURES.

Vue du Château de *Robert*, dit le *Diable*, Duc de Normandie, sur la Seine, proche Rouen; dédiée à Monsieur le Marquis de *Belbeuf*, Procureur-Général au Parlement de Rouen. Par MM. *le Carpentier* & *Piquenot*; tirée du Cabinet de M. *Ribaud*. A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Observance, en face des Cordeliers. Prix, 1 liv. 4 s.

Vue du Château d'Arques, proche Dieppe, auprès duquel s'est donné la fameuse bataille que gagna *Henri IV* en 1589; dédiée à M. *J. P. N. Ribard*, Négociant, ancien Juge-Consul & Echevin de la ville de Rouen. Par les mêmes Auteurs; tiré du Cabinet de M. *Ribaud*, prix, 1 livre 4 sols.

Vénus présente à *Mars son fils*; présenté à M. *Marc René*, Marquis de *Montalembert*, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant-Gé-

néral des Provinces de Saintonge & Angoumois. A Paris chez l'Auteur, de l'Académie Royal des Sciences, & de l'Académie Impériale de S. Péterſbourg, rue de Bièvre, petite maiſon neuve, à côté d'un Chirurgien; prix 3 liv.

Livres Nouveaux.

Détail général des Fers, Fonte, Serrurerie, Ferrure & Clouterie, à l'uſage des Bâtimens; avec les tarifs des prix. Dédié à Monſeigneur le *Duc de Chartres.* Par M. *Bonnot*, Vérificateur de Serrurerie, vol. *in*-8°. 6 l. br. à Paris, chez *Benoît Morin*, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, près celle de la Parcheminerie, à la Vérité: chez l'Auteur, rue du Four, Carrefour de la Croix-Rouge, maiſon du Papetier, & chez les Marchands de nouveautés. 1782.

La première partie de cet ouvrage, contient 1°. une nomenclature de toutes les eſpeces de Serrures, Ferrures, Fontes &c, à l'uſage des bâtimens; leur

différens prix dans les magasins de Paris, ainsi que leur vraie propriété, pour chaque genre d'ouvrage; afin que tout particulier qui veut bâtir, soit en état de connoître la valeur des articles dont il aura besoin.

2°. Les adresses des Maîtres de Forges de la Normandie, Lorraine, Champagne & autres lieux.

3°. Les différens calibres des Fers & Fontes, le détail des anciens & des nouveaux droits.

4°. Les adresses des Négocians, Commissionnaires, & même des Ouvriers des Povinces, de Paris & des environs.

5°. Les tarifs & prix de toutes especes de vis, qui sont désirés depuis long-temps.

6°. Les noms des Bourgs & Villages de la Picardie, où se font tous les divers ouvrages de Serrurerie & Ferrure.

7°. Les noms des Ouvriers de cette Province, & leurs prix particuliers, afin qu'à l'avenir, non-seulement les Marchands de Paris & de la Province puissent s'adresser à eux; mais encore tout particulier, qui voulant bâtir par

économie, sera bien-aise de tirer de la première main.

La table des matières, placée à la fin de la première partie, présente au Lecteur une nouvelle facilité de connoître à l'instant tous les Ouvriers de la Picardie, occupés aux différens genres d'ouvrages dont il pourra avoir besoin.

Le modèle pour servir de renseignement à Messieurs les Architectes, chargés de faire des devis & marchés de Serrurerie.

La seconde partie contient la manière de faire les memoires de Serrureries, ainsi que l'état des conditions & moyens à prendre, à l'avenir, avec les Serruriers, pour obvier aux difficultés qui ne naissent que trop souvent, lors de la vérification & règlement de leurs mémoires, & par-là assurer la tranquillité des propriétaires qui font bâtir.

L'état général des ustensiles de Clincalleries nécessaires, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur des maisons, avec les noms & demeures des Marchands & Ouvriers occupés à ces ouvrages.

On trouve ensuite différens avis & renseignemens, propres à empêcher qu'on ne soit surpris & inquiété, sur plusieurs objets dont les prix peuvent varier.

L'ouvrage finit par une table des matières, aussi commode que celle qui termine la première partie.

Les personnes qui ne cherchent dans un livre que l'amusement, ne doivent pas s'arrêter à celui-ci; mais ceux qui préferent l'utilité au plaisir, l'accueilleront favorablement. Il offre des moyens d'économie aux particuliers qui font bâtir; il sera fort utile aux Architectes & aux Marchands, tant de cette Ville que des Provinces; il épargne du temps & des recherches aux personnes qui voudront tirer directement des Fabriques, les objets dont elles auront besoin, pour jouir par-là du bénéfice en entier; en un mot, la lecture de quelques pages, peut donner à ceux qui consulteront ce livre au besoin, les lumières qu'ils n'auroient pu obtenir que d'une longue expérience: l'Auteur a atteint son but; & ce n'est plus guères que dans

ce genre de connoissances exactes, que nous voyons paroître aujourd'hui de bons ouvrages. Celui-ci ne pouvoit être publié plus à-propos, que dans un temps où l'envie de faire bâtir, est devenue la passion de tous les riches; où chacun occupé de ses intérêts, s'empresse de connoître la qualité, l'usage & le prix de chaque chose, afin de diminuer les frais & la dépense.

Poësies anciennes & modernes, pour servir de suite & de supplément aux autres Recueils; tome premier & second. A Paris, chez *Durand neveu*, rue Galande, & *Mérigot le jeune*, Libraires, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée; & se trouve à Rouen, chez *le Boucher le jeune*, rue Ganterie.

Lettre VI, en forme de *Prospectus*, sur une nouvelle *Histoire générale des plantes*, propre à remplacer l'*Histoire universelle du règne végétal*. On souscrit chez M. *Buc'hoz*, Médecin de *Monsieur*, pour l'*Histoire générale & économique des trois règnes*, conjointement avec la partie des Annonces,

Le prix de la souscription est de 24 l. pour cent-vingt feuilles d'impression de l'Histoire, & pour douze feuilles des Annonces, franches de port. Le renouvellement a commencé en Janvier de la présente année, pour finir en Janvier de l'année prochaine. Si on desire ce qui a précédé, le prix est de 12 liv. pour 1781.

Musique.

Première & seconde Œuvres, composées chacune de trois Sonates pour le Clavecin ou Forté-Piano, avec accompagnement de violon. Par M. l'Abbé *Bugle*; prix, 1 liv. 4 sols chaque Œuvre. A Paris, chez M. *le Duc*, rue Traversière S. Honoré, au Magasin de Musique.

Ces Ouvrages annoncent une méditation profonde de l'art de la Musique : elles sont d'un style brillant & plein d'imagination, & l'Auteur a le double mérite d'avoir vaincu la difficulté, sans nuire à la mélodie.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Les JOURNALISTES ANGLOIS, *Comédie en trois Actes & en prose. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *rue S. Jacques, au Temple du Gout.*

QUE dites-vous, Monsieur, de ce déchaînement général des Auteurs contre les Journalistes, leurs juges légitimes; voila une sédition dans les formes, qui va bouleverser tout l'empire littéraire; il n'y a plus ni subordination ni discipline sur le Parnasse; les plus médiocres Ecrivains, ceux qu'il faudroit renvoyer à l'école, veulent se soustraire à la ferule des critiques; chacun prodigue à l'envi les invec-

tives, les sarcasmes, les grossières injures à ces pauvres *folliculaires*; ce sont des envieux, des ignorans, des gredins qui meurent de faim, d'orgueilleux pédans; pour quoi? parce qu'ils s'avisent d'avoir du goût, & qu'ils éclairent le public sur les sottises dont on le regale tous les jours. Celui qui a soufflé à tous les Auteurs cet esprit de révolte & d'indépendance, en un mot, le chef des mutins, est sans contredit M. *de Voltaire*: cet homme adoré du public, énivré d'encens, environné de gloire, n'avoit rien à redouter de la critique, & cependant à quels excès honteux ne s'est-il pas porté contre les Journalistes, comme si sa réputation eut dépendu de leur jugement. Ce Philosophe qui recommandoit sans cesse aux gens de lettres la politesse & l'honnêteté; qui gémissoit sur les querelles & les factions qui avilissent les Arts, a surpassé en grossièreté les *Zoïles* & les *Gacons*; il a répondu à des plaisanteries légères, à des observations solides, par des calomnies infames, par des personnalités atroces; il a épuisé le dictionnaire

des halles. Quand son amour-propre est blessé, il n'a plus ni esprit ni gayeté ni grace dans son style, il écrit alors comme le P. *Garasse*. Les Journalistes n'ont pas été les seules victimes de sa rage ; avec quel acharnement n'a-t-il pas déchiré *Jean-Baptiste Rousseau*? quel torrent d'infamies dégoutantes n'a-t-il pas vomi contre *Rousseau* de Genéve, qui ne l'avoit jamais attaqué, & qui n'avoit à ses yeux d'autre crime que sa célébrité? Quelles railleries indécentes ne s'est-il pas permises contre deux Ecrivains aussi distingués dans la littérature que MM. *Gresset* & *le Franc de Pompignan*; & pour quoi? parce que ces hommes respectables réunissoient à de rares talens une piété solide & l'amour de la Religion.

Et voilà cependant l'homme qui, toute sa vie a écrit contre les Journalistes, tandis que le plus partial & le plus emporté des Journalistes, n'a jamais souillé ses feuilles d'autant d'injures qu'on en trouve dans les écrits de M. *de Voltaire*. Il lui convenoit bien d'invectiver contre les critiques, pen-

dant qu'il composoit des satyres sanglantes contre tous ceux qui avoient le malheur de ne pas penser comme lui.

A son exemple, tout l'arrière-ban de la Littérature s'est soulevé contre des Censeurs incommodes & trop pénétrans. On les a long-temps insultés dans des préfaces, dans des notes & même dans de petits discours académiques; enfin on a pris le parti de les traduire en plein théâtre. Le public a entendu avec étonnement l'Auteur de *Molière à la nouvelle Salle*, qui a passé sa vie à faire des Journaux, déclamer contre les Journalistes avec une fureur & une animosité pitoyable. Après lui, M. *Palissot*, Auteur d'un Journal qui n'a vécu qu'un an, nous a révélé une anecdote fort plaisante au sujet des Journalistes, c'est qu'ils sont tous tirés du corps des laquais. Enfin M. *Cailhava* ne trouvant point sans doute dans la société de ridicule plus saillant ni plus comique, a composé une Comédie exprès contre cette classe de gens de Lettres, qui s'arrogent le droit de juger les autres. On sait que *Socrate* fut exposé

autrefois sur la scène aux huées du peuple, parce qu'il faisoit à Athènes à peu près le même métier que font les Journalistes à Paris ; il confondoit des sophistes orgueilleux de leur savoir ; il faisoit sentir le ridicule de leur pompeux galimathias, & leur prouvoit qu'ils ne savoient rien. Très-heureusement pour les Journalistes, leurs ennemis n'ont pas le talent d'*Aristophane* & de *Molière* ; ils savent mieux dire des injures que faire des comédies ; les traits qu'ils lancent sont bientôt émoussés ; leurs satyres dénuées d'action & de vrai comique, ne tardent pas à ennuyer le plus grand nombre des spectateurs qui n'ont aucune raison de haïr les Journalistes ; & la médiocrité même de ces drames, justifie ceux qu'on prétend y dénigrer. *Molière* a imprimé le caractère de son génie, & le sceau de l'immortalité à ses plaisanteries sur l'hôtel de Rambouillet : ce tribunal du mauvais goût a été anéanti, & la Comédie des *Fem-mes savantes* est restée ; le sort de ces modernens ennemis des Journaux est bien différent, leurs satyres

dramatiques, disparoissent, les Journaux restent.

M. *Cailhava* proteste dans sa préface, qu'il n'en veut qu'aux folliculaires qui déshonorent la critique par leur partialité, leur orgueil, & leurs injures : il faut l'en croire sur sa parole; mais pour ne laisser aucun doute sur la pureté de ses intentions, il convenoit qu'il fit lui-même cette distinction dans sa pièce. En immolant à la risée publique les zoïles ignorans & envieux, il devoit faire sentir combien un critique honnête & instruit, est estimable & utile. Ses traits sont trop généraux; dans cette foule de Journalistes qu'il met sur la scène, il ne s'en trouve pas un qui ne soit odieux ou ridicule; au reste le succès justifie tout, & si la Comédie de M. *Cailhava* est bonne, il a raison. Examinons donc son ouvrage avec impartialité & abstraction faite du sujet.

Acte premier. La scène est à Londres, M. *Sterling*, homme riche & ridiculement entêté de la littérature, vient de publier un drame qu'il a été douze ans à composer. Alarmé sur

la destinée de cet enfant chéri, il veut engager les Journalistes à le traiter avec indulgence, & en parcourant les titres d'une foule de Journaux étalés devant lui, il annonce les présens qu'il leur destine, ce qui donne lieu à une énumération maligne & plaisante. Au bruit que fait M. *Sterling*, *Nicole*, sa gouvernante, accourt. Le vieux dramaturge lui fait part du dessein qu'il a de marier sa fille *Emilie*, avec M. *Discord*, fameux Journaliste, auquel il donne un logement dans son hôtel, afin d'avoir sous sa main *une des trompettes de la Renommée*; il lui parle aussi de son Drame, & tache de lui expliquer ce que c'est qu'un Drame; à l'imitation de *Molière*, il veut la consulter sur sa pièce; mais heureusement pour la gouvernante, il ne trouve point son manuscrit dans sa poche, & va le chercher. *Emilie* arrive avec le Colonel *Sedley*, son amant, qui s'est introduit dans la maison sous le nom de *Smith*, en qualité de Secrétaire de M. *Discord*. L'entretien roule sur la méchanceté & l'insolence de ce Journaliste: *Franck*, quartier-Maître

du Régiment de *Sedley*, vient les avertir que deux personnes du voisinage doivent ce jour même inviter M. *Discord* à dîner sous des noms supposés dans le dessein de le berner. *Emilie*, avant d'approuver cette vengeance, veut sonder les intentions du Journaliste, s'il s'obstine à se servir du crédit qu'il a sur l'esprit de son père pour l'épouser malgré elle; elle l'abandonne sans pitié aux berneurs. Cette convention faite, elle se retire, & *Sterling*, armé de son manuscrit, s'avance avec précipitation, traînant comme une victime la malheureuse *Nicole*, destinée à l'écoûter; il lit avec emphase le canevas de chacun des actes de son Drame; *Nicole* interrompt cette lecture par de grands éclats de rire & s'enfuit. *Sterling* charge *Smith* d'envoyer des billets d'invitation à tous les Journalistes qu'il veut avoir à souper le lendemain. « Miséri- » corde! s'écrie *Smith*, tous les Jour- » nalistes! passe encore pour ces hom- » mes estimables qui, gémissant de la dé- » cadence du goût, & de l'assemblage » monstrueux de tous les genres, s'op- » posent de toute leur force aux pre-

» grès de la barbarie, & le font avec
» la décence & la noble franchise qui
» caractérisent le véritable homme de
» lettres ; mais laissez-moi ces nains
» qui portent un œil d'envie sur tout
» homme qui les surpasse, &c. » Voilà
la seule exception que fasse l'Auteur
en faveur des critiques qui ne ressemblent pas à M. *Discord*, & ce peu de mots n'est pas suffisant pour contrebalancer la multitude des sarcasmes qui paroissent lancés sur tous les Journalistes sans distinction. Enfin, le héros de la pièce, M. *Discord*, se montre suivi de ses coopérateurs, auxquels il donne ses ordres avec beaucoup de hauteur. C'est dans cette scène que se dévoilent toutes les iniquités des Journalistes.

M. DISCORD.

Avons-nous beaucoup de nouveautés ?

DESQUIBAS.

Il paroît un ouvrage excellent sur la Politique ; mais l'Auteur ne nous l'a pas envoyé.

DISCORD.

Oui : ces Messieurs se donnent les airs d'avoir de pareilles négligences ? Je vous défends d'annoncer le livre.

SMITH. (*à part*)

Pauvre public, comme on te sert !

DESQUIBAS.

Voilà ce nouveau Roman qui est déjà à sa quatrième édition ; qu'en dirons-nous ?

DISCORD.

Du mal. (*à part*) L'Auteur auroit eu occasion de m'y louer s'il l'eût voulu.

DESQUIBAS.

Et cet Opéra-Comique joué une demi fois ?

DISCORD.

Eh mon Dieu ! ne faut-il pas le trouver excellent ! l'Auteur n'est-il pas protégé ?

SMITH. (*à part*)

Pauvre public ! pauvre public !

DESQUIBAS.

Et cette Ode?

DISCORD.

Attendez jusqu'à demain. (*à part*) L'Auteur est un homme riche, & je dois risquer ce soir de lui faire un petit emprunt.

DESQUIBAS.

Voila la nouvelle Tragédie, elle attire toujours beaucoup de monde.

DISCORD. (*en colère*)

Beaucoup de monde! beaucoup de monde! la belle preuve! (*à part*) l'Auteur n'annonce que trop de talent: c'est un rival à craindre, il faut l'étouffer bien vîte. (*haut*) Ayez grand soin de déchirer cette pièce, & pour rendre la critique plus piquante, ajoutez: *qu'on est l'ami de l'Auteur, mais que le bien de l'art, &c.*

Les Coopérateurs demandent de l'argent à M. *Difcord*, qui leur répond :

« Eh ! vous moquez-vous, Mef- » fieurs, de me demander de l'argent? » ne vous ai-je pas permis de louer, » vous, vos infipides bouquets, vous, » votre Ode foporifique, vous, vos trif- » tes Opéras-bouffons? Et vous, Mon- » fieur, qui parlez plus haut que les » autres, il vous fied bien de vous » fâcher ! vous, avec qui je partage » la partie la plus lucrative, celle des » annonces, depuis les *parafols* juf- » qu'aux *Débutantes* ? Si vous ne fa- » vez pas en tirer parti, c'eft votre » faute ; il ne faut jamais annoncer une » chofe fans l'avoir vue, effayée ou » goûtée, &c. ».

Il ordonne enfuite à fes fatellites de fe diftribuer dans les différens quartiers de Londres, pour vanter le mérite de leur chef, & il leur affigne à chacun fon pofte. Prêt à fortir, il fe voit encor affailli de tous ces Meffieurs, qui lui demandent avec inftance quelqu'à-compte fur leurs mémoires ; il revient alors, & les réuniffant avec appareil ;

» tranquillisez-vous, leur dit-il, je
» veux bien vous apprendre une nou-
» velle qui vous fera le plus grand plai-
» sir. On me grave, & je vous don-
» nerai à chacun mon portrait, vous
» pouvez vous en vanter ».

Discord est à peine sorti, que *Crispin*, son valet, & Dame *Nicole*, viennent proposer un dîner à ces pauvres diables de Commis; puisqu'on prépare une fête pour les Maîtres, il faut que les *Garçons* & les *Journaliers* s'en ressentent; mais chose étonnante, ces Messieurs refusent une proposition si agréable, & la raison de leur refus est tout-à fait singuliere. « Nous dînâmes
» hier, dit M. *Desquibas*, au nom de
» tous les autres : & il ne faut pas que
» les Coopérateurs de M. *Discord* s'ac-
» coûtument à goûter ce plaisir-là tous
» les jours ». Voilà, sans contredit, une des plus mauvaises charges qu'on puisse imaginer. Indépendamment de l'indécence qu'il y a de s'égayer sur la misère de ces Ecrivains faméliques; est-il naturel que des gens qui ne dînent que de deux jours l'un, refusent un bon dîner qu'on leur offre; il est

évident que l'Auteur a sacrifié ici le bons sens & la vérité au desir de faire rire; j'ai insisté sur la scène de *Discord* avec ses Coopérateurs, parce que c'est la plus essentielle & la meilleure de la pièce.

Acte second. *Discord* reçoit à la fois deux billets d'invitation pour un dîner. L'un, est de la part d'un Grand d'Espagne; l'autre, de la part d'une bourgeoise : il donne la préférence au Grand d'Espagne, & envoie *Crispin* sous son nom chez la bourgeoise; mais avant de partir, il lui arrive encore plusieurs aventures : *Emilie* vient lui déclarer qu'elle ne l'aime point, & lui demande, s'il persiste encore à l'épouser à ses risques; *Discord* calcule la dot, & fermant les yeux sur le danger, demeure ferme dans la résolution d'épouser deux cents mille écus; cette réponse décide de son sort, ce qui rend la scène assez piquante : c'est une espèce de parodie, de la dernière entrevûe de *Bajazet* avec *Roxane*. *Discord* indigné des discours d'*Emilie*, compose sur le champ une satyre anonyme contre son père; afin que, réveillé par cette critique, *Ster-*

ling ſente la néceſſité d'avoir pour vengeur, un homme d'une certaine conſiſtance; & force enfin ſa fille à l'épouſer, combinaiſon biſarre & forcée. *Franck* contrefaiſant l'homme yvre, vient demander raiſon à *Diſcord* d'une critique qu'il a faite de ſes chanſons; il met l'épée à la main; *Diſcord* épouvanté, veut appeller du ſecours; alors *Smith*, ſon Secrétaire, par une généroſité héroïque, ſe fait paſſer pour M. *Diſcord*, & s'expoſe à toute la fureur de *Franck*, pour ſauver ſon maître; cette farce eſt aſſez plaiſante; ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que le Journaliſte, qui paſſe alors pour le Secrétaire, eſt contraint d'avouer que ſes Ouvrages ſont déteſtables; il s'évade enfin pour voler à ſon délicieux dîner. *Criſpin* revient de fort mauvaiſe humeur, & ſe plaint d'avoir été berné. Le maître ne tarde pas à reparoître, écumant de rage; on la fait auſſi ſauter ſur la couverture; comme ils ignorent réciproquement leur aventure, cela forme une ſcène de *qui-pro-quo*, qui finit par une confidence mutuelle.

Acte troiſième. Les Journaliſtes invités à ſouper, ſe réuniſſent; ils ſont au

nombre de quatre, en comptant *Difcord*; leur entretien eft comique, & rempli de traits mordans. La confultation des Médecins, dans l'*Amour Médecin* de *Molière*; & la converfation des Philofophes, dans la pièce de M. *Paliffot*, ont pu fournir l'idée de cette fcène, l'une des meilleures de la pièce. Mais il femble que le génie protecteur des Journaliftes, ait abfolument tourné la tête à M. *Cailhava*, & lui ait infpiré le plus pitoyable dénouement & la plus miférable farce dont on ait connoiffance au théatre. La fatyre anonyme de *Difcord*, eft remife entre les mains de *Sterling*, qui revient de fon entêtement. Pour punir ce vil perfonnage, & baffouer en même-temps les autres Journaliftes, on imagine de les faire juger par un tribunal burlefque. Les parens & les amis de *Sterling*, arrivent fur la fcène en robe de Palais; *Crifpin* & *Nicole* font les Avocats plaidans; *Sterling* eft Préfident, & *Franck*, Greffier. *Nicole* plaide d'abord en faveur des Journaliftes, & ne peut achever fon plaidoyer à force de rire; *Crifpin* prend la parole, plaide le pour & le contre,

en passant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & finit par jetter sa perruque à terre dans un beau mouvement. *Sterling* produit aux yeux de l'assemblée, la satyre écrite de la main de *Discord*, & marie sa fille avec le Colonel *Sidley*.

Cette pièce est remplie de sarcasmes très-malins, de jeux de théatre, de traits d'esprit, mais dénuée d'action & d'intérêt; elle est dans le genre de celles d'*Aristophane*, avec beaucoup moins d'imagination & de gaieté. Le caractère de *Sterling* est une mauvaise copie de *Francaleu*; *Nicole* n'est autre chose, que la *Nicole* du *Bourgeois Gentilhomme*, moins plaisante & moins naturelle. *Discord* est un composé du fourbe & du fat, mais la fatuité domine; ce caractère est peint fortement, & très-bien soutenu. Il n'y a que deux scènes dans toute la pièce qui soient de quelque mérite, & dignes de la bonne Comédie; celle de *Discord* avec ses coopérateurs, & l'entretien des Médecins. Le Dialogue est vif, étincelant de saillies; ce n'est pas l'esprit qui a manqué à l'Auteur, mais l'invention. Il n'y a point de plan, point de fable. Ce juge-

ment des Journaliſtes, eſt d'un ridicule, qui ne fait point rire; le procès du chien, dans les Plaideurs; le malade imaginaire, reçu Médecin; le Bourgeois Gentilhomme, qu'on fait *Mamamouchi*, ſont des farces à la vérité, mais des farces qui ont un but & un objet, des farces qui ſont plaiſantes; au lieu que le procès des Journaliſtes eſt une farce qui ne reſſemble à rien, qui ne ſignifie rien, & qui, au lieu de réjouir, fait pitié. Au reſte, nous ne devons pas en faire de reproche à M. *Cailhava*, c'eſt ce qui nous ſauve; ce dénouement-là eſt pour nous très-heureux. M. *Cailhava* a bien ſenti qu'on lui reprocheroit des farces groſſières; il a répondu d'avance à l'objection, en faiſant dire à *Smith* : « ils ſont plai» ſant tous ces petits Meſſieurs, (*les* » *Journaliſtes*) ne voudroient-ils pas » être traités comme *Alceſte*? comme » *Pourceaugnac*, morbleu! comme *Pour-* » *ceaugnac!* » M. *Cailhava* ſeroit bien glorieux ſans doute, ſi ſa farce valoit celle de *Pourceaugnac*; mais ce n'étoit point comme *Pourceaugnac* qu'il falloit traiter les Journaliſtes, c'étoit

comme les *Femmes savantes*, morbleu! c'étoit comme les *Femmes savantes*. Mais encore une fois, qu'il est heureux pour les Journalistes que M. *Cailhava* ne soit pas un *Molière*!

Je suis, &c.

LETTRE XI.

*Histoire de l'Astronomie Moderne, depuis la fondation de l'Ecole d'*Alexandrie *jusqu'à l'époque de 1782. Par M.* Bailly, *Garde des Tableaux du Roi, de l'Académie des Sciences, de l'institut de Bologne, & de l'Académie de Stockolm.*

Magni animi res fuit rerum naturæ latebras dimovere, nec contentum exteriori ejus conspectu introspicere, & in Deorum secreta descendere. SENECA, *Quæst. Nat. lib.* 6. *cap.* 5.

Tome troisième. A Paris, chez les frères Debure, *in-4°. de 414 pag.* 1782.

On attendoit depuis long-temps le

volume de l'Histoire de l'Astronomie Moderne, que j'ai l'honneur de vous annoncer, Monsieur; on craignoit que, dégoûté d'un travail aussi pénible, l'Auteur ne laissât reposer sa plume. Cependant nos craintes se sont évanouies, il vient de terminer ce tableau, aussi utile que curieux, & d'ajouter ce dernier ouvrage à nos plaisirs & à sa gloire.

Vous savez que cet éloquent Astronome écrit l'Histoire du Ciel, comme M. *de Buffon* a tracé celle de la terre; le crayon de M. *Bailly* anime tout ce qu'il touche, il attache, il intéresse, il transporte le lecteur. Les détails sont-ils didactiques & froids, il y joint des réflexions philosophiques qui en tempèrent l'aridité. Dévelope-t-il la sublime théorie du Problême des *trois corps*, il prête à la Géométrie des couleurs dont elle ne s'étoit jamais parée. C'est une statue décharnée, dont une draperie légère embellit les formes sans les cacher.

Le volume précédent n'avoit suivi l'histoire des progrès de l'Astronomie que jusqu'à l'année 1730,

Mais de nouveaux phénomènes ont produit des systêmes nouveaux. Ce troisième volume embrasse l'espace de cinquante années, intervalle fécond en grands Astronomes, & par conséquent en grandes découvertes; il commence par les voyages entrepris pour déterminer la mesure de la terre. C'étoit sans doute un beau spectacle que de voir les émules des Sages de l'antiquité braver les feux de l'Equateur & les glaces du Nord, pour interroger la nature, qui, comme les anciens oracles, semble ne se dévoiler aux hommes que dans les lieux innaccessibles. MM. *Godin*, *de la Condamine*, & *Bouguer*, partirent au mois de Mai 1735, pour se rendre au Pérou, & ce fut peut-être la première fois qu'on pénétra dans ce riche & malheureux climat, sans y être attiré par le vil appât de l'or. Ils s'enfoncèrent dans un pays sauvage, où les tigres venoient dévorer leurs provisions. Les animaux les moins malfaisans étoient l'amphibie Iguana à crête épineuse, & le Tatou, que la nature a couvert d'une armûre écaillée. Les insectes de ces forêts étoient le brûlant

Moustique & le vénimeux Maringouin; à ces incommodités se joignoient la difficulté des lieux & les ardeurs du ciel.

Les Savans, qui dirigeoient leur marche vers le pole de l'ourse, avoient à vaincre des obstacles peut-être encore plus insurmontables. Le génie, qui veille aux progrès de l'esprit humain, favorisa l'entreprise la plus périlleuse & la plus hardie. MM. *de Maupertuis*, *Clairaut*, *Lemonnier*, *Lecamus* & *Outhier*, trouvèrent un protecteur éclairé dans le Roi de Suede. Ce Prince sçut accueillir la science & les talens qui constituent la véritable grandeur des Rois. Assurés de sa faveur, & encouragés par son suffrage, les Académiciens pénétrèrent dans la Laponie, & se rendirent à Tornéo. Il faut lire dans l'Ouvrage de M. *Bailly*, les détails de leurs pénibles opérations, cette partie de l'Histoire astronomique étant peu susceptible d'extrait. On fut obligé, pour obtenir un plan dont le niveau fût parfait, d'attendre la congélation du fleuve, & par conséquent le retour de l'hiver. Cette saison se pré-

ſente dans ces contrées ſous un aſpect affreux : « le ſoleil ſe lève à peine vers » midi, les crépuſcules toujours longs, » les neiges de la ſurface de la terre, » les feux du ciel, c'eſt à-dire, les au- » rores boréales, donnent aſſez de lu- » mière pour travailler chaque jour pen- » dant quatre ou cinq heures. Mais ſi on » veut avoir une idée de ce travail, il » faut ſe repréſenter des habitans de » la zone tempérée, marchant ſur le » fleuve dans une pouſſière de neige, » haute de deux pieds ; chargés de » perches peſantes, qu'il falloit con- » tinuellement poſer ſur la neige & re- » lever ».

Le froid fit deſcendre à 37 degrés, la liqueur du thermomètre de *Réaumur*. La ſeule Eau-de-Vie réſiſtoit à l'action des frimats, mais il étoit difficile d'en boire ; les lèvres geloient en s'en approchant, on étoit obligé de les arracher toutes ſanglantes des bords du vaſe. Cette liqueur ne ſuffiſant pas, on creuſa des puits ſur le fleuve, dont l'eau n'arrivoit à la ſurface poudreuſe de la glace, qu'en perdant ſa fluidité.

Vous lirez avec intérêt, les diſcours

où M. *Bailly* traite des observations faites sur le passage de Vénus ; du retour de la Comète de 1682, & de la nutation. Mais ce qui vous plaira davantage, c'est le singulier phénomène que toutes nos connoissances ne peuvent expliquer, & qui sera peut-être à jamais le désespoir des Astronomes. C'est l'astre découvert en 1781, par M. *Hartchell*; il paroît petit, & sautille comme une étoile, tandis qu'il a le mouvement attribué aux Comètes. Il n'est point comme elles, environné de nébulosités, ni suivi d'une traînée étincelante. Son apparition a donné lieu à des opinions diverses ; on distingue sur-tout, celle qui nous fait regarder cet astre comme un second soleil. Il pourroit, suivant cette hypothèse, s'avancer vers nous avec les planètes qu'il entraîne dans son tourbillon, franchir l'espace par une longue série de siècles ; & s'approcher assez de notre globe, pour l'éclairer de sa lumière & lui prêter ses feux. Ce seroit sans doute un phénomène bien digne de fixer notre admiration, & d'exciter l'effroi de la postérité.

Vous

Vous serez étonné, Monsieur, des efforts que l'on a faits jusqu'ici pour renverser la barrière que la nature oppose à notre curiosité; & vous rendrez justice à M. *Bailly*, en donnant de justes éloge à la sagacité qui le caractérise. Son impartialité est aussi rare que ses talens; sa censure même, est aussi honnête que son cœur.

Parmi les découvertes qu'il annonce, celle de M. *Dupuis*, Professeur de Rhétorique au collège de Lisieux, mérite sur-tout d'être distinguée. On sait que ce savant a publié un système nouveau sur l'origine des constellations & des fables. J'ajouterois qu'il en est l'Auteur, s'il ne partageoit cet honneur avec l'Egyptien *Chæremon*. M. *Bailly*, en avouant que cette hypothèse est à la fois vraisemblable & ingénieuse, élève des difficultés qui l'engagent à la rejetter; il examine les trois sphères données par *Aben-Ezra*, & publiées par *Scaliger*, dans ses notes sur le Poëme de *Manilius*, sous les noms de *Persienne*, d'*Indienne* & de *Barbarique* ou *Egyptienne*. M. *Bailly* observe que la seconde n'a presque aucune analogie

avec les deux autres ; & semble inférer de cette assertion, que ces peuples n'ayant pas dessiné les mêmes hiéroglyphes sur la voûte céleste, ne doivent avoir aucune ressemblance dans leurs allégories astronomiques. L'erreur de cet Astronome, est d'avoir pris pour une seule constellation, ce qui n'étoit en effet, que l'aspect simultané de plusieurs astres ; il peut s'en convaincre aisément, en jettant les yeux sur les ouvrages des Astronomes orientaux. Il y verra que ces peuples, au lieu de nommer l'étoile éclipsée par les rayons solaires, se servoient pour la désigner, de la constellation qui fixoit son lever héliaque, soit à l'orient ou au couchant. C'est ce qui produisit le cycle de douze animaux ; période fameuse chez les Tatars, les Mongals, les Tangoutois & les Persans ; on la retrouve dans l'Atlas Sinicus de *Golius*, & dans la Grammaire Chinoise de *Fourmont*. *Bayer* fit graver autrefois à Pétersbourg, une médaille Chinoise, où ces douze astérismes étoient représentés. C'est dans ce même ordre que M. *Dupuis* les a décrits, &

qu'il a développé les signes de notre zodiaque, auxquels on doit les rapporter. C'est donc cette même méthode qu'il falloit employer pour décomposer la sphère Indienne; alors les différences apperçues par M. *Bailly*, disparoissoient; l'Inde, la Perse & l'Egypte avoient la même astronomie, & désignoient sous les mêmes astérismes, la voûte étoilée du ciel.

M. *Bailly*, toujours fidèle au systême qu'il a embrassé dans ses lettres sur l'atlantide de *Platon*, s'efforce de reporter le berceau du genre humain dans les glaces du nord, en y plaçant la première division du zodiaque. On est fâché de voir un Ecrivain aussi estimable, renouveller des opinions opposées à la tradition sacrée, & au sentiment des Historiens profanes.

Il invoque le témoignage de l'antiquité, lorsqu'il peut lui servir à combattre le systême de M. *Dupuis*; & le récuse lorsqu'il est contraire à ses propres idées. Tantôt il cite l'Histoire comme une autorité respectable, tantôt il la regarde comme un frivole roman. Le desir de se frayer une route

nouvelle, a égaré sa plume ; il a peut-être voulu, par la singularité de son hypothèse, donner à ses talens une illustration dont ils n'avoient pas besoin. Devoit-il courir après les bluettes du paradoxe, quand il avoit la flamme du génie ?

M. *Bailly* ne voit pas comment on peut accorder le sentiment de *Jablonski* & celui des anciens, sur le céleste hiéroglyphe du printemps, à moins qu'on n'admette une translation dans l'équinoxe. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de recourir à cette supposition. *Jupiter-Ammon*, peint sous la forme d'un homme avec des cornes de bélier, a pu être l'emblême du bélier céleste qui se levoit au printemps, tandis qu'*Hercule* étoit aussi le symbole du soleil, qui présidoit à la renaissance de la nature. Il suffit de jetter les yeux sur un globe, pour y observer que le lever acronyque de la constellation d'*Hercule*, fixoit le lever héliaque du bélier.

Le cycle de la période de douze ans, paroît à M. *Bailly* un zodiaque primitif, parce qu'il lui semble appartenir spécialement à des peuples pasteurs ;

il faudroit peut-être prouver avant tout si la chasse n'a point précédé la vie pastorale. Cette opinion, qu'on pourroit embrasser avec la même vraisemblance, ne donne aucune antériorité au cycle oriental. Mais ce qui peut fixer nos doutes sur cette matière, c'est que le cycle n'étant que le résultat des aspects sidéraux, n'a pu exister qu'après l'invention du zodiaque. S'il étoit possible d'admettre quelques probabilités sur un sujet obscurci par le voile du temps, on pourroit présumer que les vingt-sept constellations dessinées par les Brames, sont le plus ancien, & peut-être le premier monument des connoissances astronomiques. En effet, le Prêtre Indien étoit à la fois pontise & astrologue ; il étoit l'observateur du ciel & l'interprête de ses volontés. L'astrolabe & l'encensoir étoient dans la même main. Il renfermoit sa mystérieuse science dans l'enceinte de son sanctuaire, & ne laissoit voir au crédule vulgaire, que des fables allégoriques, dont celui-ci ne pouvoit percer l'obscurité. Telles étoient les incarnations de l'éternel *Vischnou*, &

les métamorphoses du protée *Somona-Khodom*. C'est donc dans les Pagodes de l'Indostan, qu'ont pu être conservées les premières observations : c'est du sein de ces temples idolâtres que sont émanées, selon le savant *Holwel*, la mythologie, les fables astronomiques, & les cérémonies religieuses des Egyptiens & des Grecs. Le *Schastah*, livre sacré des Indiens, dont le *Védam* n'est qu'un extrait, est devenu le livre des nations. La célèbre période de trente-six mille ans, a passé de l'Inde aux mages de la Kaldée, avec la fabuleuse division des quatre âges du monde. C'est à cette dernière époque annoncée depuis long-temps, que les aveugles orientaux attendent en tremblant la consommation des siècles, & la destruction de l'univers. L'Histoire de Persée est calquée sur celle du Dieu *Potrage* des Indiens. Le *Rustem* des Perses, est un héros revêtu de la peau d'une Panthère, comme *Hercule* l'est de celle d'un lion. *Ramchandra* & *Lachtman*, ressemblent entièrement à *Castor* & *Pollux*. Le *Koknous* des Indes est un phénix qui ramasse du bois, forme

lui-même son bûcher, allume le feu en agitant ses aîles, & se brûle pour renaître plus jeune & plus beau. Le sublime auteur des hymnes sacrées, semble faire allusion à cette ancienne fable, en disant, pseaume 103, *Tithaddes Ka neser Néouraki*; ta jeunesse va se renouveller comme celle de l'aigle. Les plus doctes rabins confirment ce prodige, en assurant que l'aigle se précipite en volant dans le feu, s'y consume, & renaît de sa féconde cendre.

Le *Balbader*, adoré sur la côte du Malabar, est le *Jupiter* laboureur des anciens. Il n'y a pas jusqu'à l'amour, dont on ne trouve le modèle dans le Dieu *Marmaden*, dont l'arc est formé d'une canne à sucre, courbée par un léger tissu de soie, & dont les traits sont des roses. Il me seroit facile, Monsieur, d'étendre ce curieux parallèle, & de vous montrer les sciences opposées dans leur marche à celle de l'astre du jour, s'avancer de l'aurore au couchant. Mais personne n'ignore les voyages d'*Apollonius* & du sage Pythagore.

Il me reste à vous parler du style

de M. *Bailly* : il est toujours correct, noble, animé, peutêtre trop philosophique. Veut-il retracer les avantages que les sciences peuvent retirer de l'homme qui cherche à connoître le globe qu'il habite, en le parcourant, il dit : « l'homme tranquille & sédentaire ne connoîtroit rien qu'imparfaitement, il n'occupe qu'un point dans un espace infini; la vue, le plus étendu des sens, est encore si bornée! d'ailleurs, elle le trompe, il ne voit bien que ce qu'il touche. Il faut donc qu'il se transporte pour tout voir, qu'il marche pour tout mesurer, qu'il change de place pour changer les apparences qu'il veut étudier & approfondir; en un mot, il faut que l'homme parcoure l'univers, la nature autant qu'il le peut, & qu'il s'applique lui-même, & successivement aux différentes parties de leur étendue, pour en saisir les détails & en déterminer les rapports. Les voyages entrepris de nos jours dans l'Europe, & savante & curieuse, sont un avantage des modernes sur les anciens habi-

» rans du monde. Jadis les peuples » étoient circonscrits ; ils étoient sé» parés par la jalousie & par la dé» fiance ; chaque nation vivoit à part, » sans presque aucune communica» tion à l'extérieur ; elle étoit concen» trée en elle-même, comme jadis, » dans nos mœurs antiques & simples, » on l'étoit dans sa famille. La so» ciété des peuples s'est étendue sur » le globe comme dans les villes la » société des hommes. Les connois» sances générales se sont multipliées, » peut-être aux dépens des affections » domestiques, & les sciences ont ga» gné ce que les mœurs ont perdu ».

Cette dernière réflexion vous paroîtra digne du Philosophe Génevois, qui écrivit avec tant d'énergie contre les arts, tandis qu'ils faisoient sa gloire & ses délices. La science est toujours une mère indulgente & tendre, qui se plait à caresser des ingrats.

Les nouvelles découvertes de ce siècle fournissent à M. *Bailly* un sujet vaste qu'il a orné de tous les charmes du savoir & de l'éloquence. « Le » temps, dit-il, a amené des phéno-

» mènes singuliers ; on a agité & souvent résolu des questions importantes : en même-temps la Géométrie s'est avancée, & a porté avec elle l'Astronomie ; mais les progrès que l'Astronomie doit à ce puissant secours, ne sont pas aussi sensibles que ceux qu'elle a faits seule & sans aide ; du moins les moyens du succès sont plus difficiles à décrire.
» Quand on a voulu suivre la cause primordiale dans tous ses effets, les premières conséquences épuisées, il a fallu descendre aux conséquences plus éloignées. Les difficultés sont devenues plus grandes, la route plus obscure, le succès moins sensible & moins éclatant. Les recherches actuelles sont environnées d'une espèce d'obscurité née de leur profondeur ; elles sont semblables à ces opérations exécutées dans le sein de la terre pour l'exploitation des mines. Les travaux commencent à la surface ; le voyageur arrêté, admire les premières richesses découvertes qui sont sous ses yeux, qui sont éclairées de la lumière du jour ; tout le reste est enseveli ponr lui ;

» s'il a le courage de descendre avec » les travailleurs, cette lumière vive » l'abandonne; il ne marche plus qu'à » la lueur des flambeaux, qui, dans » ces profondeurs, laissent toujours à » la nuit quelque chose de son obs- » curité. Mais si le Géomètre, com- » le Mineur, descend par une route » souterraine dans le sein de la na- » ture, l'historien est le voyageur cu- » rieux, qui, sorti de la mine, & » rendu à la lumière du jour, raconte » ce qu'il a vu. Il dévoile les mystè- » res de la nuit, &c. »

Cette comparaison, quoique très-ingénieuse, pourra paroître déplacée à ces Censeurs sévères, qui n'admettent dans une histoire de l'Astronomie, que l'exacte analyse des systêmes, & la juste attribution des découvertes. Cependant la forme de discours que M. *Bailly* a adoptée, n'exclut point ces ornemens du style où il a déployé les plus rares talens. On peut quelquefois prêter à *Uranie* le langage de la Muse de l'éloquence; j'oserois même avancer que l'instruction ne sera utile qu'aux initiés, tant

qu'on l'énoncera en termes obscurs & scientifiques. Rendons graces à M. *Bailly* de nous avoir *ouvert les cieux*, en renversant le mur d'airain élevé par une morgue pédantesque. On n'a point fait un crime à M. *de Voltaire* d'avoir tracé cette magnifique description du soleil :

Il (*Newton*) déploye à mes yeux par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante ;
L'émeraude & l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature,
Et confondus ensemble, ils éclairent nos yeux ;
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Voyez comment le même Poëte peint avec des couleurs aussi nouvelles que brillantes le phénomène des marées & l'ellipse des comètes ;

. . . Je vois l'humide empire

S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts,
La mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses
bords.
Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre;
Dans une ellipse immense achevez votre
cours,
Remontez, descendez près de l'astre des
jours,
Lancez vos feux, volez, & revenant sans
cesse,
Des mondes épuisés, ranimez la vieillesse.

Je vous citerai, avant que de finir, le commencement du cinquième discours où M. Bailly traite des constellations & des signes du Zodiaque. Son style s'est coloré, & son imagination s'est enflammée à la lueur des orbes lumineux qui roulent dans l'espace. Tel est son début : « rien n'est plus » imposant que le spectacle du ciel » étoilé, rien n'est plus propre à re- » muer l'imagination, & à réveiller » des idées de grandeur & d'étendue : » la nuit nous présente une multitude

» de flambeaux confusément épars sur
» une voûte apparente ; & tandis que
» la vue nous attache à ce spectacle ;
» la raison éclairée par les travaux des
» siècles, brise cette voûte, en rejette
» l'illusion, & ne voit plus qu'un in-
» finité de corps lumineux placés à
» des distances énormes, & des mon-
» des semés sans nombre dans des es-
» paces sans bornes : mais en même
» temps l'imagination se rappelle que
» l'homme a classé toutes ces étoiles,
» y a dessiné des grouppes, & leur a
» imposé des noms. L'ancienne histoire
» y est écrite, & la fable y est figurée ;
» les premiers Dieux y conservent un
» empire. Anciennes erreurs, vérités
» antiques, tout est écrit dans ce Livre ;
» & l'homme qui sait y lire, retrouve
» à la fois la grandeur majestueuse de
» la nature, la mythologie & les dé-
» bris des cultes, les leçons de la fa-
» ble & le souvenir de ses premiers
» ancêtres. Ces Dieux, si long-temps
» adorés, leurs avantures, leurs hauts
» faits, leur généalogie, consignés
» dans tant de Poëmes, leurs noms
» tracés dans le ciel, ont inspiré aux

» hommes la curiosité de pénétrer dans
» ces récits, de démêler ce qui appar-
» tient à la vérité ou à la fiction ; de
» deviner dans quel temps ont vécu
» ces personnages, dans quels lieux
» sont arrivés les faits rendus sacrés
» par une longue mémoire. Si la du-
» rée de la tradition est proportionnée
» à l'importance des choses, qu'y a-t-il
» eu de plus important que celles dont
» le souvenir a résisté aux siècles &
» aux révolutions qui ont changé plu-
» sieurs fois la face de la terre.

Les bornes que cette feuille me pres-crit, ne me permettent pas de multi-plier les citations. Je ne pourrois pré-senter que des détails superficiels d'un livre, dont l'ensemble & les rapports méritent d'être approfondis. J'y ren-voye les lecteurs éclairés, & ceux qui voudront l'être. Je m'estimerai heu-reux, si j'ai pu encourager ces der-niers en leur offrant l'astronomie dans son plus beau jour. Il doit être bien brillant ce jour, dont nous n'apperce-vons que l'aurore, si nous en jugeons par la longue durée de son crépuscule. Je me flatte qu'on rendra justice à l'im-

partialité qui a guidé ma plume ; si j'ai dévoilé quelques légères erreurs échappées à M. Bailly, j'ai rendu un juste hommage aux charmes de son éloquence & de son érudition ; mon esprit dans cette attribution étoit de moitié avec mon cœur. C'est en vain qu'on s'efforce de tout louer ; les ouvrages sortis de la main de l'homme ont toujours quelque défaut. On peut pallier les imperfections ; on ne les cache pas : l'éloge trop prodigué affadit le style, & l'éternel Panégyriste devient aussi ennuyeux que son Héros.

Je suis, &c.



LETTRE XII.

Essai sur l'Architecture Théâtrale, ou de l'ordonnance la plus avantageuse à une salle de Spectacle, relativement aux principes de l'Optique & de l'Acoustique ; avec un examen des principaux Théâtres de l'Europe, & une analyse des Ecrits les plus importans sur cette matière. Par M. Patte, *Architecte de S. A. S. Monseigneur le Prince* Palatin, *Duc régnant de Deux-Ponts. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins. 1782.*

DEPUIS plus d'un siècle la France se glorifie, Monsieur, d'avoir porté l'art Dramatique à un tel point de perfection, qu'aucune nation moderne n'a pu l'égaler ; mais ce que la postérité aura peine à croire, c'est que les chefs-d'œuvre des *Corneille*, des *Molière*, des *Racine*, &c. ayent été représen-

tés jusqu'ici sur des Théâtres mesquins, ridicules, incommodes, tandis que l'Italie offroit à nos Artistes le choix de plusieurs salles, sinon comme des modèles de perfection, du moins infiniment préférables à de gothiques parallelogrammes calqués les uns sur les autres.

L'Ouvrage que je vous annonce ne pouvoit paroître dans une circonstance plus favorable, & en même-temps plus rare, que celle où l'on voit s'élever presqu'à la fois, trois salles de Spectacles. Par l'analyse succinte que je vais faire de cet *Essai*, vous pourrez juger, Monsieur, des moyens plus ou moins avantageux qu'auront employés les constructeurs des nouveaux théâtres.

Le but des Ouvrages Dramatiques, comme l'observe M. *Patte*, est d'émouvoir le cœur par la terreur & la pitié, de mettre en action les exemples de vertu, de courage, de patriotisme, de délasser l'esprit, de corriger les mœurs par la peinture des ridicules, de charmer à la fois les oreilles & les yeux par l'imitation fidelle de la

nature, la magie des décorations & la pompe du spectacle. Sous quelqu'aspect qu'on envisage les jeux brillans de *Thalie*, de *Melpomène*, d'*Erato*, de *Terpsicore*, les agens de nos plaisirs sont toujours l'ouie & la vue ; il est donc indispensablement nécessaire de favoriser le développement de ces deux organes. L'Auteur donne à ce sujet une analyse du son, & de la manière dont il se propage. Après avoir décrit la formation des échos & les moyens de porter la voix à de très-grandes distances, tel que *la trompette parlante* du Chevalier *Morland*, à l'aide de laquelle on se faisoit entendre très-distinctement à plus d'une lieue, M. *Patte* applique au son la loi générale de la nature, suivant laquelle tout corps mu dans une direction oblique, & rencontrant un obstacle, est réfléchi sous le même angle. C'est ce qui détermine l'Auteur à préférer la forme elliptique (*) pour une salle

(*) On appelle ellipse une espèce d'ovale, nommé vulgairement l'*ovale du Jardinier*, qui differe des autres en ce qu'il n'a que deux points de centre.

de Spectacle, comme la plus propre à la répercussion de la voix; Mais je doute que cette forme soit la plus avantageuse, parce qu'il n'est pas moins essentiel de bien voir que de bien entendre. Nous reviendrons sur cet objet, après avoir jetté un coup-d'œuil sur les Théâtres anciens & modernes, dont on trouve la description dans cet ouvrage.

M. *Patte* ne trouvera certainement point de contrardicteurs dans le paragraphe qui traite de la vision, en disant que les meilleures places au spectacle sont celles en face du théâtre; mais admirez, Monsieur, jusqu'où peut aller le pouvoir de l'habitude & le ridicule abus d'une imitation servile. Les places d'honneur sont toujours situées sur les aîles, près de l'avant-scène, & offrent pour aspect l'intervalle grotesque des chassis, avec à l'incommodité d'avoir sans cesse la tête tournée vers l'action théâtrale, pour ne voir les acteurs que de profil, les décorations sans perspective, & l'effet de la pantomime sous un faux point-de-vue. Un temps viendra sans doute, où le goût

& la raison n'auront plus à gémir sur de pareilles inconséquences, où les places destinées aux Princes, lorsqu'ils viennent partager les plaisirs de la nation, seront situées au milieu, & revêtues d'une décoration noble, ingénieuse, analogue à leur usage, sans nuire à l'ordonnance générale.

Un autre défaut préjudiciable à beaucoup de spectateurs, c'est l'élévation démesurée des loges supérieures; il est démontré que le rayon visuel dirigé de haut en bas en deçà d'un angle de trente degrés déforme les objets par des raccourcis très-désagréables. Il résulte encore un inconvénient de l'excessive élévation des loges: le plafond se trouve alors trop éloigné de l'Acteur pour réfléchir la voix, au lieu qu'il seroit possible de lui faire produire cet effet, en ne le plaçant qu'à une hauteur relative à celle qu'on donneroit aux loges, en lui faisant prendre une courbure convenable & une surface unie. M. *Patte* conseille encore de revêtir d'une menuiserie le pourtour de la salle, qu'on ne doit jamais craindre de rendre trop sonore,

parce que les vêtemens des spectateurs absorbent toujours une grande partie de la voix.

Dans la description que fait l'Auteur des Théâtres antiques, on trouve des recherches curieuses & savantes sur leur formes, leur distribution, leur usage, la manière d'opérer les changemens de décorations peintes sur les faces de plusieurs prismes triangulaires, & posés verticalement sur des pivots. Ces immenses amphithéâtres contenoient vingt ou trente mille spectateurs assis, qui pouvoient entrer & sortir commodément par de nombreuses issues. On sait que les représentations théâtrales des anciens, se faisoient de jour & à découvert, ce qui n'étoit point favorable pour la voix des Acteurs, obligés de se faire entendre quelquefois à cent vingt pieds de distance. C'étoit pour y suppléer qu'on avoit imaginé des masques, & autres moyens détaillés dans l'ouvrage de M. *Patte*, afin d'augmenter l'organe des Acteurs; mais il faut convenir que ces moyens, quelqu'en fut l'effet, devoient être très-défec-

tueux. L'Auteur démontre à ce sujet la méprise de l'Abbé *du Bos*, qui avoit accrédité l'opinion absurde qu'un Acteur étoit chargé de la pantomime tandis qu'un autre chantoit ou déclamoit le même rolle; *Voltaire* fut le premier, dit M. *Patte*, qui releva cette erreur, en fit sentir le ridicule & l'impossibilité de rendre la chose praticable.

L'examen du Théâtre de Vicence offre le même intérêt : il fût construit en 1580, par le célèbre *Palladio*; l'on y représenta d'abord les Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, traduites en vers Italiens, & jouées par les Membres de l'Académie Olympique, qui avoient fait construire cet édifice. Une autre anecdote remarquable est, que la première Tragédie moderne, où les trois unités furent observées, la *Sophronisbe du Triffin*, fut jouée sur ce Théâtre. Sa forme intérieure est celle d'un ovale coupé sur le grand diamêtre, ce qui présente une vaste largeur, sur peu de profondeur; disposition préférable, peut-être, à toutes celles qu'on pourroit imaginer.

Les bornes de cette lettre ne me permettent pas, Monſieur, d'entrer avec vous dans les détails & les proportions des différens Théâtres de l'Europe, dont l'Auteur fait une deſcription très-exacte, & qu'on trouve deſſinés ſur la même échelle, dans les plans qui accompagnent l'ouvrage de M. *Patte*; je me borne ici à vous donner une idée ſuccinte de leur forme, afin d'apprécier celle qui offre le plus d'avantages & le moins d'inconvéniens.

Le Théâtre de Parme ne paroît point avoir été deſtiné pour des repréſentations Dramatiques (*); car, pourroit-on s'imaginer, qu'ayant ſous les yeux la forme régulière des Théâtres antiques & celle de celui de Vicence, on ait été choiſir un bizarre parallelogramme, arrondi ſeulement par l'extrémité qui fait face à la ſcène,

(*) On croit que cet édifice ſervoit à donner de petites Naumachies, ou Joûtes ſur l'eau, & que le baſſin étoit contenu dans l'eſpace, entre l'avant-ſcène & les gradins.

&

& dont l'ouverture du *proscenium* est par conséquent très-étroite, relativement à la longueur démesurée de la salle qui a cent-vingt pieds de longueur.

L'Auteur observe que dans un lieu clos, on n'entend point distinctement les articulations de la voix, au-delà de soixante-douze pieds, & que cette distance est à peu près aussi celle où l'on cesse de discerner les mouvemens du visage.

De tous les Théâtres modernes celui de Naples est le plus grand; sa forme n'a aucun rapport avec les précédens : c'est un demi cercle dont les côtés, depuis les extrémités du diamêtre, sont prolongés sur une ligne droite en se rapprochant jusqu'à l'ouverture de la scène. Ce que nous venons de rapporter, sur l'étendue naturelle de la voix & de la vue, doit faire présumer que l'excessive grandeur de la salle de Naples doit empêcher de voir & d'entendre ceux qui sont trop éloignés de la scène.

Le Théâtre le plus renommé de toute l'Italie est celui de Turin, si-

tué près le Palais du Roi & de plain-pied à son appartement. La salle intérieurement a la forme d'un ovale tronqué par l'avant-scène; le plafond en menuiserie forme une espece d'arc surbaissé, ce qui contribue à rendre la salle très-sonore. La loge du Roi est en face, ainsi que dans le Théâtre précédent; à l'autre extrémité de celui-ci, est un escalier à rampe douce, destiné à introduire des chevaux sur la scène, lorsqu'il est nécessaire de représenter des combats, des tournois, des évolutions militaires, comme cela est en usage sur plusieurs Théâtres d'Italie. L'avant-scène est richement décorée de colonnes corinthiennes; mais les loges qu'on y a pratiquées doivent nuire beaucoup à la répercussion de la voix, ce qui ne manquera jamais d'arriver lorsque la cupidité en fera construire dans cet endroit.

L'Auteur croit que le Théâtre de Milan, dont il donne le plan, a été incendié & rebâti depuis quelque-temps sur un autre dessin; on ne doit point regretter la perte du premier,

c'étoit une de ces ancienne ruelles allongées, à peu près pareilles à celles dont on a fait si long-temps usage en France. Parmi les huit salles de spectacles qui existent à Rome, l'Auteur a choisi celle d'*Argentine*, qui passe pour la plus agréable. Sa forme est à peu-près la même que celle du Théâtre de Naples; mais quoique beaucoup moins vaste, elle est peu favorable à la voix, qui se perd dans les coulisses, à cause du peu de saillie de l'avant-scène.

Depuis une douzaine d'années on a rebâti le Théâtre de Bologne, & afin de le préserver des incendies tout, jusqu'aux cloisons des loges, a été reconstruit en pierres & en briques; mais ces matières n'étant point revêtues de menuiseries occasionnent le défaut le plus préjudiciable à une salle de spectacle, celui de n'être point sonore. Sa forme est l'opposé des Théâtres précédens, c'est un demi-cercle, dont les côtés s'élargissent en approchant du *proscenium*. Le Théâtre de Florence, dit la *Pergola*, ressemble pour la forme à celui de Turin, c'est

un ovale tronqué; il a le même inconvénient que celui de Bologne, étant construit intérieurement avec les mêmes matières.

J'abrege, Monsieur, la description des autres salles; celle de Manheim a la forme d'une cloche, & la façade est décorée d'un ordre composite de la plus grande richesse. Le Théâtre de Berlin est entièrement isolé, comme le devroient être tous les spectacles publics (*); sa forme est à peu-près la même que celle du Théâtre de Bologne, Je ne vous parlerai pas de la dernière salle de l'Opéra de Paris, incendiée l'année dernière; vous vous rappellez, Monsieur, la forme & la richesse des ornemens de ce Théâtre, Celui de Bordeaux est le plus magnifique édifice de ce genre; il fait honneur aux talens de M, *Louis*, par la noblesse & l'ordonnance de l'architec-

(*) Depuis une vingtaine d'année le nombre des Théâtres qui ont été la proye des flammes est effrayant: Vienne, Milan, Stockholm, Venise, Lyon, Paris, Mantoue, Amsterdam, Saragosse, &c. en offrent de funestes exemples.

ture ; la forme intérieure de la salle est un cercle parfait, tronqué par l'avant-scène vers le quart de son diamêtre.

Les Théâtres de Londres sont en général de très-mauvais goût, & ont tous à peu-près la forme d'un éventail.

L'Auteur fait ensuite une analyse des différens ouvrages qui ont été publiés sur les salles de spectacles (*). J'ai tâché de vous rendre compte des observations les plus importantes qu'ils renferment, dans les réflexions que je me suis permises; mais en applaudissant aux idées neuves & aux profondes connoissances de M. *Patte* je pense, d'après le sentiment de plusieurs gens de l'art, que la forme elliptique à laquelle il donne la préférence ne paroît pas être la plus favorable, & qu'il seroit possible d'adopter celle du Théâtre de Vicence, déjà proposée par M. *Cochin*, avec les changemens & additions nécessaires. Si ce projet offroit quelques difficultés, re-

(*) Par MM. *Algarotti*, *de Chaumont*, *Cochin*, *Blondel*, *Noverre*, &c.

lativement à l'ouverture de l'avant-ſcène, il ſeroit facile de les lever. On ne peut diſconvenir que dans le ſyſtême de M. *Patte*, la direction de la voix ſembleroit d'abord exiger la forme elliptique ; mais la voix eſt-elle réellement beaucoup réfléchie dans une ſalle remplie de ſpectateurs ? L'Auteur convient lui-même que le ſon eſt preſqu'entièrement abſorbé par les vêtemens ; en un mot, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de conſtruire une ſalle de ſpectacle ſans qu'il y ait des places défectueuſes, ne doit-on pas choiſir la diſtribution qui en donne le moins ; & d'après la forme des différens Théâtres que nous venons de paſſer en revue, ne conviendrez-vous pas, Monſieur, que celle de celui de Vicence donneroit le plus grand nombre poſſible de places favorables, rapprocheroit davantage les ſpectateurs du théâtre, & les mettroit par conſéquent plus à portée de voir & d'entendre.

Pour mieux remplir ce double but on adoptera ſans doute les obſervations de M. *Patte*, relativement à la

construction des plafonds, de l'orchestre, à la disposition des loges, & à la manière d'éclairer la salle, en supprimant cet incommode cordon de lumières, placé au bord de l'avant-scène, qui éclaire d'une manière désagréable le visage des Acteurs & fatigue la vue d'une grande partie des spectateurs.

J'oubliois de vous faire remarquer, Monsieur, qu'on est assis à toutes les places dans tous les spectacles de l'Europe ; ce n'est qu'en France qu'on connoit l'usage incommode d'être debout, & pressés indécemment pendant trois ou quatre heures. On commence enfin à réformer cet usage gothique ; mais n'est-il pas singulier que ce soit les Théâtres forains qui, les premiers, en aient donné l'exemple? Il est un autre usage plus dangereux, & contre lequel on ne sauroit trop s'élever. En arrivant au spectacle, si l'on se place dans une loge, on s'y voit d'abord enfermé sous clef, & *comme en chartre privée*, d'où l'on ne peut sortir sans la permission d'une ouvreuse de loge ; jusqu'ici la chose

n'eſt que ridicule; mais ſi l'alarme d'un incendie ſe repandoit tout-à-coup dans la ſalle, que l'ouvreuſe, troublée par le danger, ou ne penſant qu'à ſa propre ſûreté, venoit à diſparoître, qu'elle ſituation alarmante pour des perſonnes enfermées! je ne connois point de termes pour caractériſer un pareil abus; & il eſt d'autant plus révoltant, qu'il n'eſt rien de plus facile pour y remédier. Diſons deux mots en paſſant du Théâtre François, dont l'Auteur n'a point parlé, parce que ſon ouvrage étoit ſans doute achevé avant qu'on fit l'ouverture de la nouvelle ſalle. Cette notice ſuffira pour en donner une idée à ceux de nos lecteurs qui ſont éloignés de Paris.

Un édifice public doit toujours avoir un caractère impoſant de grandeur & de nobleſſe, principalement s'il eſt deſtiné à décorer la capitale d'un royaume floriſſant; le goût & la convenance doivent encore préſider à ſa conſtruction & annoncer l'uſage auquel il eſt deſtiné. L'Hoſpice élevé pour ſoulager les maux de l'humanité

ſouffrante, ne doit point offrir le faſte, l'élégance & la grace d'un monument conſacré aux brillantes productions des Muſes & aux plaiſirs du public. Vous ſavez, Monſieur, que les Lettres, les Science, les Arts, contribuent d'une manière ſenſible à la gloire de la nation qui les protège & les encourage; mais on ne remarque peut-être pas aſſez qu'ils concourent encore à ſon avantage : appliquons ce que nous venons de dire à l'un des beaux Arts, à l'Architecture. Au lieu de ces pitoyables jeux de paulme, qui ont ſervi ſi long-temps aux repréſentations dramatiques, ſi la France eût poſſédé des Théâtres dignes des chefs-d'œuvre dont elle s'honore, quelle affluence d'étrangers de tous les états auroit-on vu s'empreſſer à venir admirer ces monumens pompeux (*), com-

(*) Ce que nous diſons des Théâtres peut s'appliquer également à nos Baſiliques, à nos Palais, & aux célèbres productions de la peinture & de la ſculpture, qu'on ſe diſpoſe maintenant à réunir dans la plus ſuperbe galerie de l'Europe.

me on les voit se porter en Italie, pour visiter les chefs-d'œuvres que renferme ces belles contrées. Jettons maintenant un coup-d'œil sur le nouveau Théâtre François; voyons s'il remplit l'idée qu'on devoit s'en former, & qu'on avoit droit d'attendre du génie de M. *de Wailly*.

De grandes & nombreuses avenues conduisent à ce spectacle; sous un vaste toît, surmonté d'une girouete, s'avance un petit péristyle d'ordre dorique, qui communique à une galerie couverte faisant le tour de la salle. Cette galerie seroit très-commode si elle étoit plus spacieuse, & s'il ne falloit pas descendre, à découvert, neuf marches & en remonter neuf autres pour passer sous le péristyle. J'ignore pour quelle raison l'Artiste nous a conservé l'aspect gothique du comble de cet édifice, qu'il eût été facile de masquer, en faisant choix pour le péristyle de l'ordre corinthien, surmonté d'un attique & couronné d'une balustrade. Le Théâtre de Bordeaux offroit un excellent modèle en ce genre; passons à l'intérieur. On arrive par

deux grands escaliers à un très-beau vestibule qui conduit aux premières loges, aux foyers, &c. celui du public ne me paroît pas d'une proportion assez grande, ni d'un style assez noble; on auroit pu lui donner la forme d'un petit temple consacré aux mânes des grands hommes dont les bustes auroient décoré l'enceinte. L'intérieur de la salle est d'une forme circulaire, le coup-d'œil en est agréable, mais la voix s'y fait entendre difficilement par les obstacles que je vous ai fait remarquer ci-devant; je ne vous parle point des douze signes du Zodiaque, qui n'ont nul rapport à l'art Dramatique, mais j'observe que la teinte grise dont est revêtue la salle n'est point favorable pour faire ressortir les spectateurs, ce qui la fait paroître déserte. Il seroit facile de rectifier la plupart de ces défauts, par les moyens indiqués dans l'Ouvrage de M. *Patte*; mais quoi qu'il en soit, ce Théâtre est encore le plus noble, le mieux distribué & le plus agréable qui ait été construit à Paris.

M. *Bonnet de Bois-Guillaume*, Ar-

chitecte, fit paroître en 1778 un projet de salle de spectacle pour la Comédie Italienne. Il proposoit d'élever ce Théâtre sur la place du pilori, débarrassé des chetives masures qui l'environnent, & de transporter le marché dans le cimetière des Innocens, dont l'Auteur prévoyoit déjà l'interdiction. Cette situation dans le centre de la ville eût été favorable au public, & auroit embelli le plus hideux quartier de la capitale. La salle devait être isolée, de forme circulaire, & décorée à l'extérieur d'un grand vestibule & d'une galerie couverte regnant au pourtour. Il est à présumer qu'au théâtre que l'on construit maintenant pour la Comédie Italienne, qui exige une autre dénomination, on préviendra les erreurs que l'expérience aura fait appercevoir.

Nous ne parlerons point de celui de l'Opéra qui n'est que provisoire, mais il faut espérer que le théâtre qu'on a dessein de construire pour ce spectacle, aura tout un autre caractère à l'extérieur; qu'il sera isolé, commode, sûr, qu'on n'y verra plus

ce gothique emplacement appellé parterre; qu'il sera assez vaste pour y introduire des chevaux, lorsque la pompe du spectacle l'exigera, & que Paris, émule d'Athènes & de Rome, n'aura rien désormais à envier à ces deux villes superbes dans l'ordonnance & l'exécution du plus utile comme du plus noble de ses amusemens (*).

Je suis, &c.

(*) Qu'on permette au peuple des spectacles forains, ce délassement peut lui être plus avantageux que ces lieux de débauche crapuleuse, où des excès honteux altèrent périodiquement sa santé; mais il faudroit faire tourner tous ces petits spectacles à son instruction, & supprimer à jamais celui qui offre cette vile arène ressemblant à une boucherie, & digne des siècles les plus barbares.

SPECTACLES.

COMÉDIE ITALIENNE.

On a remis à ce théâtre, *les Trois Sultanes*, Comédie en trois actes. C'est de toutes les productions de M. *Favart*, celle dont le mérite est le plus solide & le plus indépendant des circonstances. Cette pièce se soutient & se soutiendra toujours, parce qu'elle est fondée sur un intérêt bien cher à cette partie de la nation, qui décide chez nous du sort des ouvrages d'esprit. Le triomphe d'une jolie femme sur un des plus fameux conquérans de l'Asie; cette opposition de la galanterie Françoise, avec la grossièreté Turque, doit plaire infiniment dans un pays où les femmes sont Souveraines. Cette Comédie ne doit pas uniquement son succès au suffrage des femmes. Les gens de lettres y admirent une connoissance profonde du cœur humain, & un développement de senti-

mens, gradué avec tant d'art, qu'il supplée au défaut d'action; c'est la finesse de *Marivaux*, avec bien plus de naturel dans le style; la versification est légère & brillante; on a applaudi un grand nombre de tirades du coloris le plus frais; & il n'y a pas de scène, qui n'offre une foule de traits pleins de délicatesse & de grace. On est étonné que l'Auteur, dont le goût est si exercé, ne fasse pas disparoître quelques longueurs; entr'autres, les réflexions sur l'utilité de la haîne, que *Roxelane* débite au Sultan, dans le premier acte; quelque soit la passion du public pour les sentences, même les plus déplacées, il a toujours écouté d'un air glacé, cette diatribe pédantesque de *Roxelane*, terminée très-malheureusement par cette chûte.

Faut-il l'épargner? Non.

L'interrogation & la réponse négative, sont d'un froid mortel dans cet endroit; & le silence des spectateurs auroit dû avertir M *Favart*, de renfermer toute cette morale inutile dans ce seul vers:

L'amitié dort, la haine veille.

Le chant, la danse, contribuent à remplir les vuides de la pièce, dont les deux premiers actes sont un peu languissans. Elle a perdu à cet égard, plusieurs des agrémens, qui dans sa naissance l'ont rendu si célèbre. Mademoiselle *Catinon*, qui réunissoit aux dons de *Thalie*, les talens de *Terpsicore*, produisoit le plus grand effet; lorsqu'à la fin du second acte, elle dansoit en présence du Sultan, au milieu des odalisques du sérail, qu'elle surpassoit infiniment, par ses grâces & sa légèreté: *Soliman* & les spectateurs, balançoient un moment entre les attitudes voluptueuses d'*Elmire*, & la gaieté folâtre de *Roxelane*: l'actrice, qui depuis a rempli ce rôle, n'ayant pas les mêmes dispositions pour la danse, se contente de se présenter au Sultan, environnée des esclaves du sérail, en faisant quelques pas gracieux, & l'effet théâtral est manqué totalement. Pour comble de malheur, on s'est avisé de changer l'ancien air de danse, [*laissons-nous charmer du plaisir d'aimer*] pour en substituer un autre qui a moins de mélodie: on a aussi changé l'air que

chantoit *Roxelane* en s'accompagnant de la harpe, [*maudit amour, raison févère*]; & celui qu'on a mis à sa place est plus chargé de notes, mais bien moins naturel & moins expressif: Madame *Favart* autrefois s'accompagnoit elle-même de la harpe avec une grâce ravissante, & qui contribuoit beaucoup à l'illusion; c'est encore un avantage que la pièce a perdu. Mademoiselle *Desglands*, qui jouoit le rôle de *Délie*, étoit telle que Milady *Montagu* nous peint les femmes des Turcs. Sa figure & sa taille, annonçoient une véritable Circassienne; sa voix facile, brillante & légère, fortifioit encore le sentiment que sa vue avoit excité; on se croyoit vraiment transporté dans le sérail de *Soliman*.

On connoît les rares talens de Madame *Dugason*; sa finesse, sa gaieté, sa vivacité; sa physionomie piquante & animée, convenoient parfaitement au personnage de *Roxelane*; elle l'a joué avec beaucoup de succès, & le public lui a témoigné sa satisfaction, par des applaudissemens réitérés. Si elle conserve ce rôle, & qu'elle veuille l'étu-

dier un peu plus à fonds, je suis persuadé que dans certains endroits, elle mettra un peu plus de noblesse & de bienséance ; qu'elle saisira mieux la nuance qui sépare l'étourderie, & l'air de liberté qui plaît, d'avec la hauteur & l'impudence qui révoltent ; elle supprimera sur-tout les éclats de rire trop fréquens, qui même en France seroient contraires au bon ton & à la politesse. J'avoue que Madame *Dugason* embellit ces défauts légers par un charme si séduisant, qu'elle les fait aimer aux spectateurs ; mais une aussi grande actrice doit tendre à la perfection de son art, & se montrer plus jalouse de mériter les applaudissemens, que de les obtenir.

Je suis, &c.



LETTRE AU RÉDACTEUR DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Sur l'origine des Cartes.

MONSIEUR.

LES Auteurs d'un fameux Dictionnaire (*) imprimé en 1734, ont décidé que l'invention des cartes étoit dûe à leur patrie ; & cette merveilleuse décision qu'on auroit dû graver sur l'airain & le porphyre, n'a été confiée qu'au papier. Nous avons lû, dans ce grand Livre enrichi de caractères bien moulés, que le mot *naïbes* ou *naïpes*, qui signifie des cartes en Espagnol, étoit particulièrement formé des deux consonnes N. P. lesquelles étoient visiblement les lettres initiales du nom de *N*icolas *P*epin, célèbre Marchand Cartier. Or, rien n'est mieux prouvé, ni plus ingénieux que cette étymologie. Il est bien dommage qu'elle n'appartienne à ces Messieurs que comme

(*) De l'Académie de Madrid.

la jument *Borak* appartenoit à Mahomet. On espère qu'ils voudront bien partager la brillante auréole qui couronne leurs fronts illuminés avec un doux Consulteur du Saint-Office de l'Inquisition, Don Sebastien Cobarruvias, (*) qui les a précédés dans cette découverte de cent vingt-trois années seulement, ce qui comparé aux Myriades séculaires de l'éternité, n'est qu'une bagatelle. Ces scientifiques personnages se sont affublés des dépouilles de Monseigneur le Licentié, parce qu'il étoit défunt, & qu'il ne pouvoit plus couvrir les épaules de leurs Seigneuries d'un *Sambenito* galamment enluminé. Ce n'est pas tout encore : ils ont ôté très-incivilement à *Maître Gringonneur* la gloire d'avoir inventé les cartes pour amuser un de nos Rois, tourmenté par la maladie & les Médecins. Pendant que toutes les Académies d'Europe se disputent l'honneur de cette utile invention, l'Académie

(*) Tesoro de la lengua Castellana o Espanola, imprimé à Madrid en 1611, feuillet 560.

Arabesque prend la liberté d'exposer ses droits, le mot *Naïbe* est Arabe, il signifie l'*inconstance de la fortune* ou le *hazard*. Il est donc de la dernière évidence, au jugement de leurs Seigneuries Musulmanes, que les Italiens ont reçu les cartes des Allemands, ceux-ci des François, qui les tenoient des Espagnols, à qui elles avoient été communiquées par les Goths & les Arabes, qui les avoient dérobées aux Grecs, qui les devoient aux Pélasges & aux Egyptiens. Nous voilà donc dispensés de croire à Nosseigneurs les Auteurs de l'énorme Dictionnaire, puisque nous n'ambitionnons pas leur fauteuil, à *Maître Jacquemain Gringonneur*, puisque nous ne sommes pas malades, & à Monseigneur le Licencié Don *Sebastien Cobarruvias* y *Orozco*, Chapelain, *Gymnasiarque*, Chanoine de l'Eglise de Cuença, & Consulteur du Saint Office de l'Inquisition, puisqu'il ne peut plus nous brûler.

Si quelque Censeur pointilleux, car il s'en trouve toujours, s'obstinoit à ne pas reconnoître dans les antiquités Egyptiennes le type des cartes à jouer,

il voudra bien se ressouvenir de la merveilleuse invention des lunettes. On sait que tous les Historiens en ont fait honneur à l'Italien *Degli Armati*; & cette erreur a germé dans les têtes savantes comme dans les cerveaux mal organisés, dont ce pauvre Univers abonde. Mais pour faire triompher la vérité, il suffira de jetter les jeux sur le tableau de la Circoncision, peint par *Sigoli*. On y verra deux petits disques transparens posés sur le nez du Grand-Prêtre. Il est donc évident que les Pontifes Hébreux faisoient usage de verres optiques, il y a mille sept cent quatre-vingt-deux ans huit mois & vingt jours, & que les nez ne sont guères plus anciens que les lunettes.

Je suis, &c.

Académies.

L'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille, a proposé pour les sujets des prix qu'elle distribuera

l'année prochaine, le jour de Saint-Louis :

1°. L'Éloge de M. *de Vendôme*,
2°. L'Éloge de *Coock*,
3°. L'Électricité, Ode.

Chacun de ces Prix est une Médail d'or de la valeur de 300 livres ; les ouvrages seront adressés francs de port à M. *Mouraille*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, & ne seront reçus que jusques au 15 Août.

On trouve chez Mérigot le jeune, *Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, les livres nouveaux suivans :*

Guide ou Traitement dans les maladies les plus graves, & les plus fréquentes ; *in*-8°. broché, 4 liv.

Nouveau Recueil de Poësies anciennes & modernes, 2 vol. *in*-12 broc. 4 liv.

Elemens de Physique générale ; par M. le Comte *de la Cepede*, *in*-12. tom. premier, broc. 2 liv.

Mémoires *de Gourville*, 2 vol. *in*-12. nouv. édit. 1782, rel. 5 liv.

Vie du *Dauphin*, père de *Louis XV*, 2 vol. *in*-12, rel. 6 liv.

Ecole des Mœurs, ou Réflexions sur les maximes de la sagesse. Par M. l'Abbé *Blanchard*, 3 vol. *in*-12 r. 9 l.

Sermons de M. l'Abbé *Poule*, 2 vol. *in*-12, rel. 4 liv.

Troisième Voyages de *Cook*, 1 vol. *in*-8°. br. 5 liv.

Les Contemporaines du commun; par M. *Retif de la Bretone*, tom. 1, 2, 3 & 4, *in*-12 broc. fig. 9 liv.

Jérusalême délivrée, 2 vol. *in*-12, belle édit. traduit de l'Italien, rel. 6 l.

Illiade d'*Homère*, traduit du Grec, 2 vol. *in*-12, rel. 7 liv. 4 f.

Amusemens innocens, 1 vol. *in*-12, rel. 6 liv. 2 liv. 10 f.

Portefeuille d'un Physicien, 2 vol. *in*-12, reliés en un, 3 liv. 12 f.

Oranographie ou contemplation du Ciel, 1 vol. *in*-12, petit papier, broché, 1 liv. 4 f.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

*Lettres d'*ABAILARD *&* *d'*HELOISE, *nouvelle traduction, avec le texte à côté. Par* J. F. Baſtien. *A Paris, chez l'Editeur, Libraire, rue du petit Lion, près de la nouvelle Comédie Françoiſe.*

ABAILARD eſt beaucoup plus célèbre par ſes amours que par ſes écrits; peu de perſonnes ſavent qu'il enſeigna la philoſophie & la théologie avec le plus grand ſuccès; tout le monde ſait qu'il montra le latin à la niece du Chanoine *Fulbert* : ſon traité fameux ſur le Myſtère de la Trinité, eſt aujourdhui parfaitement in-

connu, mais personne n'ignore le funeste dénouement de son intrigue avec *Héloïse*. On sera peut-être surpris qu'un grave Professeur hérissé de toutes les subtilités de *Scot*, enfoncé dans la doctrine des abstractions & des universaux, ait été versé dans la science de la galanterie. Quel assemblage étonnant d'une érudition sauvage & pédantesque, avec les talens les plus agréables! cet homme qui passoit sa vie à étudier les dégrés métaphysiques, & les cathégories d'*Aristote*, savoit égayer cette triste occupation par les charmes de la poësie & de la musique; il faisoit de jolies chansons, & les embellissoit encore par les agrémens de sa voix. Après avoir donné ses leçons & secoué la poussière de l'école, il portoit dans les sociétés cette politesse, cette aisance, cet art de plaire & de séduire qui ne s'acquiert que par le commerce du monde; joignez à ces avantages une figure intéressante & une fortune honnête, & convenez qu'*Abailard* étoit un Professeur de Philosophie comme il n'y en a point.

Les victoires éclatantes qu'il rem-

porta ſur ſes rivaux, & l'affluence des écoliers qui s'empreſſoient de l'entendre, prouvent qu'il avoit de l'eſprit, & qu'il ſavoit aſſaiſonner mieux qu'un autre ces ſottiſes qu'on décoroit alors du nom de philoſophie; mais la manière dont il ſe conduiſit avec *Héloïſe*, ne donne pas une idée avantageuſe de ſon cœur. Plus ambitieux que tendre, plus ſenſible à ſon intérêt qu'à l'honneur de ſa Maîtreſſe, il voulut cacher au public les nœuds qui l'uniſſoient à *Héloïſe*, de peur que ce mariage ne lui fit tort dans l'eſprit de ſes diſciples, & ne nuiſit à la réputation de ſon école. On s'imaginoit alors qu'une femme ne pouvoit que détourner un Profeſſeur des ſoins qu'il devoit à ſa claſſe, & rallentir ſon amour pour l'étude : les écoliers n'avoient pas de confiance aux leçons d'un homme marié; voila pourquoi *Abailard*, extrémement jaloux de conſerver ſa gloire ſcholaſtique, aima mieux expoſer ſa femme à des ſoupçons humilians, que de s'expoſer lui-même à perdre quelques auditeurs. Ses précautions furent pouſſées ſi loin,

que pour démentir les bruits qui se repandoient au sujet de son mariage, il força *Héloïse* de se retirer chez les Religieuses d'*Argenteuïl*.

La bassesse d'*Abailard* fit éclater davantage les sentimens nobles & délicats de son épouse : *Héloïse*, contente du titre de Maîtresse d'*Abailard*, & lui sacrifiant tout, jusqu'à son honneur, s'étoit opposée à ce mariage aussi vivement qu'un autre l'eût demandé, & quelqu'injurieux que le secret fut pour sa gloire, elle le gardoit avec un soin scrupuleux. Des Ecrivains enthousiastes se sont étonnés que dans un siècle barbare il se trouvât un exemple d'une passion si vive : ils n'ont pas songé que le véritable amour ne peut gueres exister que dans des siècles barbares, où les âmes ont plus d'énergie & moins de distraction, où l'on ne connoît ni les charmes de la société, ni le luxe, ni les arts, ni ces amusemens qui trompent le cœur ; où la solitude & l'ennui donnent aux sentimens un degré prodigieux de force & d'activité. Ces grands philosophes ne devoient donc pas s'éton-

ner que l'amour régnât dans un siècle barbare. Ce qu'ils devoient observer, c'est que les âmes fortes & capables des grandes passions, sont très-rares dans tous les siècles; c'est qu'*Héloïse* par ce sacrifice d'un bien que les femmes chérissent plus que la vie, par cette humiliation volontaire, dont elle faisoit une espèce de gloire, a porté jusqu'au comble le delire de l'amour, & qu'il n'a peut-être jamais existé de femme plus passionnée: car le propre de l'amour est d'absorber tous les autres sentimens, & de nous rendre insensibles à tout. Il ne connoît ni ménagements, ni réserves, ni bienséances, & nous indentifie tellement avec l'objet aimé que nous n'avons plus d'autre gloire que la sienne, d'autre intérêt que le sien, & que nous n'existons en quelque sorte que dans lui. Je ne prétends pas approuver une passion aussi extravagante & aussi funeste: *Héloïse* aveuglée, oublioit les devoirs les plus sacrés, & se manquoit essentiellement à elle-même. Je remarque seulement qu'il y a bien peu d'âmes capables de ce dé-

tachement absolu de son être, de cet abandon de soi-même, criminel sans doute dans son objet, mais héroïque dans ses effets.

Forcé d'ensevelir dans un cloître sa honte & sa douleur, le malheureux *Abailard*, par la jalousie la plus injuste, & par une précaution qui marque bien la petitesse de son caractère, exige qu'*Héloïse* se consacre à Dieu par des voeux solemnels, avant de s'engager lui-même dans l'état Monastique ; il craignoit sans doute qu'*Héloïse* voyant son époux lié irrévocablement, ne voulût conserver sa liberté pour en abuser ; il ne connoissoit pas l'âme d'*Héloïse*, il n'en étoit pas digne.

Dans la solitude comme dans le monde, *Abailard* paroît toujours dévoré de cette ambition à laquelle il avoit déjà sacrifié sa femme : par-tout il s'érige en réformateur, par tout il invective contre les vices & les désordres des Moines. Les Moines, persuadés que le seul chagrin de sa disgrace lui inspiroit cet amour de la réforme, ne peuvent souffrir qu'il

blâme en eux les plaisirs dont l'usage lui est interdit ; par-tout on le chasse, on le persécute, on attente à sa vie : à Saint-Denis il s'avise de dire que le patron de cette Abbaye n'est pas le véritable Saint-Denis l'Aréopagite ; il s'imaginoit peut-être que cette assertion alloit donner lieu à des disputes où il feroit briller son érudition ; mais les Moines assez convaincus que l'opinion étoit fausse, parce qu'elle étoit contraire à leurs intérêts, ne s'amusent point à disputer avec *Abailard*, & pour tout argument ils veulent le livrer à la justice, & le font passer pour un criminel d'état.

Dans le trouble d'une vie errante, il trouva quelques momens pour composer des ouvrages qui furent pour lui une source de nouveaux chagrins, il fut accusé d'hérésie, traîné devant les Conciles, condamné comme un novateur téméraire ; ses ennemis triomphoient par tout, & même au fond des deserts il ne connut jamais le repos. Tandis que la tendre *Héloïse*, au sein de sa retraite, déchirée par l'amour & par la religion, s'efforçoit

d'arracher de son cœur des souvenirs trop chers, l'ambitieux *Abailard*, en proye à son inquiétude naturelle, avide de la gloire qu'il sembloit fuir, se tourmentoit sans cesse pour signaler encore son existence sur la terre, & ne rencontroit de toutes parts que des dégoûts & des persécutions.

Une lettre qu'*Abailard* avoit écrite à un de ses amis, & qui contenoit le récit de ses malheurs, étant tombée entre les mains d'*Héloïse*, alors retirée au Monastère du Paraclet; cette tendre épouse, vivement touchée des infortunes & des disgraces d'un homme qui lui étoit si cher, lui écrivit pour lui reprocher son indifférence, & lui demander des consolations. Telle fut l'occasion de cette correspondance intéressante.

Plusieurs passages de la première lettre confirment l'idée que j'ai donnée du caractère d'*Abailard*. Uniquement occupé de ses querelles avec les Moines & de ses disputes de controverses, il oublioit la malheureuse *Héloïse*, & ne daignoit pas s'informer de son sort. « Dites-moi, s'écrie-

» dans l'amertume de son cœur, cette
» veuve délaissée, dites-moi, si vous
» le pouvez, les motifs qui, depuis
» ma retraite, dont vous êtes seul
» l'auteur, vous ont engagé à m'ou-
» blier au point de ne recevoir au-
» cune consolation ni par votre pré-
» sence ni par vos lettres. Avouez-le,
» si vous l'osez, ou je serai forcée de
» dire ce que j'en pense moi-même,
» ainsi que tout le monde : c'est plu-
» tôt la passion que l'amitié, l'ardeur
» de la jouissance, que l'amour qui
» vous ont attaché à moi; lorsque la
» cause de vos plaisirs a cessé, vos at-
» tentions & vos soins ont disparu.
» C'est moins, mon très-cher, ma ma-
» nière de penser que je vous expose,
» que celle du monde entier. Plût à
» Dieu que je fusse seule à vous ju-
» ger ainsi, & que votre amour trou-
» vât quelqu'excuse qui pût soulager
» ma douleur.... Puisque je suis pri-
» vée de votre présence, consolez-
» moi au moins par vos lettres & vo-
» tre éloquence. *Si vous portez de l'ava-*
» *rice dans les mots*, quelle sera votre
» libéralité dans les choses. J'avois

» cru jusqu'à présent mériter beaucoup
» de votre part, puisque j'ai tout fait
» pour vous, & que j'ai toujours res-
» pecté vos ordres. C'est votre volonté
» & non ma dévotion qui m'a forcée
» de soumettre ma jeunesse à la règle
» d'un Monastère. C'est donc en vain
» que je me suis sacrifiée, si vous ne
» m'en tenez aucun compte; car quelle
» récompense dois-je attendre de
» Dieu, pour l'amour duquel il est
» constant que je n'ai encore rien fait?
» je vous ai suivi, *enfin* je vous ai pré-
» cédé dans les vœux que vous avez
» prononcés. Vous avez craint sans
» doute que je ne suivisse l'exemple
» de la femme de *Loth*, (*qui regarda*
» *derrière elle*) & vous avez *fait précé-*
» *der mon sacrifice au vôtre*. Je n'ai gé-
» mi, je l'avoue, & je n'ai rougi
» que du peu de confiance que vous
» aviez en moi; moi, Dieu le sait,
» qui n'aurois pas balancé à vous sui-
» vre, même à marcher devant vous
» *dans les enfers*, si vous l'eussiez or-
» donné? car mon esprit m'avoit aban-
» donnée pour être avec vous, &c. ».
En lisant ces plaintes on ne peut

ſe défendre de l'indignation la plus vive contre *Abailard*. Quelle femme mérita jamais mieux d'être aimée qu'*Héloïſe ?* Quelle femme eut le cœur plus généreux & plus tendre ? Avec quel plaiſir elle s'humilie pour exalter ſon époux ! quelle ſoumiſſion aveugle à ſes volontés ! L'humilité eſt le caractère des âmes aimantes, & l'amour violent fait toujours des eſclaves. « Jamais, Dieu le ſait, je n'ai cherché » autre choſe en vous que vous-même, c'eſt pour vous ſeul que j'ai » brûlé, & non pour ce qui étoit à » vous. J'ai moins compté *ſur les* » *droits de l'alliance, de la dot, de mes* » *jouiſſances futures & de mes volontés,* » *que je n'ai cherché, comme vous le* » *ſavez, à ſatisfaire toutes les vôtres.* Si » le nom d'épouſe paroît plus grand » & plus ſaint, celui d'amie, de maî» treſſe même, s'il ne vous eût été » odieux, auroit toujours été plus » doux à mon cœur : *car je me ſerois* » *humiliée, d'autant plus que j'aurois* » *compté ſur une plus grande bienveil-* » *lance de votre part, & qu'ainſi j'au-* » *rois ménagé toute atteinte à la gloire*

» *de votre excellence.......* Je prends
» Dieu à témoin que, si *Auguste*,
» Souverain du monde entier, m'eut
» offert le titre de son épouse, qu'il
» m'eut assuré à jamais le commande-
» ment de l'univers, je me serois cru
» plus honorée, & que j'aurois été
» plus flattée du nom de votre maî-
» tresse que du titre d'Impératrice.....
» Quels Rois & quels Philosophes ont
» atteint votre réputation? Quel royau-
» me & quelle ville n'a pas desiré de
» vous posséder? chacun ne s'est-il
» pas empressé de *voler après vous tou-*
» *tes les fois que vous vous êtes montré*
» *en public, ou que vous vous en êtes*
» *retiré?* Quelle épouse! quelle fille
» n'a pas brûlé pour vous en votre
» absence, *& dont votre présence ne re-*
» *doublât les feux?* Quelle Princesse,
» quelle Reine même n'a pas envié
» & ma joie & mon lit? Vous aviez,
» je l'avoue, deux talens auxquels il
» étoit impossible de résister, celui
» de parler & de chanter avec grace.
« Jamais personne ne les a possédés
» *à votre dégré.* C'est avec ces talens
» que dans vos délassemens vous avez

» composé ces vers si amoureux & si
» agréables, dont le sujet & la mélo-
» die font les délices de tout le monde;
» ensorte *qu'occupé continuellement à les*
» *réciter ou à les chanter*, votre nom
» étoit sans cesse présent à la mé-
» moire de chacun, &c. »

Jusqu'ici, Monsieur, plus occupé des choses que des mots, je n'ai considéré que les idées d'*Héloïse*, sans me permettre aucune réflexion sur le style de son interprête : je vois avec peine, je vous l'avoue, que des sentimens aussi beaux ne sont pas toujours rendus en françois avec assez de netteté ni même d'exactitude. *Portez l'avarice dans les mots*, est une façon de parler peu élégante. *Héloïse* dit : *frustra te in rebus dapsilem expecto, si in verbis avarum sustineo*, ce qui signifie : *quels effets puis-je attendre de votre libéralité, si pour moi vous êtes avare, même de vos paroles ?*

Je vous ai suivi, ENFIN *je vous ai précédé*. Cet ENFIN est ici placé tellement à contre-sens, que je le regarde comme une faute d'impression. *Immò*, ne peut jamais se traduire par enfin;

il faudroit donc lire : *je vous ai suivi*, QUE DIS-JE, *je vous ai précédé*.

(*Qui regarda derrière elle*) J'ai pris la liberté d'ajouter moi-même ces mots, conformément au texte : *retro conversæ*, en faveur de ceux qui n'auroient pas présente à l'esprit l'histoire de la femme de *Loth*. *Fait précéder mon sacrifice au vôtre ;* cette construction est embarrassée & incorrecte. Il falloit, *vous avez voulu que mon sacrifice précédât le votre*, mais comme le mot *précéder* se trouve employé quelques lignes plus haut, il valoit beaucoup mieux traduire fidelement le latin : *prius me sacris vestibus & professione Monastica quam te ipsum deo Mancipasti ;* c'est à dire : *vous m'avez consacrée à Dieu avant vous, par le voile religieux & les vœux solemnels.*

Dans les enfers, cette expression ne rend pas exactement *vulcania loca*, & *marcher dans les enfers*, n'est pas élégant. *Ego autem (deus scit, ad vulcania loca te properantem præcedere vel sequi pro jussu tuo minime dubitarem.* En Françoois : *si je t'avois vu t'élancer vers une fournaise ardente, Dieu m'est témoin*

que fidelle à tes ordres, je t'aurois, sans balancer un moment, ou précédé ou suivi.

J'ai moins compté sur les droits de l'alliance, de la dot, de mes jouissances futures, & de mes volontés, &c. On ne sait ce que c'est que *les droits des jouissances & des volontés* : toute cette phrase est d'un style pénible & obscur. *Héloïse* dit : *non matrimonii fœdera, non dotes aliquas expectavi, non denique meas voluptates aut voluntates, sed tuas, sicut ipse nosti, adimplere studui* ; ce qui signifie : *je n'ai songé ni au contract, ni à la dot, ni aux droits de l'hymen, plus occupée de vos plaisirs que des miens, & disposée, vous ne l'ignorez pas, à sacrifier en tout ma volonté à la votre.*

Car je me serois humiliée, &c. Ce passage entier manque de netteté & de justesse ; *Héloïse*, après avoir déclaré qu'elle eût préféré au titre d'épouse légitime, le nom d'amie ou même de concubine, ajoute les raisons d'une préférence aussi singulière : *ut quò me videlicet pro te amplius humiliarem, ampliorem apud te consequerer gratiam, & sic etiam excellentiæ tuæ gloriam minùs*

læderem ; c'eſt à dire : *en m'humiliant ainſi pour vous, j'acquérois plus de droits à votre reconnoiſſance, & je portois moins d'atteinte à votre réputation & à votre gloire.*

Voler après vous toutes les fois que vous vous êtes montré en public : cette traduction s'éloigne également & du génie de nôtre langue & du texte latin que voici : *quis te, rogo, in publicum procedentem conſpicere non feſtinabat, ac diſcedentem collo erecto, oculis directis non inſectabatur?* Ce qu'on pourroit traduire ainſi : *paroiſſiez-vous en public, chacun s'empreſſoit de vous voir ; & même quand vous vous retiriez, tous les aſſiſtans la tête levée, vous ſuivoient avec des yeux avides.*

Quelle épouſe! quelle fille, n'a pas brûlé, &c. & dont votre préſence! La phraſe n'eſt pas françoiſe ; c'eſt ſans doute une diſtraction du traducteur, qui pouvoit ſi facilement rendre le texte latin à la lettre. *Quæ conjugata, quæ virgo, non concupiſcebat abſentem, & non exardebat in præſentem!* La verſion littérale eſt ici la plus élégante : *quelle épouſe, quelle fille ne ſoupiroit*

vas de votre absence, n'étoit pas enflammée par votre présence!

Occupé continuellement, &c. c'est encore une faute contre la grammaire : *occupé*, suivant l'ordre de la construction, se rapporte à *votre nom*; & pour le sens, il doit se rapporter à *tout le monde*. Il falloit mettre, *étant occupé*, afin de fixer & de déterminer le cas absolu.

Abailard répondit aux plaintes touchantes, & aux sentimens passionnés d'*Héloïse*, de la manière la plus sèche & la plus froide : ses excuses sont ridicules & maussades. Si depuis sa séparation d'avec son épouse, il ne lui a donné aucune marque de souvenir; c'est qu'il la croit trop sage, trop courageuse & trop éclairée, pour avoir besoin d'avis & de consolations. Plus occupé de ses intérêts que de ceux d'*Héloïse*, il employe toute sa lettre à lui demander le secours de ses prières, à lui faire de fades complimens sur sa sainteté ; il s'étend aussi beaucoup sur le pouvoir de la prière, & conclut de toute cette morale, qu'*Héloïse*, si elle veut, peut lui rendre de grands ser-

vices; il finit, en la conjurant d'avoir soin, lorsque Dieu aura disposé de lui, de faire apporter son corps au paraclet, afin qu'il ait l'avantage d'être bien pleuré après sa mort: il observe fort doctement à ce sujet, qu'on ne peut être mieux enseveli que dans des couvens de Religieuses, parce que ces saintes femmes sont naturellement disposées à honorer la tombe du défunt, par des larmes, & des marques éclatantes de douleur.

Cette idée de mort, qu'*Abailard* présente à la fin de sa lettre, brusquement, & sans aucun sentiment de tendresse, fit une vive impression sur l'ame d'*Héloïse*. Sa réponse est extrêmement pathétique; elle y déplore avec l'éloquence du cœur, les maux que son époux a éprouvés, & particulièrement l'horrible vengeance que ses ennemis ont exercée sur son corps. Elle décrit avec une simplicité touchante, les combats cruels, que l'amour & la religion se livrent dans son ame. C'est dans cette lettre, que *Pope* a puisé les plus beaux traits de son *Héroïde*. Il est honteux pour notre parnasse, que ce soit

un Anglois qui ait traité le premier ce sujet national, si favorable à la poësie; il ne s'est pas trouvé dans les beaux jours de notre littérature, un seul Poëte François qui ait célébré dans ses vers, la sublime douleur, & la passion brûlante d'*Héloïse*; nous n'avons eu qu'un foible écho de la lyre britannique, tant il est vrai que ce ne sont pas les sujets qui manquent à nos Poëtes. Ecoutons maintenant *Héloïse*, qui nous retrace les tourmens de son cœur.

« Au milieu même des cérémonies » de la Messe, où la prière doit être » la plus pure, ces desirs illusoires » captivent mon esprit accablé, au » point de m'occuper entièrement, & » de me détourner de l'oraison; & » lorsque je devrois gémir sur mes » fautes passées, je soupire plutôt » après celles que je ne peux plus com- » mettre. J'ai tellement devant les » yeux, non seulement ce que nous » avons fait; mais encore, & le lieu » & le temps, que le sommeil ne sau- » roit m'en distraire. Souvent les mou- » vemens de mon corps, ou quelques » paroles indiscrettes, annoncent le

» désordre de mon ame. O malheu-
» reuse que je suis ! n'ai-je pas *bien*
» *mérité de dire*, dans les gémisse-
» mens de mon cœur infortuné ?
» Qui me délivrera de ce corps de
» mort... Vous jouissez déjà, mon
» très-cher, de cette grace ; une seule
» plaie de votre corps, en vous ôtant
» la source des desirs, vous a guéri
» toutes les blessures de votre ame...
» Je suis au contraire tourmentée par
» l'aiguillon de la chair, par une jeu-
» nesse bouillante pour le plaisir ; irri-
» tée encore par le souvenir de ceux
» qu'elle a goûtés, ces ennemis me
» combattent avec d'autant plus d'a-
» vantage, que la nature qu'ils affiè-
» gent est plus foible. Tous ceux qui
» ignorent mon hypocrisie, publient
» ma chasteté ; *ils établissent en vertu*,
» *la pureté de ma chair, qui est plutôt*
» *la vertu de l'esprit que du corps.* Si
» les hommes me donnent des louan-
» ges, je ne mérite rien de Dieu, qui
» connoît jusqu'aux plus secrettes pen-
» sées de nos cœurs. Je passe pour re-
» ligieuse, dans un temps où l'*hypo-*
» *crisie masque la religion* ; où il suffit

» de ne pas choquer les apparences, » pour s'attirer les louanges les plus » grandes.... Pour moi, Dieu le sait, » qui dans tous les états de ma vie, ai » plus craint de vous offenser, que » lui-même, qui ai bien plus desiré » vous plaire qu'à lui; qui moins par » amour pour lui, que par condescen- » dance à vos ordres, suis entrée en » religion; jugez de mon infortune, » & de la malheureuse vie que je mène; » si je supporte tant de rigueurs, sans » aucune espérance de miséricorde » pour l'avenir. Ma feinte vous a abusé » ainsi que d'autres, puisque *vous avez » consacré une hypocrite à la religion*, » & que vous vous recommandez en- » core aux prières d'une malheureuse, » qui n'en attend que de vous »!

Il y a dans cette traduction trois passages où le sens du texte est altéré, & qui sont à peine intelligibles. *Ils établissent en vertu la pureté de ma chair, qui est plutôt la vertu de l'esprit*, &c. comment est-il possible que *la pureté de la chair* d'Héloïse *soit plutôt la vertu de l'esprit que du corps*; cela ne s'entend pas; voici donc ce que dit *Héloïse : ma continence forcée leur paroît*

une vertu, quoique la chasteté soit une vertu de l'esprit, encore plus du corps.

Dans un temps où l'hypocrisie masque la religion. On ne conçoit pas comment *l'hypocrisie masque la religion*, c'est plutôt la religion qui sert de masque à l'hypocrisie. Le texte dit simplement: *jam non parva pars religionis est hypocrisis*, ce qui signifie littéralement : *aujourdhui l'hypocrisie est une partie considérable de la religion.*

Vous avez consacré une hypocrite à la religion; c'est un contre-sens formel : *deputare religioni*, ne signifie pas *consacrer à la religion*, mais *attribuer, imputer à religion ;* & *hypocrisim* ne veut pas dire *une hypocrite*, mais *l'hypocrisie ;* il falloit traduire : *mon hypocrisie vous a paru une piété véritable.*

La lettre suivante qui est d'*Abailard*, n'est qu'une dissertation glaciale sur divers points de morale & de religion, assaisonnée de mauvaises subtilités & d'explications forcées de l'Ecriture Sainte. Rien n'est plus alembiqué & d'un plus mauvais goût, que le commentaire de notre docteur, sur ce passage du Cantique des Cantiques : *je suis noire, mais je suis belle, c'est pourquoi*

le Roi m'a aimée, &c. « L'Ethio-
» pienne, dit l'ingénieux *Abailard*, a
» la peau noire, & quoique dans tous
» les dehors du corps elle paroiſſe
» plus laide que les autres femmes,
» elle a cependant l'intérieur auſſi
» beau qu'elles, & dans beaucoup de
» détails elle eſt plus belle & plus
» blanche, comme dans les os & dans
» les dents.... Si elle eſt noire au-
» dehors, elle eſt donc belle au de-
» dans, parce que dans cette vie les
» chagrins & les adverſités fréquen-
» tes, noirciſſent, pour ainſi dire, la
» peau au-dehors..... Elle eſt blan-
» che au-dedans comme dans les os,
» parce que ſon âme éclate de vertus...
» Les os, en effet, qui ſont dans l'in-
» térieur, revêtus de chairs au-dehors,
» font la force & le ſoutien de cette
» chair, & repréſentent bien l'âme qui
» vivifie le corps, le ſoutient, le fait
» agir, veille à ſa conſervation, &
» dont les vertus ſont la beauté &
» la candeur. Elle eſt noire à l'exté-
» rieur, parce qu'elle ſe néglige dans
» cette vie préſente, qu'elle regarde
» comme un exil, &c. ».

Si telle étoit l'éloquence d'*Abailard*

dans ses leçons publiques, le prodigieux concours d'Auditeurs qu'elles attiroient, prouve bien la barbarie de son siècle.

Le Comte de *Bussi Rabutin* (*), s'est avisé de forger trois lettres pleines d'affectation & de bel esprit, qu'il donne hardiment pour une traduction de celles d'*Héloïse* & d'*Abailard*. *Héloïse* y parle comme une précieuse de l'hôtel de Rambouillet; & *Abailard*, comme un héros de l'*Astrée* ou de *Clélie*. On ne peut rien imaginer de plus fade, ni de plus romanesque: le soi-disant traducteur se récrie sur le beau latin d'*Héloïse* & d'*Abailard*, ce qui fait voir qu'il se connoissoit fort peu en beau latin; il a voulu sans doute s'amuser, en donnant son esprit & ses idées à ces malheureux époux; mais c'est une fausseté indigne d'un homme de qualité & d'un homme de lettres, que de vouloir persuader qu'il a traduit les Epîtres originales d'*Héloïse* ou d'*Abailard*. Madame *de Sevigné*, sa cousine, à qui il

(*Nota*) * Voyez les Lettres du Comte de Bussy Rabutin, tome second, lettre 45.

envoya

envoya ces prétendues traductions, devina la supercherie, & fit cette réponse à l'Auteur,

« Nous croyons, la belle Comtesse
» & moi, que vous avez tout du moins
» donné de l'esprit à *Héloïse*, tant elle
» en a. Notre ami *C***** qui connoît
» l'original, dit que non; mais que vo-
» tre françois a des délicatesses & des
» détours que le latin n'a pas, &c. »

Si l'*ami C*****, connoissant l'original, prétendoit que le Comte *de Bussi* n'avoit pas donné d'esprit à *Héloïse*, il en imposoit assurément. La vérité est, que les lettres d'*Héloïse* & d'*Abailard*, ne ressemblent nullement à celles que le Comte *de Bussi* a fabriquées pour égayer son imagination. La traduction de M. *Bastien*, quoique négligée & peu exacte en plusieurs endroits, est bien préférable au verbiage guindé du Comte *de Bussi*.

Un Libraire Auteur, n'est pas une chose fort commune dans la littérature; & le bel exemple que M. *Bastien* donne à ses confrères, ne sera pas contagieux; ils aimeront toujours mieux vendre des livres, que d'en faire.

Les réflexions de M. *Baſtien*, ſur la dignité de l'état de Libraire, & ſur les connoiſſances qu'il exige, ſont très-judicieuſes : c'eſt avec raiſon qu'il voudroit qu'on diſtinguât les Libraires Maîtres-ès-Arts, d'avec les Marchands de livres, & que le droit d'imprimer fût accordé aux ſeuls Libraires Maîtres-ès-Arts. Le projet de réconciliation qu'il imagine entre les Libraires & les Gens de Lettres, eſt ſur-tout très-important. Si des vues auſſi ſages ne ſont point adoptées, il eſt du moins très-glorieux à M. *Baſtien* de les propoſer; & il réſulte de ſa préface, comme de ſa traduction, qu'il exerce la Librairie en homme de Lettres, & non pas en Marchand.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIV.

L'Ecole des Pères, Comédie en trois Actes & en vers; par M. de S. Ange. *Pièce refusée par les Comédiens François, le 30 Juillet 1782.*

» Frange miser calamos, vigilataque præ-
» lia dele ».

A Paris, chez la veuve Duchesne, *Libraire, rue S. Jacques, au Temple du goût.*

L'Auteur appelle du jugement des Comédiens, à celui du Public. On sait que les Acteurs & même les Auteurs, ne sont pas infaillibles; c'est une anecdote assez connue, que *Corneille* ayant lu sa Tragédie de Polieucte chez Madame de *Rambouillet*, où se rassembloient alors les esprits les plus cultivés; cette pièce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenoit à l'Auteur dans cette

maison. Il est difficile de démêler, ajoute M. *de Voltaire* qui rapporte cette Anecdote, ce qui pût porter les hommes du Royaume qui avoient le plus de gout & de lumières, à juger si singulièrement. Presque de nos jours, *Mérope* a été refusée par l'assemblée des Comédiens, & sans Mademoiselle Dumesnil, qui, plusieurs années après, se chargea de la faire recevoir, la scène françoise seroit privée d'un de ses chefs-d'œuvres. Il est inutile de dire après cela que les *Fausses Infidélités* ont été refusées deux fois, & que si la *Feinte par Amour* a été reçue, l'Auteur qui, néanmoins étoit lié avec presque tous les Comédiens, n'a dû l'acceptation de sa pièce qu'à une seule voix de différence, sans laquelle cette charmante Comédie n'étoit pas représentée.

L'examen de celle qui fait le sujet de cet article, mettra nos lecteurs à portée d'en juger par eux-mêmes.

Alcipe & *Ariste* ont échangé leurs enfans, nés le même jour. *Alcipe* jouissant de dix mille écus de rente, a craint que son fils *Germeuil* gâté par

l'excès, souvent funeste de l'amour maternel, ne reçût dans une maison opulente, une éducation trop molle, & les germes d'une vanité dangereuse. Il a cru mieux faire en le confiant aux soins d'*Ariste* son voisin & son ami, pauvre Gentilhomme loyal, gai, grand chasseur, & que la droiture de son esprit & les vertus de son cœur ont rendu l'arbitre du canton. *Ariste* de son côté, ayant perdu son épouse au moment où elle donnoit le jour à *Angélique*, a jugé que sa fille seroit mieux élevée sous les yeux de *Florise* femme d'*Alcipe*, que dans la maison d'un homme veuf. *Florise* n'a point été mise dans le secret, elle croit *Angélique* sa fille, & *Germeuil* se croit fils d'*Ariste*. *Angélique* & *Germeuil* s'aiment dès l'enfance; celui-ci est au service, le crédit de *Florise* qui a toujours eu pour lui beaucoup d'affection, lui a obtenu une compagnie. Il se trouve Capitaine à vingt ans, mais quelqu'estime que *Florise* ait pour *Germeuil*, elle porte dans le projet de marier sa fille, toute l'ambition d'une mère, & d'une mère qui a vécu à la Cour,

qui brûle d'y retourner, & qui ſe voit à regret confinée dans une terre à ſoixante lieues de Paris. Elle a donc projetté le mariage d'*Angélique* avec *Damis* jeune Marquis, fils d'un très-grand Seigneur, qui a contribué beaucoup à l'avancement d'*Alcipe*. C'eſt là que commence la pièce de M. *de Saint-Ange*; la ſcène-d'expoſition eſt entre *Alcipe* & *Floriſe*.

ALCIPE.

Vous me ſemblez contente, & je vois dans
vos traits
Briller une gaieté que je n'y vis jamais.
Puis-je eſpérer qu'enfin dans ce ſéjour champêtre,
Où je vis retiré, mais plus heureux peut-être,
Où l'on fuit la nature, à l'abri des railleurs;
Vous trouviez le bonheur que vous croyez
ailleurs?

FLORISE.

Oui, de tout déſormais j'augure mieux,
Alcipe;

ALCIPE.

Souffrez qu'à votre joie un époux participe.

FLORISE.

Damis arrive.

ALCIPE.

Lui?

FLORISE.

Dès ce soir au plus tard.

ALCIPE.

Sa visite m'effraie, à vous parler sans fard.

FLORISE.

Comment! il vient offrir sa main à votre fille?

ALCIPE.

Il est trop grand Seigneur; je veux vivre en famille.

. . . . . .
. . . . . .

FLORISE.

. . . .

Les bienfaits de ſon père exigent du retour.

ALCIPE.

Je ſais que je lui dois ce fortuné ſéjour,
Et que ſans ſon appui, ſeul, ſans crédit, ſans brigues,
Je n'aurois pû percer ce tourbillon d'intrigues
De tous ces courtiſans que ſouvent nous voyons
S'élever aux honneurs en dégradant leurs noms.

FLORISE.

Mais ſi Damis obtient ma fille en mariage,
Nous pourrions à la cour faire encore un voyage.
Ne rougiſſez-vous point d'enfouir vos talens?
La fortune pourroit. . . .

ALCIPE.

. . . J'ai plus de ſoixante ans.

Trop bien récompensé de mes foibles services,
Je n'irai point des grands essuyer les caprices.
Le repos est le bien le plus cher à mon cœur;
Trop souvent achetés aux dépens du bonheur,
Ces honneurs, ces emplois, alimens de l'envie,
Ne peuvent plus troubler le déclin de ma vie.

FLORISE.

Que fait-on? Vous pourriez doubler vos revenus;
Vous n'êtes pas bien riche...

ALCIPE.

Eh! j'ai dix mille écus
A dépenser par an.

FLORISE.

La somme est assez mince.

ALCIPE.

Avec dix mille écus on peut vivre.

FLORISE.

En province.

ALCIPE.

Sachons borner nos vœux, évitons les excès.
Si votre ambition avoit un plein succès,
Il vous faudroit bientôt cent mille écus de rente.
Comptez que plus on a, plus la soif est ardente;
Rien ne vous manque ici; je préviens vos desirs.

FLORISE.

Oui, Monsieur, mais la Cour offre d'autres plaisirs,
Et je me rouille ici d'une étrange manière.
Je verrai donc toujours cette gentilhommière.

ALCIPE.

Gentilhommière! elle est décorée à grands frais.
Ma retraite en un mot a trop l'air d'un palais,

Et j'ai sur ce vain luxe un reproche à me faire

FLORISE.

Elle a tout, excepté le bonheur de me plaire.

ALCIPE.

Moi, je m'y plais; ailleurs on ne vit qu'à demi,
Je cultive en ces lieux, mon jardin, mon ami,
Et de plus, Angélique embellit ma retraite.

FLORISE.

Ainsi donc vous voulez, sublime Anachorete,
M'enterrer avec vous dans ce triste château?

ALCIPE.

Non, je vous y prépare un incident nouveau,
Je veux que la nature à l'ennui qui vous tue.....

FLORISE.

La natnre ! ah ! Monsieur, j'en suis rebattue.
Oui, vos bois sont très-frais, vos prés très-verdoyans;
Mais j'ai tant vû vos fleurs, vos vergers & vos plans;
Tant comtemplé vos coqs, vos pigeons, vos abeilles,
Tant admiré l'éclat de vos pêches vermeilles,
Qu'à la fin, mon mari, j'ose vous supplier,
Sur ces rares beautés de me faire quartier.

L'incident dont parle *Alcipe*, est la reconnoissance de *Florise* & de son fils, qui fait le dénouement de la pièce ; le reste de la scène le fait assez entendre. Celle qui suit entre *Ariste* & *Alcipe*, acheve d'exposer dans un dialogue très-vif & très-naturel, le contenu de ce que l'on vient de lire dans le préambule de cet article. Les pères décident entre eux le mariage de leurs enfans.

ALCIPE.

L'amour & l'amitié forment cette alliance.

ARISTE.

Mais sommes-nous bien sûrs ? ... Il est de la prudence,
D'interroger leurs cœurs, & de connoître enfin
Si nos deux jeunes gens goûtent notre dessein.

ALCIPE.

En doutes-tu ?

ARISTE.

Beaucoup, car enfin à leur âge
On change sans avoir dessein d'être volage.
Un coup-d'œil, un soupir, un premier entretien,
Suffit pour engager dans un nouveau lien.

Germeuil paroît, il revient de l'armée où il a été blessé, la sensibilité d'*Alcipe*, qui décèle un père, oblige *Ariste* de lui faire quitter le théâtre. La scène suivante qui est entre *Ariste* & *Germeuil* & dans laquelle le

le caractère du jeune homme se développe, peut être regardeé comme la meilleure du premier Acte; nous ne pouvons nous empêcher d'en citer quelque chose.

ARISTE.

Le service ruine, on le dit, le repete,
Et je vois que pourtant la bourse est rondelette.
Quel est donc ton secret?

GERMEUIL.

De ne jouer jamais;
Et tel qu'un vrai soldat, de vivre à peu de frais.
Je veux faire la guerre ainsi que nos ancêtres,
Quoiqu'en disent par-tout nos guerriers petits-maîtres:
Ce que donne le Roi suffit à l'Officier;
Le plaisir seul ruine, & bientôt l'usurier
Fait payer chèrement son avare industrie.

ARISTE.

Ne t'exposois-tu pas à quelque raillerie?

GERMEUIL.

Les mœurs que l'on respecte en imposent toujours.

Scène Cinquième. *Angélique* paroît, Ariste sort après avoir un peu rassuré les deux amans que les projets de *Florise* alarment. La scène suivante entre ceux-ci, est charmante. Quoique cette situation se trouve dans presque toutes les Comédies; *M. de Saint-Ange* l'a rajeunie par la manière dont il l'a traitée.

Au second acte, *Damis* arrive avec un Notaire qu'il amène de Paris. La première scène entre lui & *Pasquin* son valet, annonce parfaitement son caractère, & réussiroit beaucoup au théâtre. Il a quelque ressemblance avec l'impertinent de *Desmahys*; il prodigue les airs de fatuité, brusque *Ariste*, parle légèrement d'*Alcipe*, & ne plaît même que médiocrement à *Florise*. Cependant, malgré le penchant involontaire qu'elle ressent pour *Germeuil*, elle s'obstine par ambition à préférer son rival. *Alcipe* déclare

qu'il se remet du choix entre les deux prétendans à son ami *Ariste*; débat entre *Damis* & *Germeuil* qui défendent leurs droits. *Ariste* prononce entre eux, & décide que si *Damis* veut épouser *Angélique*, le jour même, quelque soit sa dot, *Germeuil* devra renoncer à toutes ses prétentions. Cet arrêt désespère les deux amans.

Le troisième acte commence par une scène où ils gémissent sur le malheur qui les menace, ensuite *Ariste* & *Alcipe* préparent *Florise* à la reconnoissance qui forme le dénouement. Ce dénoument est neuf, il n'a rien de forcé, & les scènes en sont très-bien filées : on fait entrer le Notaire, M. *Scrupule*; on dicte le contrat, & *Ariste* faisant toujours les fonctions de père, stipule pour la dot d'*Angélique*.

Quinze arpens de luzerne,
Son jardin potager, propre à planter des choux;
Trois quartiers de taillis, son fusil à deux coups;
De plus, son chien couchant, animal souple, utile,

Ayant tous les talens d'un courtisan habile.

Damis demande si l'on se moque de lui. *Ariste* alors lui déclare qu'*Angélique* est sa fille, & qu'il ne peut lui donner une dot plus forte. *Damis* demande ses chevaux ; *Pasquin* qui croit le mariage conclu se met à faire un grand compliment à *Angélique*. Cette petite méprise donne occasion à une scène très-courte & très-plaisante. *Damis* & *Pasquin* partent, *Florise* est enchantée d'avoir trouvé un fils dans *Germeuil*, & du bonheur de l'unir à *Angélique* qu'elle a toujours regardée comme sa fille, & dont il lui seroit dur de se séparer.

Il y a dans cette pièce des morceaux pleins de sentiment & de raison ; l'intrigue en est simple & bien graduée : les caractères en sont soutenus, & le style sur-tout annonce un talent dont l'Auteur a déjà fait preuve dans sa traduction d'Ovide. Rien de plus agréable que les portraits des grands par *Ariste*, & des *Jockeis* par *Damis* ; ces deux caractères contrastent parfaitement, &

tous deux pouvoient produire un bon effet au théatre.

Au surplus, si les Comédiens ont refusé cette pièce, ce refus nuit plus à l'avancement de l'Auteur qu'à sa réputation. C'est un très-petit malheur en soi, & qui est arrivé à d'excellens écrivains.

Il paroît par la préface, que M. *de Saint-Ange* a pris trop vivement ce chagrin. En pareil cas, la plainte ne mène à rien, on fait oublier cette légère mésavanture par des succès dans un autre genre, & c'est une ressource que nous croyons à la portée de l'Auteur.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

Mélanges tirés d'un petit Porte-Feuille; première partie. A Avignon, & se trouve à Paris, chez Onfroy, *Libraire, quai des Augustins, & chez les Marchands de Nouveautés.* 1782.

L'EDITEUR de *ces Mélanges*, nous prévient dans un *avis*, qu'il n'en restera point à cette première partie. « Si ces *Mélanges*, (dit-il) plaisent au » public, s'il s'intéresse au sort de *Syl-* » *vanire* & de *Sylvain*, l'Editeur de » ce premier cahier obtiendra d'eux la » permission de donner quelques au- » tres fragmens de leur histoire; il pré- » sentera le tableau des scènes cham- » pêtres qui font les délices de leur » vie, & publiera leurs conversations » sur les différens objets qui, dans » leur douce retraite, occupent leurs » loisirs ». Voilà au reste des phrases un peu pénibles, & qui s'écartent du

ton simple & naturel que l'Auteur, dans la suite, paroît avoir adopté.

On nous dit encore que « Les descrip- » tions des travaux & des plaisirs des » champs seront souvent interrompues » par des réflexions, par des considéra- » tions plus ou moins profondes sur les » passions, sur les mœurs, sur les usages, » sur les jouissances des habitans des » villes, &c. ». Les héros de ces especes d'Idylles, sont deux époux : le mari est occupé à former l'esprit de sa femme. A la suite à chaque cahier sont des explications & des dissertations qui font connoître les différens objets de physique & d'Histoire Naturelle.

L'*avis* est suivi d'une *préface* qui débute ainsi : » Inconnu désormais » dans le monde, destiné à l'être tou- » jours, mon nom ne sera point écrit » à la tête de ces Mélanges ; je ne » désire plus qu'il soit prononcé ni » à la Cour ni de la Ville. C'est assez » qu'il le soit autour de ce bois sau- » vage, dont la solitude profonde » cache mon existence. Que sous l'om- » brage touffu de nos hêtres antiques,

» Sylvanire heureuse & tendre répète
» mon nom ; que les zéphirs qui se
» jouent entre les verds & frais feuil-
» lages de nos bosquets, & qui, caref-
» sent sa bouche demi-close, enten-
» dent seuls ces accens expirer sur ses
» lèvres, en nommant celui qui l'a-
» dore ; voilà l'unique vœu de mon
» cœur. Puisse le petit nombre des
» sages qui viennent quelquefois par-
» tager avec nous cet asyle, m'avouer
» pour leur ami, qu'ils s'honorent avec
» moi des liens qui nous unissent : c'en
» est assez pour ma gloire & pour
mon bonheur. »

Ce morceau respire la sensibilité d'un vrai philosophe, qui met l'humanité & la sagesse au rang de ces plaisirs. On nous présente ensuite un tableau de la Capitale, où la critique n'a ni morgue ni amertume. L'Auteur avoue cependant, qu'il doit à son séjour de quelques années dans Paris, le goût des lettres ; cet avantage le console des ennuis dont il a été la victime dans cette même ville, où il a puisé d'utiles connoissances ; Sylvanire enfin, est venu lui tenir lieu de tout. Il faut lire

dans l'original cette espèce de censure détaillée de Paris : nous conviendrons que le peintre a souvent un pinceau fidele, peut-être a t-il trop délayé ses couleurs : les images plus resserrées, en reçoivent plus d'énergie. On voit que c'est l'épanchemeut d'une ame mélancolique, & ces sortes d'effusions du sentiment, sont toujours sûres d'intéresser. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur ce morceau, qui contraste assez bien avec les réflexions chagrines, exhalées contre Paris :

» Je parlois de mes bois, j'y reviens, » Là, dans le sein d'un doux repos, » je jouis de la plus parfaite liberté; » je la consacre à l'amour, à l'amitié, » à la lecture, à la contemplation des » beautés de la nature, à la jouissance » plus vive encore de faire autour de » moi des heureux. J'arrache par an à » la misère dix familles à moins de frais, » que je ne me procurerois à Paris une » de ces enceintes étroites & sombres, » où deux fois par semaine j'irois res- » pirer l'air le plus impur pour enten- » dre estropier les meilleurs ouvrages » dramatiques, ou siffler toutes ces

» productions bizarres & éphémères
» qu'enfante le mauvais goût. Dans ma
» douces retraite, selon les différentes
» heures du jour, me promenant avec
» Sylvanire sous mes chênes antiques,
» où sous un ciel ouvert & serein, je
» dépose toutes mes pensées dans son
» cœur pur comme l'air que nous res-
» pirons, & comme le crystal de nos
» fontaines. Souvent aussi, seul, er-
» rant, sans projet & sans but, je
» laisse à mon imagination une carrière
» libre comme celle que je parcours.
» C'est alors, c'est du fond de ma
» forêt que mon esprit, planant sur la
» Nature entière, s'arrête au hasard
» sur l'idée qui vient le saisir. Sans
» intérêt, sans esprit de parti, sans
» prévention, je médite sur des ob-
» jets, sur des rapports qui, toujours
» étrangers à mon bonheur, ne sont
» examinés que par ma raison, que
» ne trouble alors aucune *illusion* ».

Les personnes qui écrivent avec élé-
gance, devroient bien s'interdire dans
la prose ces rimes, dont l'oreille d[illegible]-
cate est toujours offensée, to[illegible]

dans ce défaut ; au reste, il seroit à souhaiter que tous les hommes fussent remplis des principes de cette philosophie touchante, dont on nous expose ici le caractère & les douceurs, c'est-là le tableau d'un sage aimable, » Gardez-vous, (nous dit-il,) de « penser que je prétende faire un ou- » vrage *philosophique*...,, Auguste philo- » sophie, nom si respectable & si pro- » fané ! qui peut te reconnoître en- » core sous les livrées dont on t'a re- » vêtue ?. L'intrigue, la cabale, l'a- » mour d'une vaine & fausse gloire, » le desir effréné de briller d'un éclat » imposteur, de se revêtir des appa- » rences d'une importance ridicule ; » voilà les caractères qui distinguent » une grande partie de tes prétendus » Ministres. Animés par ces vains » & frivoles objets de tous leurs vœux, » des sophistes empoulés & obscurs » prétendent révéler tes oracles sa- » crés. Bien loin d'éclairer la raison, » ils l'étonnent, ils l'égarent. Au lieu » d'émouvoir les âmes, en y déve- » loppant les sentimens de la nature,

» ils

» ils proposent à l'esprit des para-
» doxes métaphysiques & captieux ».

D'après cet *apperçu* critique de la philosophie du jour, l'estimable Auteur nous trace une idée de celle qu'il a adoptée, & que tout homme sensé & honnête doit professer. Qui pourroit garder la sévérité de censeur en lisant le morceau suivant! « Mon âme
» seule dicte tout ce que j'écris ; ses
» seules émotions porteront leurs em-
» preintes sur mon style inégal, com-
» me les différentes affections que j'é-
» prouverai. Nul ordre ne réglera
» ma marche ; mon esprit que n'a ja-
» mais astreint aucune méthode, ne
» connoît aucun art ; j'invite mes lec-
» teurs à s'égarer avec moi dans mes
» pensées, comme je les inviterois à
» s'égarer avec moi dans mes bois,
» sûrs de nous retrouver toujours dans
» la route de la vérité, comme nous
» le serions de retrouver le chemin
» de mon champêtre azyle ».

Il faut l'avouer, un Auteur semblable, désarmeroit le critique le moins disposé à l'indulgence ; aussi, Monsieur, ne chercherons-nous point à nous ap-

pesantir sur les défauts qu'on pourroit reprocher à l'Ecrivain; malheur à qui ne se livre pas au plaisir de lire & de juger quelquefois avec les yeux du cœur! Nous invitons les personnes sensibles à lire le *fragment de l'histoire de Sylvain & de Sylvanire*: elle est écrite dans le même esprit qui a dicté la *préface*: en voici une idée; l'Auteur ennuyé des vains plaisirs de la Cour & de la Ville, parvenu jusqu'à trente ans sans avoir pu saisir la moindre apparence de bonheur, se rappelle un paysage qui l'avoit frappé; il conçoit le dessein d'aller revoir cet asyle; il se confie à un ami fidèle qui l'approuve, *Lignamont*, c'est le nom de cet ami, avoit un Intendant, sur la discrétion & l'intelligence duquel on pouvoit compter: on l'admit dans la confidence. L'Auteur prétexte un voyage; il renvoye toute sa maison; parcourt plusieurs pays; vient enfin à un Village, où selon les conventions, se trouve l'Intendant de l'ami; ils poursuivent leur route: l'Auteur arrivé à l'endroit où étoit le paysage, s'adresse au Seigneur du lieu, & lui

achete cette retraite desirée. Le possesseur prend le nom de Sylvain, dispose à son gré de sa nouvelle demeure; il trace l'enceinte du jardin; marque la place de la maison. Description intéressante de cet azyle champêtre; voilà *Sylvain* satisfait, goûtant des plaisirs inconnus à Paris; cependant son ame formoit encore des vœux; il se promenoit un jour du côté du hameau voisin de sa thébaïde: » Une » jeune villageoise se présente à mes » yeux: rien n'étoit aussi simple que » ses vêtemens; mais nulle taille ne » fut jamais aussi élégante que la sienne; » sa démarche légère & assurée étoit » pleine de grace; sa tête n'étoit cou- » verte d'aucun ornement; pas un » ruban, pas une fleur ne décoroit » la simple batiste qui entouroit son » front & qui couvroit une partie de » ses joues; la candeur ingénue bril- » loit sur son visage; les attraits les » plus doux étoient relevés par cette » fierté noble & décente que la vertu sçait inspirer... » La jeune personne alloit au hameau; *Sylvain* revenoit à son habitation; on doit bien s'at-

tendre qu'il en est frappé d'un trait qu'il ne cherche point à repousser. Il saisit l'occasion de revoir la jeune villageoise, lui dit qu'il est malheureux, que c'est un de ses cousins qui prend soin de le faire subsister, & auquel appartient la ferme où il demeure ; il voudroit apprendre les travaux de la campagne, pour se rendre nécessaire à son parent ; la villageoise, qui se trouve être une *demoiselle*, s'intéresse à son sort, le présente à son père & à sa mère : le vieillard lui fait le tableau de sa situation ; il est aisé de voir que cette famille n'étoit pas née à la campagne. *Sylvain* reçoit des leçons de cet homme respectable ; il est initié dans toutes les connoissances de l'agriculture. La demoiselle se nommoit *Sophie*, & le père & la mère *Honorat*.

Pendant neuf mois *Sylvain* fréquente leur maison ; conséquemment il a tout le temps de se pénétrer de l'amour que la belle *Sophie* lui a inspiré. Tous ces détails demandent à être lus dans l'Auteur. Le père vient un jour trouver *Sylvain*, & lui repro-

che d'avoir troublé le bonheur de sa famille en excitant la sensibilité de *Sophie*; il exige que *Sylvain* ne reparoisse plus dans sa chaumiere. Quel coup pour un amant! Il ignore quel peut être *Hanorat*. » Ce n'est pas (di» soit-t-il) l'obscurité de son origine » que je redoute; mais si sans être » né dans la classe la plus vile, le » crime avoit souillé cette famille ». Ces craintes agitoient *Sylvain*; il n'osoit donc demander sa maîtresse en mariage; il conçoit le projet [illegible] faire des informations; il se contente d'écrire cette lettre à l'objet de sa tendresse: » Vertueuse *Sophie*, j'obéis à l'ordre » sacré de votre respectable père, en » cessant de vous voir; soumettez » comme moi toutes vos volontés à » la Providence; & si avant six mois il ne » vous permet pas de m'aimer, ou» bliez pour jamais le malheureux » *Sylvain*. Donnez cette lettre à votre » père, qu'il la conserve par pitié » pour un homme qu'il connoîtra » mieux un jour ».

Le commissionnaire chargé de la lettre, trouve *Sophie* près de sa mai-

ſon, veut la lui rendre ; elle refuſe de l'accepter, & exige qu'on la porte à ſon père ; *Honorat* remet la lettre à ſa fille ſans l'ouvrir, elle la décachete & la redonne à ſon père, ſans avoir jetté un ſeul coup d'œil ſur ce qu'elle contenoit : il la lit, & la rendant au commiſſionnaire : « vous direz à *Sylvain* que j'ai lu la lettre ; » que ma fille l'a lue par mon ordre ».

Il n'en dit pas davantage, & l'Auteur obſerve auſſi un parfait ſilence ſur le reſte de l'hiſtoire, ce qui donne, avec raiſon, beaucoup d'humeur. On auroit bien mieux aimé ſuivre le cours de cette anecdote, que d'aller porter ſon attention ſur des *Idylles* en proſe, qui viennent couper le récit dans le vif : on ſe doute bien cependant, que *Sylvanire*, la femme de *Sylvain*, eſt cette vertueuſe & tendre *Sophie*.

On ne ſçauroit trop preſſer l'Auteur, de publier la continuation de ce roman qui attache. Nous ſommes fâchés de n'être pas de l'avis de *Sylvain* : il prétend que cette production eſt *l'hiſtoire la plus fidelle ; la plus*

authentique: cette bergère qu'il trouve précisément dans cette retraite agreste, que la misanthropie lui a fait choisir pour azyle, nous semble *le Dieu de la machine* : quoi qu'il en soit, nous l'exhortons à nous donner la fin de cette agréable bagatelle : elle ne peut qu'ajouter à l'intérêt qu'elle a fait naître : tout ouvrage qui porte au cœur est assuré d'exciter la curiosité, de trouver des lecteurs indulgens : ce n'est que l'art & le bel esprit, qui doivent armer la sévérité de la critique.

Je suis, &c.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

Le produit & le droit des Communes, & les intérêts de l'Agriculture, Population, Arts, Commerce, Marine, Finances & Militaire, à concilier pour le salut des individus & propriétés; l'amélioration des Domaines & au-

tres parties; la richesse & propspérité de l'Etat & des Citoyens, Traité d'Economie politique, &c. *dédié à la Monarchie par un Honoraire de de plusieurs Académies & de plusieurs Sociétés d'Agriculture, avec l'épigraphe :* ô fortunatos nimium sua si bona norint; 2 *Parties, grand* in-8°. *de 600 pages, petit caractère, 6 liv. broché, prix pour lequel on l'enverra franc de port par la poste dans tout le royaume, en adressant franc de port la lettre de la demande & l'argent, à M.* Bachmann, *chez l'Auteur, cul-de-sac S. Dominique, & se trouve chez les Libraires, veuve* Duchesne, Cellot, Jombert, Onfroy & Lamy, *ceux des Palais Royal & Marchand, du Quai de gèvres, & en face de l'Opéra.*

L'Auteur annonce dans la préface de ce Traité, une suite qui remplira son titre à l'égard des parties purement d'économie politique, autres que celles appliquées à son plan général d'extension, de population, de communication, & principalement de culture, en particulier, par le partage des

communes; l'inféodation des terres vagues; la direction des eaux, la division des propriétés & des exploitations; la liberté des clôtures, &c. plan compris dans la première des cinq divisions de l'ouvrage, indiquées par sa table des matières, & qui en font comme cinq ouvrages différens, quoique liés entr'eux par leur tendance commune à la réalisation de ce même plan, & tous aussi intéressans les uns que les autre. La seconde division est l'Hygiène, pour exposer, d'après ce que les recherches de la Médecine ont de plus savant, l'existence, les causes & les remèdes de ces maladies presque continuelles, de ces épidémies qui affoiblissent la population, en pays de marais, de ces épizooties, qui de nos jours ont causé tant d'alarmes au Gouvernement. La troisième est l'agriculture-pratique, afin de guider dans l'opération des défrichemens, la formation des pâturages & prés; les labours, l'usage des engrais, l'amélioration de la culture actuelle en tout genre, & l'adoption des plantes étrangères, efficaces en terreins arides ou

marécageux. La quatrième est l'hydraulique, ici mise à la portée d'un chacun pour les réparations aux rivières & autres préservatifs des inondations sur leurs bords, ou ceux de la mer; l'affermissement des marais, l'évacuation de leurs eaux, celles à se procurer dans les terres arides : enfin les canaux à la fois de navigation & d'asséchement ou d'arrosage à construire, & dans les parties indiquées du Royaume, & par les moyens pareillement indiqués; la cinquième est la Jurisprudence, embrassant tous les droits & le genre de propriété relatifs aux jouissances en commun; les Edits, Déclarations, Lettres-Patentes, Ordonnances & Arrêts du Conseil, & plus de trois cents Arrêts des Cours sur les communes ou terres vagues, usages & vaines pâtures; le tableau des Loix générales & locales sur ces matières; enfin les autorités des Jurisconsultes & des points d'histoire intéressans à l'appui du Droit public tant de la France, que de quelques-unes de ses Provinces, eu égard à son influence assez connue sur le Droit

privé. Le rapprochement de ces Loix & autorités a pour objet de faciliter le jugement ſur la propriété preſque toujours conteſtée des terreins dont il s'agit, pour déterminer leur miſe en valeur, dont c'eſt le plus commun obſtacle; une miſe en valeur qui augmentera les revenus & les débouchés, conſervera des milliers de Citoyens, qu'une ſeule année voit ſuccomber, dans certaines Provinces, aux maladies du local, & ſera l'un des ſûrs acheminements au bonheur public & particulier. Cet ouvrage utile aux perſonnes en place, aux domaniſtes, aux gens de Loi, aux Seigneurs, aux Communautés & aux particuliers pour les parties d'économie & de droit, l'eſt encore pour l'Hygiène, l'agriculture & l'hydraulique, aux Habitans des lieux inſalubres & des campagnes, à tous cultivateurs, & ſpécialement aux Entrepreneurs d'aſſéchemens ou défrichemens, & n'a beſ[illegible] que d'être aſſez connu pour être également recherché des uns & des autres. Entr'autres détails importans qu'il contient, le tableau de l'inutilité des

landes & marais eſt frappant, mais celui des mortalités d'hommes & de beſtiaux, que ce dernier local entretient, attendrira par ſes particularités toute ame ſenſible à la vue de la misère, de l'infirmité, ou de l'agonie de ſes triſtes victimes. Il fut, dit l'Auteur, ſa première inſpiration pour donner cet ouvrage; auſſi la politique & l'humanité profiteront également du zèle avec lequel il y a raſſemblé ſi laborieuſement tant de parties qui concourent à ſeconder pour le même objet d'amélioration, les vues du Gouvernement envers lequel il n'aura pas moins mérité qu'envers ſes concitoyens.

Mémoires concernant l'Hiſtoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les uſages des Chinois; par les Miſſionnaires de Pékin. Tomes 7 & 8. A Paris, chez Nyon l'aîné, *Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement. Prix, 24 l. les 2 volumes reliés, & 21 l. brochés en carton.*

Ces Mémoires, redigés d'après les manuscrits que des Missionnaires François de Pékin font passer en Europe chaque année, sont très-curieux & très-intéressans. Le septième volume contient la traduction de plusieurs ouvrages Chinois sur l'art militaire; dans le huitième on trouve les portraits de plusieurs Chinois célèbres; un essai sur la langue & les caractères des Chinois, & un grand nombre de notes, qui jettent un grand jour sur l'Histoire, la Littérature & les Mœurs de cette nation célèbre. Pour completter l'Art Militaire des Chinois, qui a paru il y a quelques années, on vend séparément un supplément tiré du huitième volume de ces Mémoires. Prix, 4 liv. broché.

Lettres d'un Missionnaire de Pékin, contenant diverses questions sur la Chine, pour servir de supplément aux Mémoires concernant l'histoire, les Sciences, les Arts & les Mœurs des Chinois, 1 vol. in-8°. *A Paris, chez* Nyon l'aîné, *Libraire, rue du Jardinet; prix, 5 liv. relié.*

Ces Lettres adressées au P. *Parennin*, étoient devenues fort rares; la première édition étoit épuisée; elles reparoissent dans cette seconde édition, accompagnées de plusieurs remarques & dissertations savantes du même Auteur, recueillies dans les Mémoires des Académies des Sciences & des Belles-Lettres, & dans le Journal des Savans.

Recueil de toutes les délibérations importantes prises depuis 1763, par le Bureau d'Administration du Collège de Louis le grand, & des Collèges y réunis. A Paris, chez Pierre Guillaume Simon, *Imprimeur du Parlement & du Collège de Louis le grand.*

La réunion de cette foule de petits Collèges où il n'y avoit point d'enseignement public, pour en former un très-nombreux & très florissant, est une opération fort utile, qui a beaucoup contribué à ranimer les études: cette multitude de boursiers dispersés autrefois dans plusieurs maisons, où il y avoit peu d'ordre & de

discipline; maintenant rassemblés sous un chef, & soumis à une règle sévère, travaillent avec plus d'ardeur, & s'encouragent mutuellement : ce Recueil de Délibérations, offre le tableau du gouvernement le plus sage, il fait beaucoup d'honneur aux lumières & au zèle de MM. les Administrateurs, & nommément de M. le Président *Rolland*, qui en est l'éditeur, Magistrat distingué par la pénétration de son génie & la solidité de ses vues sur les objets les plus importans de l'administration publique, & particulièrement sur l'éducation.

Tableau des principaux événemens de l'Histoire de l'Eglise, depuis la première assemblée des Apôtres le jour de la Pentecôte, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, inclusivement; 4 *vol.* in-12. *prix* 12 *l. reliés. A Paris, chez* Nyon l'aîné, *rue du Jardinet*, & Lamy, *quai des Augustins.*

Cet abrégé est fait avec goût; les principaux faits de l'Histoire de l'Eglise y sont bien rapprochés, mais le style pouvoit être plus soigné.

Le sieur *Desnos*, Ingénieur-Géographe, & Libraire du Roi *de Dannemarck*, à Paris, rue S. Jacques, au Globe, annonce à MM. les Libraires & autres Commerçans du royaume & des autres pays étrangers, qu'il vient de mettre en vente une nombreuse collection d'Almanachs nouveaux pour l'année 1783, très-bien conditionnés & utiles à tous les états, ornés de cartes Géographiques & autres, dont la plûpart, composés de Chansons, Romances, Vaudevilles, &c. des meilleurs Auteurs, sont ornés de 12 estampes, tous reliés en maroquin, avec des tablettes économiques, perte & gain, & fermés d'un stylet pour y écrire; prix, 4 l. 10 f. chacun, & 5 l. rendu franc de port par tout le royaume.

Le sieur *Desnos* en distribue gratuitement le catalogue ainsi que l'analyse desdits Almanachs, petite brochure de cent pages, où l'on donne une idée de chacun, pour déterminer le choix du public & de l'acheteur.

Il fera une remise honnête aux personnes qui s'adresseront directement

à lui pour ses Almanachs, suivant le nombre qui lui en sera demandé. Il expédiera aussi-tôt chaque demande par la voie qui lui sera indiquée, pourvu que ceux auxquels on la remettra soient chargés d'en répondre.

Les lettres non affranchies ne seront point reçues.

Le sieur *Desnos* annonce aussi la quatrième partie de l'*Anacréon en belle humeur*, ou du plus joli Chansonnier François, élite des Chansons, Romances, Vaudevilles, &c. les quatre parties réunies en un volume de 384 pages; prix, broché, 3 liv. 12 sols, & relié en maroquin, 4 liv. 10 sols.

Cours de Langue Angloise.

L'utilité de la langue Angloise est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge; presque tous les savans de l'Europe sont charmés des Ouvrages qui paroissent tous les jours dans cette langue.

Le Marchand l'apprend ou doit l'apprendre pour l'intérêt de son com-

merce; & chacun aujourd'hui en connoît l'utilité & la beauté, &c. Ces motifs ont déterminé le sieur *Berry*, Auteur de la Grammaire générale Angloise, de donner un cours pour la facilité des négocians, & autres personnes qui souhaitent apprendre l'Anglois, & qui cependant sont occupés dans le courant de la journée.

Ce cours commencera au mois d'Octobre de la présente année, durera six mois, & tiendra trois fois par semaine, depuis sept heures du soir jusqu'à neuf.

Ceux qui voudront apprendre cette langue tant recherchée, auront l'avantage d'être enseignés par un Anglois de nation, & toutes les difficultés de la prononciation, qui sont tant de peine aux François, seront levées en peu de leçons.

Le sieur *Berry* donne aussi des leçons en ville à toutes les autres heures de la journée, & particulières chez lui.

On peut se faire inscrire, ou l'avertir en tout temps. Sa demeure est chez M. *Keib*, Marchand Limonadier, à

l'Hôtel Pepin, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, à côté de l'abreuvoir, au premier sur le derrière.

GRAVURE.

Collection de vingt-sept Estampes gravées d'après les dessins de M. *Matillier*, par MM. de *Longueil*, *de Launay* l'aîné, de *Launay* le jeune, *Ingouf* le jeune, *Macret*, de *Ghent*, *Poncé*, *Halbou*, *Triere* & *Dambrun*, tous Artistes célèbres, qu'il suffit de nommer pour faire leurs éloges.

Ces Estampes sont destinées à orner une édition des Œuvres de *J. J. Rousseau*, 15 volumes *in*-8°, petit papier & petit caractère, dont il paroît actuellement 12 volumes. L'édition avec les Estampes se trouvent à Londres chez *Emsley* & *Thomas Hookhoam*, Libraires, & à Paris, chez la veuve *Duchesne*, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du goût. Cette édition est fort jolie, le papier en est très-beau, & quoique le caractère

soit fin, il est si net qu'il ne fatigue point la vue. Le prix des Estampes est de 15 liv.

Antiquités d'Herculanum, gravées par *F. A. David*, avec leurs explications; par *P. Silvain M.* A Paris, chez *David*, Graveur, rue des Noyers, en face de celle des Anglois. Tome II, 6 cahiers. Cette entreprise importante se continue avec succès; il en paroît exactement deux cahiers par mois; le public paroît satisfait du soin avec lequel les gravures sont traitées, de même que de la clarté & de l'élégance des explications.

Fin du Tome Sixième.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE SIXIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières contenues dans ce sixième Tome,

De l'Imprimerie de KNAPEN & Fils, Libraires-impr. de la Cour des Aides, rue S. André, au bas du Pont S. Michel.



